# Gonéni de Cadoudo

le filleul

nçu et écrit par

lanig Corlay

ry Caouissin

Roman-film

de la Chouannerie Bretonne

imagé

Janig corlay - éditeur

A notice Chen freire d'annes de combat breion, Gam fouéré et à sa chènépouse manie madelenie, nous dédions non sausure certaine émotion cette houvelle mondure de ce Roman d'Oblé de nos aunées 40, a greiz Kalon atas

Gonéri Roman d'Oldre de nos aumées 40, a greiz Kalon atas bysaine le filleul de Cadoudal L. Corlag





#### Des mêmes auteurs:

PER AR C'HOLIN, première B.D. bretonne (1934).
BÉCASSINE VUE PAR LES BRETONS, comédie dramatique, co-auteur: Léone Calvez (Édit. Ronan 1937)
LA CROISABE DES LOUSE, co-auteur: C. Danio — Roman pour la jeunesse (Ololé 1943-44).

HISTOIRE DE BRETAGNE DE TOUTOUIG imagée par F. Jobbé-Duval (Ololé 1944)
ISTOR BREIZ TOUTOUIG (même album en breton)
LE PARADIS BRETON — Légende dorée des Saints de Bretagne, pour les enfants — Illustré par Micheau-Vernez — Préface de Dom Colliot, abbé de Landévennec (Bonne Presse 1950)

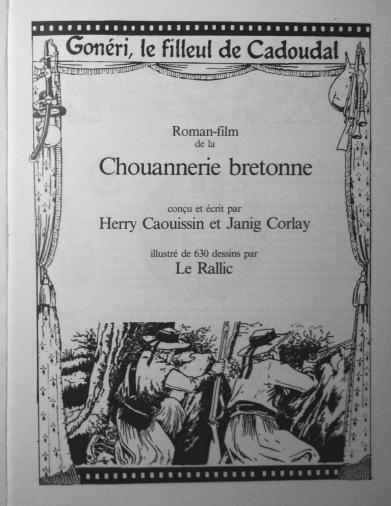
L'HISTOIRE DE MA BRETAGNE, illustrée par Le Rallic (Édit. Oloié 1969).

A LA RECHERCHE DU MERVEILLEUX GEORGES OMRY—co-auteur: Arlette Depierrir. (1969).
LE GLAIVE DE LUMIÉRE, roman pour la jeunesse (Oloiè 1970)
LAENNEC FACE A L'ANKOU — Préface de Mgr Ducaud-Bourget (NCA 1981)
JACQUES CARTIER, illustré par Le Rallic (NCA. Saint-Malo 1984).

En préparation: La Saga des Gonfre, illustré par Le Rallic.

© Copyright H. Caouissin - J. Corlay 1986

Janig CORLAY - Auteur-éditeur 25, rue de Liège - 56100 LORIENT (Morbihan - Bretagne)





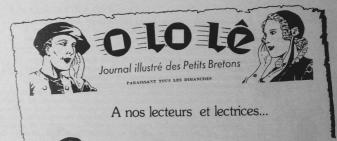
Aux enthousiastes lecteurs et lectrices d'Ololê des années 40.



A notre frère Ronan Caouissin-Caerleon (1914-1986) imprimeur-éditeur d'Ololê et de nos ouvrages «Doué ha Breiz»

A notre ami Job Jaffré (1906-1986) Journaliste, linguiste et historien vannetais, fidèle de Georges Cadoudal.





E roman-film (1) que nous présentons, abondamment illustré par un des maîtres dessinateurs pour la jeunesse, *Étienne Le Rallic*, est situé dans le cadre historique de la Chouannerie bretonne, avec comme héros principal Georges Cadoudal.

Paru en première mouture dans notre illustré culturel breton Ololé, de 1941 à 1944, Gonéri, le filleul de Cadoudal fit les délices de milliers de jeunes et de leurs parents, non seulement en Bretagne, mais aussi dans l'ancienne Vendée Militaire. On sait qu'à la Révolution française, les Vendéens eurent leur tragique «Grande Guerre» comme ils l'appelaient, qui vit surgir des héros, des géants — selon le mot de Napoléon — et des martyrs car la Vendée connut un atroce génocide (2).

Gonéri et Nolùen représentent ces nombreux enfants qui participèrent réelle-ment à la Chouannerie, et accomplirent souvent des actes héroïques. Herveline de Talhouet symbolise ces jeunes filles, brusquement entraînées dans la tourmente et qui ne connurent pas de ce fait le bonheur d'un foyer.

\* \* \*



A l'époque où nous écrivions de sous forme de feuilleton, nous fûmes aidés pour les événements se déroulant notamment en Morbihan, par un prêtre vraiment chouan, natif du pays de Bignan: l'abbé Jaffré, de vénérée mémoire. Il nous procura une documentation précieuse, puisée aux meilleures sources, en particulier à la bibliothèque chouanne d'un autre prêtre érudit: l'abbé Mathurin Buléon, recteur de Saint-Jean Brévelay. Ainsi l'abbé Jaffré copia des pages entières, entre autres extraites de cet ouvrage rare que nous ne possédions pas à l'époque: La vie de Georges Cadoudal, par son neveu, de même que des textes en breton vannetais.



A l'instar de son talentueux confrère Job Le Bayon, l'abbé Jaffré composait des pièces de théâtre breton tel Guillemot, roué Bignen, Guenhael, guir Breihad. Il envisagea même de mettre en scène notre Gonéri, dont il lisait chaque semaine les aventures avec autant de ravissement qu'un enfant. Et il n'était pas le seul!

Il y avait aussi cet ardent enseignant de Crac'h, E. Le Port, qui nous documenta sur des lieux, et surtout créa ces «Bleidi Kerléano» (Loups de Kerléano) qui firent leur promesse «Doué ha Breiz» au tombeau de Georges Cadoudal. Ainsi «Gonéri» n'était pas seulement pour ces jeunes une histoire du passé...



Ololé contraint de cesser sa parution en mai 1944, les lecteurs et lectrices ne connurent pas la fin de Gonéri... Les années passèrent...

En 1960, nous entreprimes une refonte de notre roman, augmentée de chapitres et d'illustrations qui ne pouvaient trouver place dans un feuilleton, surtout en un temps où le papier était rationné pour les journaux d'enfants. Malheureusement, notre cher Le Rallic ne put achever ses dessins, sa vue devenant déficiente.

Aussi nous témoignons notre gratitude à Madame Étienne Le Rallic et à sa fille Madame Majewski, pour nous avoir aidés à compléter l'illustration, avec d'autres originaux sortis du crayon de notre regretté artiste et ami. Notre album-roman sera à la fois un hommage à l'arrière petit-fils d'un des soldats-paysans de Georges Cadoudal.

Nous formons enfin le souhait que les anciens lecteurs et lectrices d'Ololé retrouvent avec l'esprit de leur jeunesse, leur cher Gonéri et la petite Nolùen, et qu'ils fassent partager leur émotion à leurs enfants, petits-enfants, neveux et nièces...

Aveit Doué ha mem Bro, Les auteurs.

## Un descendant de Chouan: notre dessinateur Le Rallic



Un nom familier à une multitude de garçons et de filles depuis le début de ce XX\* siècle jusqu'aux années 60. Ses anciens «/ans» n'ont pas oublié ses cow-boys, ses indiens, ses chevaliers croisés, ses corsaires, ses batailles navales, ses tournois, ses légions romaines comme ses chouans et ses grognards de Napoléon sans oublier les poillus bleu-horizon de 1914-18, les chevauchées de toutes les époques dans lesquelles il excellait, les scènes de jungle de même que ces juvéniles visages au regard clair, au franc sourire, qui surgissaient dans les pages du Bon Point, de Lisette, de Pierrot, de Guignol, de la Collection Printemps, de Cœurs Vaillants, d'Ames Vaillantes, de Firpounet, d'Ololé, de l'Intrépide, de Mireille, de Coq Hardi... etc.

Le Rallic sut admirablement typer des personnages enfants et adultes qui accrochaient et «marquèrent» trois générations.

Son dessin plaisait parce qu'il était net, précis, jamais confus. Il se «lisait» parfaitement. On le reconnaissait à sa facture sans qu'il eût besoin de signer.



Le Rallic vu par son ami Robert Rigot. (Dessin offers à Luc

Le Rallic était uniquement illustrateur, rarement l'auteur de textes, mais son dessin était si fidèle à l'action, au sujet, au scénario, qu'on lui attribuait souvent la paternité du tout. Un exemple: L'Histoire de ma Bretagne en images, dont j'étais, avec la regrettée Danio<sup>1</sup>, l'auteur au texte devint l'Histoire





de Bretagne de Le Rallic! Quarante ans après, on la désigne toujours ainsi. Loin de me formaliser, je suis enchanté que Le Rallic partage la paternité de cette Histoire, contée aux enfants, imagée par son talent. Car Le Rallic était Breton, et fier de ses origines:

et fier de ses origines:

— Mon grand-père Guillaume, me contait-il, était morbihannais. Il naquit et vécut au village de Guern, en Quelven, haut-lieu d'un célèbre Pardon marial. Il ne parlait pas un mot de français: cheveux longs, chupen (veste bretonne) bragou-bras (braies bouffantes) et guêtres. Il avait fière allure ce fils de chouan, et chez lui je couchais toujours dans un lit-clos. Quant à mon arrière grand-père, Pier Le Rallic j'en suis encore plus fier: il combattit les Bleus sous le commandement de Georges Cadoudal. C'est vous dire...

Étonnez-vous après cela que l'arrière petit-fils ait si bien campé les Chouans







Quand dans les années 40, nous lançâmes notre illustré breton Ololé, Le Rallic offrit spontanément sa collaboration dès le premier numéro. Il était enthousiaste, et nous donc, les imprimeurs-éditeurs d'avoir un des dessinateurs préférés de notre enfancel Personnellement je fis sa connaissance avec celle d'Hergé à la rédaction de « Cœurs Vaillants» en 1931. Aussi étais je enchanté que dix ans plus tard, Le Rallic apporta son talent à nos éditions Ololé, illustrant romans, contes, légendes, récits historiques et B.D., séduisant pareillement enfants, parents, enseignants, notamment avec Les Loups de Cootmenez, La Croisade des Loups, L'Histoire de Bretagne, Crosaire des les, Gait, cette petite Bretonne que nous avions imaginée, devenant cavalière du Texas et erine des Navajos, un western considéré aujourd'hui par les spécialistes de la B.D. (Cf Bédésup) comme un des meilleurs de Le Rallic. Enfin l'illustration de Gonéri, filleul de Cadoudal l'enchanta.

Comment Étienne Le Rallic eut-il ce don du dessin d'illustration? On serait

m, jimeu de cadoudal renchanta.

Comment Étienne Le Rallic eut-il ce don du dessin d'illustration? On serait é de dire qu'il vint au monde avec un bout de crayon serré dans sa jotte!.. Dès l'âge de deux ans, il dessinait (!) et à quatorze ans, il publiait déjà dessins dans les journaux. Le jeune Le Rallic était alors en troisième au les Saint-Vincent de Rennes. Il avait comme condisciple cet autre dessinade de talent Félix Jobbé-Duval. (2)





Le Rallic et son cheval favori partant pour la forêt de Saint-Germain-en-Lave

Depuis cette époque, combien de dessins produisit Le Rallic? Des millers, il n'en fixa jamais le nombre. Sa manière de dessiner était devenue légendaire. Il le faisait avec une incroyable dextérité... et rapidité! Quand je lui commandais des illustrations «urgentes» pour nos éditions Ololé, je les recevais par retour du courrier! Cependant Le Rallic se défendait de cette virtuosité et vous rétorquait avec malice:

rétorquait avec malice:

— Ça dépend des sujets. Ainsi, lorsqu'il y a des foules, ça demande naturellement plus de temps! Et puis, ajoutait-il, il ne suffit pas d'un bon crayon, d'un excellent bristol! Il me faut aussi ceci... Et il allumait sa bouffarde!

... Hélas, ce n'est pas le manque de tabac, mais sa vue qui mit fin à son talent. Dans ses dernières années, son dessin était terriblement déformé. A son grand chagrin il ne put ainsi terminer l'illustration d'une vie de saint Louis qu'il confia à son ami et émule Robert Rigot.

confia à son ami et émule Robert Rigot.

Comme cet autre prince imagier pour la jeunesse, Georges Omry, (3) Le Rallic habitait Saint-Germain en Laye, où dans la belle forêt il pouvait s'adonner à son sport favori: le cheval. A la fin de sa vie, il se retira avec son épouse à Sorel-Moussel aux alentours du château d'Anet, offert par Henn II à Diane de Potiters. A l'automne 1968, miné par ce mal qui le rongeait, Étienne Le Rallic quittait ce monde. Il avait 77 ans.

Lui qui avait tant aimé et dessiné avec quel brio! les chevaux, fut conduit au cimetière dans une charrette tirée par un cheval. celui du tombereau municipal de Sorel:

C'est toi, lui dit-il un jour, en le caressant, qui me conduira à ma dernière demeure.

Et c'était bien ainsi.

La fin d'Étienne Le Rallic fut émouvante: il était tourmenté par la sante précaire d'une voisine, une jeune mère, atteinte d'une leucémie. Alors, notre ami demanda au prêtre qui lui donnait les derniers sacrements, de prier surfour pour que Dieu n'enlève pas cette maman à son foyer. Il fut exaucé, car elle retrouva santé et joie de vivre, avec ce sourire dessiné par Le Rallic.

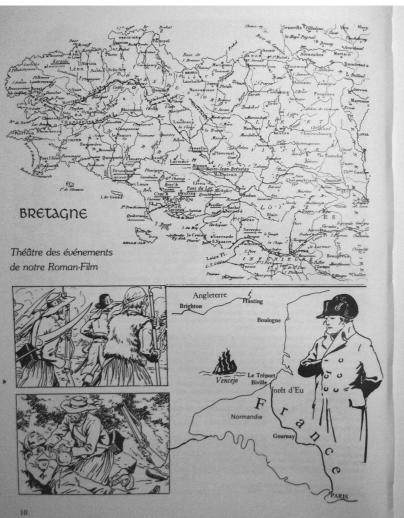
Herry Caouise



...Vu par lui-même pour les lecteurs et lectrices d'Ololé (1942).



(3) Voir «A la recherche du merveilleux Georges Omrys par Arlette Depierris et Herry Caouissin (1969).





N Bretagne, dans le pays de Vannes, ce 1<sup>er</sup> janvier 1771, au village de Kerléano, près d'Auray, une fille de marins, Marie-Jeanne Le Bayon, met au monde un gros garçon qui reçoit le prénom de Georges.

Son père, le fermier Louis Cadoudal, est renommé dans le Vannetais comme champion de soule, l'ancêtre du rugby.







Keranna, où sainte Anne apparut au laboureur Yvon Nicolazie en 1625 et lui donna l'ordre de rebâtir le asnetuaire qui lui avait été dédié 900 ans auparavant, dans ce village qui deviendra Sainte-Anne d'Auray; pays aussi du célèbre Pierre de Keriolet, terrible bretteur, débauché, blasphémateur, surnommé le Diable d'Auray, qui finira sa vie dans la sainteré. Le petit Georges sait tout cela.

\*

Envoyé de bonne heure à l'école d'Auray, il se plait pendant les récréations à former des bandes de jeunes combattants. Puis il entre au collège Saint-Yves de Vannes, ses parents souhairant qu'il devienne prêtre, lorsque éclate la Révolution française.



Dans la nuit du 4 août 1789, des députés du Tiers-État breton, osent sacrifier les droits sacrés de la Bretagne, garantis par le Traité d'Union franco-breton de 1532. L'antique royaume de Nominoë n'est plus qu'un souvenir car le nom même de « Bretagne» est rayé et remplacé par cinq départements de l'Ouest, dont le Morbihan.



Alors un Breton se dresse, héros de la Guerre d'Indépendance d'Amérique: le colonel Armand Tuffin, marquis de La Rouërie. Il crée une association militaire, dont le but avoué est la défense de la cause royale, mais surtout celle des libertés bretonnes, supprimées par la Révolution. Le signe de ralliement est un Sacré-Cœur écarlate sur fond violet.

violet.

La Rouërie sera dès lors le père de la Chouannerie, le parrain Jean Cottereau: le célèbre Jean Chouan, et la grande Mademoiselle, Thérèse de Moëllien, qui consacrera sa beauté et sa jeunesse à l'Association Bretonne. Le colonel Armand galvanise ses compatriotes par cette profession de foi:



Bretons, mes chers amis, je veux vous aider à recouvrer vous-mêmes les anciennes franchises et les anciens droits qui étaient le rempart le plus solide de votre liberté politique et religieuse, comme le plus sit garant de votre paix mérieure et de la prospérité aviéle e-met



Hélas, en janvier 1793, La Rouërie meurt, tandis qu'un de ses hommes de confiance, Chevetel, trahit l'Association Bretonne et lui donne un coup fatal. Les fidèles du colonel Armand sont arrêtés, dont Thérèse de Moëllien: le 18 juin 1793, avec onze autres conjurés, elle périra sur l'échafaud, à trente-trois ans, «Pour l'Homneur Breton».

Quant à Georges Cadoudal, qui a dix-huit ans à cette époque, il est clerc de notaire à Auray, et paraît avoir adhéré aux idées nouvelles Brusquement, il a un sursaut: il lâche la plume pour le fusil:



Les abus de la Révolution, les persécutions religieuses, la levée en masse de trois cent mille hommes, décrétée par la Convention, ont provoqué chez le fils du fermier de Kerléano, un revirement total.

Il se mêle à ses compatriotes insurgés, parmi lesquels les marins de Carnae et de Locmarnaquer qui ont des fusils de chasse tandis que les autres sont armés de faux à l'envers, de penn-baz, ces redoutables bâtons à tête cloutée.





Georges sonne lui-même le toscin. Puis il rassemble cinquante jeunes fermement décidés pour rejoindre en Vendée l'Armée Catholique et Royale de Cathelineau. Le corps breton s'y distingue et donne l'exemple. Ainsi douze cents Vendéens reculent devant cent cinquante Bleus à Niort. Aussitôt les Bretons de Cadoudal se précipitent et enlèvent la position au pas de charge.

Le rude général vendéen Stofflet s'enthousiasme pour Georges, et lui tapotant le crâne, il fait ce compliment:

— Si un boulet n'enlève pas cette grosse tête, je vous jure qu'elle fera son chemin.

Georges Cadoudal est de toutes les batailles: du passage de la Loire, de la marche sur Granville, de la prise du Mont Saint-Michel tombé aux mains des Bleus. Mais la désastreuse bataille de Savenay va sonner le glas de cette glorieuse armée, dans un calvaire d'atrocités: poursuivie dans les plaines, les bois, les marias, elle laisse des monceaux de morts. Des milliers de Vendéens et Vendéennes, y compris les enfants, expirent sous les coups des Républicains, dont quatre mille qui s'étaient rendus au général Marceau sous la promesse de vie sauve. Mais sur l'ordre du conventionnel Prieur de La Marne, qui sévira plus tard en Morbihan, ils seront tous passés par les armes.



Georges Cadoudal réussit à échapper à ces tueries. A travers mille périls, il regagne le Morbihan avec son fidèle frère d'armes Pierre-Mercier dit La Vendée. Georges fera la connaissance de sa sœur Lucrèce, une jeune fille de dix-sept ans de grande distinction, qui vit avec ses parents hôteliers au Lion d'Angers, dans le Mayennais. Les deux jeunes gens s'aiment et font le serment de ne se marier qu'au retour du Roi.



En attendant cette espérance, Georges continue d'exhorter ses compatriotes à chouanner. Lorsque le 30 juin 1794, à trois heures du matin, l'administrateur du district de Vannes surgit à Kerléano, flanqué d'hommes armés. Toute la famille Cadoudal, même la mère qui est enceinte, est arrêtée sur le champ, ainsi que Pierre Mercier.



D'abord conduits à Auray, les prisonniers sont transférés au château de Brest, par crainte de complicité d'évasion. Mais madame Cadoudal y mourra en mettant au monde son dixième enfant.



L'oncle Denis, mourant lui aussi, révèle à son neveu la cachette de son magot:

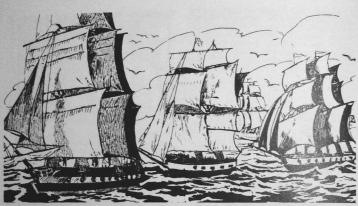
 Ce sera, lui dit-il, ton premier trésor de guerre.



Car Georges n'a pas renoncé au combat. Avec Mercier-La-Vendée, tous deux déguisés en matelots, ils réussissent à s'évader du château-prison de Brest, décidés à reprendre la lutte dans le pays vannetais. Ils déterrent le trésor de l'onde: quatre cent soixante pièces d'or.

sons perde de temps, Cadoudal recrute des volontaires, forme une armée clandestine, crée un corps de cavalerie, une compagnie de canonniers et un service de santé. De plus, il a pour lui la population des campagnes.





En juillet 1795, c'est le débarquement royaliste de Quiberon, avec le concours de la flotte anglaise. Hélas, Émigrés et Chouans ne s'entendent guère. Les Républicains profitent de cette dissension pour reprendre l'offensive. Ainsi, trois armées républicaines sont lancées à la poursuite de Cadoudal qui marche sur Sarzeau à la tête de 2500 hommes. Il échappe aux Bleus, sans laisser un mort sur la route ni un prisonnier à l'ennemi. Mais Cadoudal est tellement furieux de l'échec du débarquement royaliste qu'il s'écrie:

«J'aurai voulu que la mer les engloutisse



Alors le général républicain Lemoine, de son quartier général de Vannes, lance le 7 pluviôse de l'an IV de la République, une proclamation avec la traduction bertonne, affiché dans tout le Morbihan. On y lit entre autres avertissements aux Chouans:

«Ne gomzein quett a arrangement hag a capitu-lation er gouarnamant e vein distrujein oll er Chouanted a veit enn dout er peah... Ne gavehett quett mui amizion erbett er hêrieu. Ne recevett mui a justis meitt ag er soudardett bett neréah aboeissant d'er République.

«Je ne vous parlerai pas de pacification ni de capitulation. Le gouvernement veut détruire tous les chouans pour avoir la paix. Vous ne trouverez pas d'appui dans les villes. Elles sont toutes en état de siège. Vous serez gouvernés militairement jusqu'à ce que vous soyez soumis aux lois de la République».

Les Chouans de Georges Cadoudal et la popula-tion ne se laissent pas impressionner par ces menaces, et poursuivent la lutte contre les Bleus, avec des succès et des revers. Cependant, la lassitude com-mence à gagner les soldats-paysans, malgré la fou-droyante offensive royaliste de Nantes au Mans...



## Le chant dans la forêt



En fin de journée de l'automne de l'An VII de la République (1799), dans un nouvel assaut, l'atraque sur Vannes des Chouans irréductibles de Georges Cadoudal a été repoussée. Démoralisés, fourbus, plusieurs ont fui. Comme des bêtes traquées, ils se réfugient dans les caches et les profondeurs des bois, l'oreille aux aguets, le ventre creux.

Soudain, un chant de guerre retentit:

Er chas é hleum oc'h harral,
Chetu er soudarded gall
Araog pôtred vad Breiz-leel,
Entantein hra me halon!
(J'entends les chiens hurler, voici les soldats ennemis. En avant, gars de Bretagne, mon cœur s'enflamme!)
(1) Mélodie en fin de volume.



Il est jeune celui-là! Lorsqu'il aura mené une vie de misère comme la nôtre, il en chantera d'autres! gouaille Dréan.

Sacré oiseau, il va nous faire découvrir!

Et Penndu braque son fusil, prêt à tirer, en grapitant.

Fr Penndu braque son fusil, prêt à tirer, en ruminant:

— Attendez que je lui cloue le bec!

Malgré eux, les hommes sont remués par ce chant martial qu'ils ont tant de fois chanté:

Mar dé red monet d'en emgann,

Emgann e rein eit ev roo!

Mar dé red méritel e veruein,

Kuit ha joaius ar un dro!

(S'il faut combattre, e combattrai — je combattrai pour le pays — s'il faut mourir, je mourrai, libre et joyeux à la fois!) clame la voix.



Et d'un bosquet surgit un adolescent en brandissant un fusil.

Eh là! lui crient les hommes, qu'est-ce qui te prend petit? Où vas-tu comme ça?

Me battre à la place de mon père tombé devant Vannes.

Diable, te battre avec qui donc? raille Le Nestour.

Avec le général Georges! réplique le garçon en jetant sur le groupe un regard étonné



Écoute mon gars! Nous autres, ça fait des années qu'on se bat... On n'en peut plus de traquer le Bleu: Traquer le chevreuil, le sanglier, nous rempli-rait la panse au moins, comme ils viennent de le faire,

neue: I faquer i encevreuii, le sangiier, nous remplirait la panse au moins, comme ils viennent de le faire,
eux autres.

Er Mahé montre deux hommes qui débouchent
en portant un chevreuil qu'ils ont abattu.

— Avec des patates, ça nous fera un bon rata!
rencheirt «Va-de-Bon-Cœurs en faisant claquer sa
langue.

Philbert Joalland, un survivant de la tragique et
pitoyable retraite de la Loire, tente de raisonner le
gamin:

— Sais-tu, petiot, que le général Georges nous
ferait fusiller? on a déserté, c'est tout comme! Je vois
d'ici sa colère, ô mes aieux!...

— A vous entendre, on dirait que vous ne
connaissez pas votre chef! Moi je suis sûr qu'il vous
pardonnera de l'avoir laché, rétorque le jeune garçon
qui répond au prénom de Gonéri.

— Comme tu causes bien, sacré petit donneur
de leçons! ricane Penndu.

— J'ai toujours entendu dire que Monsieur
Georges aimait ses hommes, réplique Gonéri.

— Pour sûr, mon gars, à la condition de lui
rester fidele, soupire le vieux Soulabaille, de
«Loudia»!

(1) Nome Leudése en gallo.



Pendant ce temps, la nuit commençant à tomber, Le Glévie en sentinelle alentour, aperçoit une ombre apparaître dans une sente.

— Halte! ordonne-t-il.

— Ne tire pas! Je suis un ami.

— C'est toi qui le dis. Un pas de plus et...
Pointant le canon de son fusil sur la poitrine de l'inconnu, le chouan lui demande ce qu'il vient faire «dans le coin».

— C'est tout simple! Je cherche le général.

«dans le coin».

— C'est tout simple! Je cherche le général
Cadoudal qui a toujours besoin d'hommes à ce qui

Encore un! Décidément c'est le jour! bougonne Le Glévic en dévisageant l'homme d'un regard soupçonneux: — D'abord d'où viens-tu avec ce bonnet répu-blicain comme couvre-chef?



L'inconnu éclate de rire:

L'inconnu éclate de rire:

Du Nord-Finistère, ci-devant diocèse de Léon. Quant à mon couvre-chef, comme tu dis, il n'est pas plus républicain que toi. Demande plutôt aux Bleus de Canclaux, si ru en trouves encore, et parles-leur des bonnets de Ségovie ou de Kergidu.

Tu as dit Kergidu? Tu étais donc là-bas?

Mais alors, ca change tout! s'exclame Le Glévie en abaissant son arme, et en considérant l'inconnu avec une certaine déférence.

Puis il le conduit vers ses compagnons, occupés à rôtir leur chevreuil.

Dans mon pays de Léon, explique l'homme au bonnet de Ségovie, on ne se bat plus contre les Bleus depuis belle lurette. Voilà pourquoi je suis venu vers vous, les Chouans du Morbihan, qui continuez la lutte...



Cette déclaration est accueillie par des mur des ricanements, des haussements d'épaules

mures, des rearientes, des masseries aux Gonéri qui proteste:

— Il a raison! On chouanne toujours, nous!

— Ne l'écoute pas, c'est un gamin! coupe

Penndu.
Biel Talabardon — ainsi se nomme l'ancien com battant de Kergidu — raconte comment un jour de mars 1793, les Sans-culottes' ayant profané et brisé le Christ du calvaire de sa ferme de Gorrekear, il jura



de leur faire la guerre «betek ar maro» (jusqu'à la mort) et partit avec sa faux renversée sur l'épaule, le bonnet de Ségovie sur la tête, comme en portaient à cette époque les hommes de la côte-nord Finistère.

Et Biel de décrire aux chouans du Morbihan cette mémorable bataille de Kergadu remplie d'actes de bravoure, accomplis par des laboureurs, des goémoniers, des pêcheurs, des anciens matelots de la Royale, suivis de leurs familles, de leurs prêtres même, et commandés par les châtelains du pays:





— Nous étions des centaines venus de toutes les paroisses, armés de fusils, de faux, de haches-pré, de fléaux, pour faire du torr e bem (du casse-rête), aux soldats de la maudite Révolution, à leur tête le général Canclaux. Malgré leurs canons, les Bleus n'eurent pas le dessus! Cétait le 25 mars 1793.

— Gonéri et Biel finissent par convaincre les rebelles de revenir vers Cadoudal. Seul Penndu est réficient.

réticent:

— Je connais trop les colères de Georges pour me risquer.

Gonéri en tête, la petite colonne s'est mise en marche à travers la forêt. Il faut vraiment être du pays pour se retrouver dans ce labyrinthe de chênes, de châtaigniers, d'ormes, de houx, de pins, de bouleaux. Seul le filer de fumée d'une chaumière révèle que vit là une famille, car les chênes tétards, autant que les frondaisons luxuriantes cachent les champs.

Er il y a les «dards» des ajones, les genêts épais, autant de barrières qui bordent les chemins creux et profonds avant d'arriver au but. Les Bleus redoutent cette forêt ennemie, la «douna», la profonde, comme l'appellent les Bretons. Elle est pour les Bleus plus ensorcelée que le bocage vendéen. L'Ankou' leur tombe sur le dos sans qu'ils n'aient rien vu, rien entendu, sinon le cri de la chouette... inoffensive, à ce qu'ils croyaient!!!

— Les arbres nous tirent dessus!hurlaient-ils en battant retraite.

Mais Gonéri comme ses aînés, est ici chez lui, Avec assurance il se dirige vers le Mané er Hoed en entonnant le chant mi-breton, mi-français:

Vivent les Chouans, les Chouans,

Les Chouans, les Chouans,

Vivent les Chouans du Morbihan!

(2) Ankou ou Ankou: Nom de la Mott en Bretagne.

(2) Ankou ou Ankeu: Nom de la Mort en Bretagne



(La première fois qu'ils combattirent — fut au bois de Camors, vous l'avez entendu — Près du grand hêtre et du bois du marais — Les balles rou-laient nombreuses — Les balles étaient aussi drues — Que les crottes de mouton dans les landes).

— Que les crottes de mouton dans les landes).

Lorsque le bruit des branches écartées, des sabots dans le feuillage mordoré de l'automne s'est éloigné, Penndu, ayant jeté sa cape verdie sur ses épaules, se glisse d'un arbre à l'autre pour suivre la direction que prennent ses camarades de combat.

— C'est juste... Ils vont vers Mané er Hoed. Alors il prend une autre sente qui le mêne vers une sombre chaumière, en apparence inhabitée. Après le raclement d'une pierre contre la porte, signal convenu, le verrou grince:

— Quelle nouvelle? demande une voix sourde dans la pénombre.

— Quelle nouvelle? demande une voix source dans la pénombre.

Engoncé dans une houppelande, un homme au profil d'oiseau de proie demande à Penndu avec une certaine anxiété:

— Sais-tu enfin où il sera cette nuit?

— Au Mané er Hoed affirme une bouture de chouan.

Bigre! Ce n'est guère dans la manière du brigand de Georges de faire connaître ses repaires.

Possible! Mais ce sacré petit bonhommeétait sûr de lui. Il a même réussi à entraîner des fuyards pour rejoindre Cadoudal.

Si tout cela se révèle exact, ce qui est promis, je le tiens! fait l'homme à la houppelande en faisant tinter sur la table des lous.

De l'or! suffoque de joie Penndu.

Tu en auras d'autres, après le trépas du brigand.

brigand.

— Des pièces d'or! se répète le traître à la lippe gourmande et grimaçante.

(3) On trouvera la mélodie en fin de volume



## **Tarcisius**



Au Mané er Hoed, le chef de la Chouannerie bretonne communique à ses lieutenants, dont Guillemot, dit «le roi de Bignan», et le fidèle Mercier-la-Vendée, un papier griffonné à la hâte, qu'un émissaire vient d'apporter.

— Un message de Boulom Uisant!
Guillemot en prend connaissance, et frappant du poing sur la table recouverte d'une carte, il vocifère:

— Si demain ce Rampil-là n'a pas repris le chemin de Paris, il broutera nos ajones par les racines!



long! les Bleus mis en déroute hurlaient:

— Mais c'est le diable en personne qui commande ces bouseux!

Ainsi fur libéré l'abbé Leclerc, sain et sauf. Mais Guillemot paya cher ce coup d'audace: sa ferme fut pillée, saisie et vendue au nom de la République. Sa femme et ses enfants errèrent de chaumère en chaumière. Quant à lui, il dût vivre dans la clandestinité, mais dès lors ses coups de main ne se comptèrent plus.

La sentinelle annonce qu'un jeune garçon inconnu insiste pour voir Georges. Guillemot



C'est qu'il a la réputation de ne pas faire de quartier le «roi de Bignan». Il ne tolère ni les désertions, ni les défections, encore moins les trahisons. Son premier combat fut mémorable: C'était au bois de Colledo. Il avait appris l'arrestation de l'abbé Leclerc, vicaire à Saint-Jean-Brévelay et conduit à Josselin par quatre-vingts soldats républicains! Guillemot harangua aussifôt trente hommes qui se joignirent à lui, armés de quelques mauvais fusils et de faux. Ce ne fut pas



Malloh ru! (Malheur rouge!) comment sait-il

— Malloh nu! (Malheur rouge!) comment sait-il que tu es ici?
— Et il n'est pas tout seul! précise Le Honzec, — De mieux en mieux! Fais venir ces gaillards et qu'on le sinterroge comme il faut! ordonne le «roi de Bignan».

Mais Cadoudal, plus calme, fait introduire Gonéri seul. Tout ému de se trouver dans cet étatmajor, notre garçon ne trouve plus ses mots.
— Allons parle! On ne te mangera pas. Qui es -tu et que veux-tu? questionne le chef chouan en adoucissant sa voix.



— Gonéri Loric, pour vous servir. Je veux remplacer mon père auprès de vous, général.
— Serais-tu le fils de Chim?!
— Oui, général!
Cadoudal se remémore alors un autre souvenir tragique: Celui d'une jeune femme qui sonna le toscin de l'insurrection à Saint-Goustan: Anna Jégouzo.



— Ma mère, tuée ce jour-là par les Bleus! précise Gonéri de plus en plus ému.

A ce moment entre l'abbé Guillevic. L'ancien recteur de Plœmeur a cette exclamation:

— Mais je le reconnais! Bonté divine, c'est mon petit Tarcisius!

(1) Diminutif de Joachim

Et l'aumônier des derniers Chouans de raconter:

— Un jour de l'année 93, alors que je verais de célébrer le Saint Sacrifice à la ferme du Cosquer, une perquisition eut lieu à l'improviste, nous laissant à peine le temps de nous égailler. Les Bleus s'emparèrent des ornements, des saints objets, dont une boîte d'hosties consacrées. Je pleurais de peine en pensant au sacrilège. Alors, sans rien nous dire, le petit Gonéri que voici partir vers le Cosquer, sensément pour chercher des œuís.

Se tournant vers le fils Loric, le prêtre le prie de raconter la suite.

— Oh, pour ce que j'ai fait ce jour-là! se contente de répondre Gonéri.



— Tu es bien modeste, Tarcisius. Pour que notre aumônier te donne le nom de ce petit Romain qui au prix de sa vie sauva des hosties consacrées, tu as plutôt fait quelque chose de pas ordinaire... Allons, raconte! insiste Mercier-La-Vendée.

— Ben voilà! Arrivé au Cosquer, je trouve dans la maison de ferme un sergent. Comme je regardais le ciboire et la boite d'hosties qui étaient sur la table, il me dit: «Toi, mon bonhomme, tu n'es pas venu ici seulement pour chercher des œuis. D'abord il n'y en a plus: œuis, lapins, poules, vaches, cochons, sont maintenant pour les braves soldats de la République. Plus une mette pour les brigands de chouans. Quant à toi, je parie que tu sais où se cache le ci-devant curé Guillevie». Pour ça non que je lui dis! Mon monsieur prêtre à moi est mort depuis longtemps. Mais voilà que du dehors on appelle le sergent. «Bouge pas d'ici, graine de chouan!» m'ordonne-t-il. Alors aussitôt qu'il est parti, je cache sous ma chemise la boite d'hosties et me sauve. Je courais comme un lièvre, quand on me tire dessus. La balle n'a fait qu'égratigner ma main droite. Je me suis alors caché dans un chêne creux et je fredonnais:

Kalon sakret l'ézus,
Kalon sakret l'ézus,
Kalon sakret l'ezus,
Entanet ma halon,
Get tan ho karanté! (1)
(Cœur sacré de Jésus — Cœur sacré de mon Dieu — Enflammez mon cœur —Du feu de votre Amour)
J'allais sortir de ma cachette quand une bete, que

Amour)

J'allais sortir de ma cachette quand une bête, que je pris pour un renard — c'était un loup! — se mit à



rôder autour de mon arbre. Je continuais de prier plus fort que jamais. Ét voici que le loup se planta près du chêne, comme s'il veillatt sur moi, en hurlant de temps en temps pour éloigner les gens. C'était du moins ce que je pensais. Et puis il s'en alla comme il était venu. Alors je repris le chemin de Kermorgan, avec le Bon Dieu que je portais précieusement sur moi. Et c'est la promise à Jean Jan qui m'a fait un pansement, conclut Gonéri.

— Ta première blessure de guerre! En bien.

pansement, conclut Gonéri.

— Ta première blesus ure de guerre! En bien, mes amis, c'est pas beau qa' s'écrie Cadoudal. Puis s'adressant de nouveau à Gonéri:

— Tu es digne de ma devise: Doué ha mem Bro (Dieu et mon Pays).

Georges regarde le jeune Loric dans les yeux, et lui pose la main sur le front:

— Tu n'as plus personne, je r'adopte. A partir de ce soir, tu es mon filleul.

(1) Mélodie en fin de volume

(1) Mélodie en fin de volume



Un sifflement admiratif, et ces mots de Pierre

Un sittlement admiratif, et cès mots de Pierre Mercier à Gonéri: — Tu en as de la chance. Tâche d'être digne de ton titre de filleul de Cadoudal. Gonéri est trop ému pour répondre. Il sent ses

Goneri est trop emu pour repondre. Il sent ses yeux qui picotent...

— Bien, poursuit son parrain. A présent, fais venir tes rescapés que je leur dise deux mots.

Guillemot toujours méfiant, tient à accompagner Gonéri qui a la surprise de retrouver Penndu:



— J'ai eu des remords de passer pour un lâche.
Alors, je suis revenu. J'espère que Georges va nous
pardonner.

Les fuyards se présentent la mine penaude ou
renfrognée. Cadoudal les passe rapidement en

renfrognée. Cadoudal les passe rapidement en revue:

— Comment toi, Soulabaille, l'ancien, tu abandonnais aussi notre lutte! Si j'ai bonne mémoire, tu as commencé à chouanner sous La Rouërie?

— Un grand honneur pour moi. Mais j'en ai trop vu depuis dix ans! Se battre, toujours se battre, sans pour autant, comme le voulait le colonel Armand, reconquérir nos libertés bretonnes.

— Je sais! Nous sommes les demiers chouans. Tout n'est pas perdu, je t'en donne ma parole, Soulabaille.

Le véréran de la Conjuration Bretonne dodeline

Le vétéran de la Conjuration Bretonne dodeline de la tête, le regard perdu dans une vision lointaine:



— Fini le grand rêve de la Bretagne militaire. C'était trop biant!

C'est au tour de Priou, dit Va-de-bon-caun.

— Que diraient Jean Chouan et Jambe d'Argent s'ils te voyaient te terrer comme un lièvre?

A ces noms, Va-de-bon-caun se mordille la lèvre. Il avait été de ceux qui firent au parrain de la Chouannerie une tombe secrète dans le bois de Més-idon, en Mayenne: l'herbe qui recouvrait la terre où l'on creusa la fosse, fut replacée soigneusement.



Ainsi la tombe de Jean Chouan fut dissimulée, effacée, pour éviter la profanation. Va-de-bon-ceur avait
repéré l'endroit et s'était juré, la guerre finie, dy
venir planter une croix de pierre, d'autant plus qu'il
était le seul survivant de ceux qui ensevelirent le
fameux Jean Chouan.

Puis Georges s'adresse à un grand rouquin qui
porte sur le visage un bandeau noir:

— Où déjà as-tu perdu cet ceil?
— Aux côtés de Monsieur Henri, mon général.
A ce nom, un silence se fait, presque religieux.
Henri de La Rochejaquelein, l'archange de l'Armée
Catholique et Royale, généralissime à vingt-et-un
ans, celui qui lança à ses hommes cette fière devise:
«Si j'avance, suives-moi, si je recule, tuez-moi! Si je
mears, vengez-moi!»

— Ainsi, reprend Cadoudal, tu as eu cet honneur de combattre sous ses ordres.



Et la douleur de le voir tomber!

En douleur de le voir tomber!
En quelques mots hachés, Philbert Joalland évoque la mort de son intrépide jeune chef, tué par un ennemi qu'il venait de gracier. Dans la salle basse monte un grondement de rage.

Rassurez-vous les amis, j'ai vengé Monsieur Henri plus d'une fois! Puis baissant la tête, Philbert fait cet aveu:

fait cet aveu:

— Seulement voilà, aujourd'hui, je n'ai plus le

moral.

— Alors pourquoi es-tu revenu? feint de s'étonner Georges.

— C'est ce petit-là qui...

— Qui est la jeunesse de la fidélité! C'est ce que tu veux dire, Joalland?

— Ça se peut!



Avisant Biel Talabardon, Georges l'aborde avec un large sourire:

— Tiens, une nouvelle tête! et portant «Acré bonnet Ségovie!».

Talabardon bombe le torse:

— Eh oui, général.

— Et tu es venu de ton Bro-Léon pour chouanner chez nous?

— Dame oui, car dans mon Léon, c'est pour ainsi dire fini! Mais moi, je trouve que ce n'est pas ça!

ça! — Voilà qui est bien raisonné! Vous entendez, les aurres?

Et Cadoudal invite notre «acré bonnet Ségovie» comme disaient les Bleus, à narrer pour la deuxième fois dans cette journée, la bataille de Kergidu, tandis qu'en Bro-Erec sonnait le toscin de la Contre-Révolution, faisant écho aux cloches de la Vendée insurgée.



# L'attentat du Mané er Hoed



Pendant ce temps, trois cavaliers dont une femme, chevauchaient en silence dans la noire obscurité de la campagne morbihannaise. Posté à une croix de chemin, Penndu s'avança vers le trio équestre:

— Ils sont là bas... J'ai tout prévu. Je rejoins mes camarades.

— Parfait! Nous sommes fin prêts! répondit le cavalier de tête.

Alors le groupe prit la direction du Mané er Hoed en chevauchant toujours prudemment.



Biel Talabardon vient d'achever son récit, quand un coup de feu éclate du dehors! Une balle pénétrant par la fenêtre siffle à l'oreille de Cadoudal et va se perdre dans le mur.

— Il y a un traître parmi nous! j'en étais sûr! tonitrue Guillemot.

Une seconde détonation! Seul le chapeau de Le Honzec est transpercé. L'alarme est donnée... Gonéri tout pâle, tremble comme une feuille et se blottit contre Cadoudal quand retentit un troisième coup de feu.

Guillemot, un des premiers sortis, voit fuir un cavalier. Il tire, suivi de Soulabaille et Talabardon qui en font aurant. Le cavalier fuyard est tombé de sa monture. Guillemot l'examine et rugit:

— Malloh ru! c'est une femme. La bougresse, c'est elle qui a tiré, constate-t-il en sasissant sa carabine encore chaude.

Mais on ne saura jamais qui était cet assassin en jupon. Toutefois, les Chouans ont maintenant la preuve que la police de Bonaparte a même envoyé en Bretagne des femmes pour en finir avec Cadoudal.





Un étrange silence semble peser sur Vannes cette nuit là. Dans l'antique cité du Bro-Erec, seulement troublée par les heures des clochers, dans une maison du quartier Saint-Patern, un homme bedonnant arpente nerveusement sa chambre. De temps à autre il lance un coup d'œil vers la fenêtre. Puis



Deux ombres pénètrent dans le *riboul*<sup>n</sup>. Un sifflement en code et Bourcicotte ouvre:

— Enfin vous voilà! Je me faisais du mauvais sang. Alors?...

— Mission accomplie! répond avec un sourire carmassier celui que nous avons vu en compagnie de Penndu.

indu.

Jusqu'au bout?

Nous l'espérons. Pamela a bien ajusté son tir.

Au fait, pourquoi n'est-elle pas avec vous?
Les deux hommes font une grimace.



consultant sa montre, il fronce les sourcils:

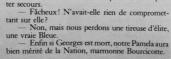
— Trois heures et toujours personne! Peut-être
n'ont-ils pas réussi et gisent raides morts sur cette
maudire lande bretonne? Avec ce brigand de
Georges il faut s'attendre au pirc...

Quand enfin des pas résonnent sur le pavé...



Hélas, tombée en service.
 Bourcicotte blémit. Rampil lui raconte qu'elle a été touchée par les coups de feu des chouans.
 Nous étions talonnés! Impossible de lui por-









Le lendemain matin, règne dans Vannes une certaine animation. Place des Lices un gamin mobilise l'attention des femmes qui se signent, des hommes qui serrent les poings en poussant des jurons bretons:

— Malloh ru d'er ré hlas! (Malheur rouge aux Bleus)

— Malloh ru d'er ré hlas! (Malheur rouge aux Bleus)

— Bandenn moc'h! Koustet hrei d'o réor! (Bande de pourceaux! Il leur en cuira!)

Bourcicotte s'approche d'un groupe:

— Si je comprends, Georges est mort victime d'un attentat.

Avec réticence un homme finit par lui dire:

— Si l'on en croit ce gamin, il aurait été tué cette nuit, et par une bonne femme encore!

Poursuivant son chemin, le citoyen Bourcicotte jubile. Il se hâte de dire au premier collègue qu'il rencontre:

rencontre

— Les dieux sont avec nous. Nous allons enfin pouvoir respirer et le Premier Consul dormira tranquille désormais.

— Au fait, sur l'ordre de qui Cadoudal a-t-il été abatu?

abattu?

— C'est mon affaire.
— Je croyais pourtant qu'il fallait le prendre plutôt vif que mort.
— Ce fauve nous aurait encore échappé. Il était plus que temps d'en finir. Alors éxécution!
— Ainsi, vous avez participé à l'opération?
— Pas précisément sur le terrain, mais je l'ai montée. Ce soir je prends la diligence pour Paris! annonce Bourcicotre à son compère.
— Parbleu, pour recevoir votre récompense!
Gonéri, tapi dans une encognure, n'a pas perdu un mot de cette conversation. Il se dit qu'il est dur parfois de garder son sang-froid.



## Où l'on fait connaissance avec Boulom Uisant



En se rendant à l'auberge Er Chopinad, rue Saint-Guenhael, quelle n'est pas la surprise du filleul de Cadoudal de voir qu'elle grouille de Bleus buvant à tire larigot, et l'aubergiste, le jovial Boulom Uisant,

tre largot, et l'aubergiste, le jovul Boulom Uisant, les servant avec empressement.

— Houla! se dit le jeune messager, je ne pourrai pas lui parler. Et pourtant j'ai ma mission à remplir.

Dans l'auberge enfumée par la tabagie, elle est là, mèlée aux soldats, la Marie Tricote, une commère ainsi surnommée parce qu'elle était de ces harpies qui s'installaient sans pudeur au pied de la guillotine pour assister aux éxécutions, tout en tricotant, d'où leur appelation de «tricoteuses».



La venue de Gonéri l'intrigue:

Toi aussi, tu viens, probable, nous annoncer ce que tour le monde sait, à savoir que Georges est enfin trépassé!
Gonéri va pour répliquer quand l'aubergiste l'invite à s'asseoir avec les soldats.

Mon p'ût gars, tu vas trinquer avec nous pour fêter la fin du brigand! claironne un maréchal des logis en levant son pichet.



Perpétuellement coiffée de son bonnet à cocarde tricolore, Marie Tricote se complaisait à raconter avec de sinistres détails la montée à l'échafaud des suppliciés, et de sa voix éraillée de glapir:

— Si j'en ai reçu des Benedicamus des citoyens curés avant qu'ils ne passent sous le rasoir national!

Exaspéré, Boulom Uisant lui lança un jour en pleine figure:

— Crédié! Et toi, Marie Tricote, quand ce sera ton tour, on criera tous en chœur: Deo gratias!

— Avant que ce jour n'arrive, riposta la harpie, l'œil allumé, je t'aurai tricoté ton linceul, Boulom Uisant.



- Eh oui, c'est le jour! renchérit Boulom Uisant, qui a remarqué le froncement de sourcils de Gonéri, interloqué.
- Une bolée et une chanson!
Le petit chouan a saisi dans l'œil du madré tavernier un clignement significatif.
- Une chanson à boire, c'est de circonstance! réclament les Bleus.
- Er Uisant d'entonner une étrange mélopée beteonne:



Er blei koh a zo marù mik Iridei-tou lariden o! Ya, met difians'zo ataù

Itou, itou itra lalala, Iridei-tou lariden o! (Le vieux loup est mort – mais on se méfie

toujours)

toujours)

Mat éhé bremañ d'éan skoein
Ha skoein buan p'en de mall!
Itou itou itra lalala,
Ircidei-tou lariden o!
(Il est temps de frapper — de frappe
c'est le moment).

- de frapper fort quand



A la surprise du bruyant auditoire, Gonéri enchaîne de sa voix de *bugul* (berger), sur le même

mmet a ran'vel er Rah koed, Beteg ti izidor Pencoet, Itou laluron, luron lalurig! Itou, laluron, larurig

(Je saute comme l'écureuil — chez Isidore Pencoët). Et Boulom Uisant de continuer:

Ma hrei buan ribotadenn
breidei tou lariden o!

Ma kouého er hi en dién,
ltou, laltron, liton, laltrig,
ltou laltron! laltrig!

(Qu'il fasse vite de la ribote — que le chien
tombe dans la crème!)

tombe dans la creme!)

Les Bleus applaudissent à ce chant dialogué dont ils n'ont évidemment pas compris le sens caché des mots bretons, et de chanter à leur tour, accompagnés par la voix de crécelle de Marie Tricote:

Ça ira, ça ira, ça ira, Tous les chouans trucideras! Et vive la ré, ré, ré, Et la pu, pu, pu, Et la République!



Gonéri a grande hâte de prendre congé. Boulom Uisant lui fait encore un clin d'œil. Dès qu'il est hors des murs de Vannes, le filleul de Cadoudal presse le pas. Son penn-hæx au poing, il prend un chemin de traverse qui mène à une chaumière isolée. En approchant, il siffle l'air qu'il a chamté chez Boulom Uisant: Il reste en attente devant la porte. De l'intérieur une voix de femme lance en breton:





— Rah...
— Koed!! répond Gonéri. C'est le mot de passe.
La porte s'ouvre. Une vieille femme apparaît et fait
entrer le petit messager de la nuit.
Lidore Cadic, dit Pencoet, est assis au coin du



en croupe Gonéri et s'achemine vers le lieu dit « Al lannig». Tout à coup le jeune garçon sursaute. Il a cru voir les genêts marcher sur la lande.

Cadic éclate de rire:

— C'est l'effet des bolées, mon pauvre Gonéri.



près avoir traversé à croupetons un étroit cou-adic appuie sur une pierre à un point précis lé d'une minuscule croix noire. Alors une formée par un pan de mur mobile s'ouvre



— Ah, c'est toi mon garçon! Quoi de neuf à Vannes?

Vannes?

Gonéri lui raconte sa soirée. Cadic se lève alors, allume une lanterne, prend son fusil, son kom-boud (corne d'appel), et sa gourde dont il vérifie le contenu d'alambic. Puis il apprête son cheval, prend



Au bout d'une demi heure de chevauchée, Cadic attache son cheval à un arbre, puis il se dirige vers une croix. De son fanal il éclaire le fourré, écarte les broussailles, découvrant un portillon de fer dans lequel il s'engage en priant Gonéri de le suivre: c'est l'entrée d'un souterrain.



devant eux. Gonéri s'émerveille de tant d'ingénio-sité. Cette porte secrète conduit à une petite crypte. Un prêtre est là. C'est l'abbé Guillevic qui les mêne devant une autre porte, en chêne celle-là. Il frappe



trois coups à intervalles irréguliers. Pierre Guillemot vient ouvrir. Son visage dur s'éclaire d'un sourire en reconnaissant Gonéri. Entre ces murs épais les chefs de la Chouannerie bretonne mûrissent leurs plans



Puis Gonéri raconte son passage à Vannes et sa soirée à l'auberge Er Chopinad.

— Tout cela est de bon augure! fait Georges. On me croit passé de vie à trépas et pourrant on se méfie du revenant que je pourrais être.



— Eh bien, mon filleul, tu n'as pas été trop-malmené par les Bleus? lui demande Cadoudal.

— Nous avons trinqué ensemble! répond son filleul enjoué.

— Oh oh, voilà qui est grave!



Promenant le doigt sur une carte, il déclare d'un ton persuasif:

— Bon¹ il s'agit à présent de dégager la pres-qu'ile de Rhuiz. Notre attaque devra porter sur Locminé, Muzillac, La Roche-Bernard et Sarzeau.



# Le télégraphe des Chouans



Ce matin là, Job er Meliner, meunier à Brandivy, e grimpé sur les échelons d'une des ailes de son oulin pour serrer la «voilure». Il chante gaiement à n habitude:

Ha mik, mik, mik, ha mak, mak, mak

Ha oein, oein, oein, maluret!

Lorsque sa quiétude est troublée par l'arrivée opinée d'une patrouille républicaine.

— Qu'est-ce qu'ils viennent fouiner encore? ou Mélodie en fin de volume.



Ah bon! Tu ne sais donc pas qu'il est

Josephanica — J'savais même pas qu'il était mort! s'étonne Job en prenant un air naît de circonstance. — Parbleu! Nous allons quand même faire un tour dans ton moulin, qui n'abrite pas que du grain et de la farine, je suppose! fait le sergent en poussant la porte.

Gare à toi si tu as voulu nous berner!



— Eh là, meunier, on voudrait visiter ton joli moulin! lui crie le sergent.

— Bah, il n'y a rien à y voir de bien joli!
Les Bleus ont un rire complice. Le sergent tout en lustrant sa moustache, pose cette question mille fois rabâchée:

— Dis meunier, n'aurais-tu pas vu, par hasard, ce brigand de Georges dans les parages?

— Pour ça non, mon militaire. Je ne m'occupe pas plus de lui que lui de moi!



— Je vous en prie, faites comme chez vous! se contente de répondre, goguenard, notre meunier. Puis il monte au mécanisme des ailes en se parlant à lui-même:

— Le vent a tourné!
Les soldars farfouillent, ouvrent les coffres, les sacs. Aussi n'ont-ils pas vu le stratagème de Job qui a orienté les ailes dans une certaine position. Dépités ils repartent bredouille.



Une fillette, Nolùen¹ Lamour, en allant à la fon-taine, remarque la position des ailes du moulin de Job. Elle connaît ce télégraphe des Chouans, qui est compris de loin. Leur position donne l'alarme, annonce la présence des Bleus.



Alors ils se lèvent, ramassent leurs armes et rega-ent leurs cachettes, tandis que la fillette court don-





Noluen rentre précipitamment à la ferme de Ker-houarno où un groupe d'hommes en armes fait une

Les patauds sont dans nos choux!leur crie-t-



Quelque temps après, les Bleus sont là. Ils cernent la ferme et commencent leurs investigations. Deux femmes les reçoivent: Perrine Pabie et Fine Le Boulaire.

— Où sont les hommes? Des brigands se cachen (eil hurle le brigadier.

— Ne gomprenamb ket (Nous ne comprenons pas) répondent-elles en breton.

— Parlez en langage clair, sinon il vous en cuira de jouer la comédie avec votre baragouin. Nous scherchons ce diable de Georges et sa bandel... Vous entendez: (a-dou-dal!

— Ne gomprenamb ket!

Les deux femmes restent de glace devant les menaces des Bleus de leur passer leurs baionnettes à travers le corps.

— Rien à turer de ces cerveaux marécageux! tempête le brigadier.

Il donne l'ordre de perquisitionner dans tous les coins et recoins. Les couettes sont hachées de coups de sabre, mais les recherches s'avèrent infructueuses.



Lassés, les Bleus s'apprétent à partir quand l'un d'eux surprend le regard de Fine Le Boulaire, fixé sur une armoire.

— Tiens, tiens, se dit-il, est ce que par ici...

Il appelle son chef qui ordonne de déplacer le meuble, sous le regard étrangement attentif des deux Bretonnes.



— Quand je vous le disais! triomphe le briga-dier. C'est très bon tout ça, mais il manque les invités



Effectivement, derrière l'armoire, les Bleus découvrent une porte dissimulée qui donne accès à une autre pièce. A leur grande surprise, ils y trouvent une table garnie d'abondance, de pain, de lard, de beurre, de cruchons de cidre et d'eau-de-vie.



Alors il poursuit d'un ton railleur:

— Puisqu'ils ne viendront probablement pas, nous ferons honneur à ce souper pour réparer nos forces! Allez, les hommes, servez-vous et buvez à la santé de la Nation!

Les Bleus ne se font pas prier, s'attablent bruyamment pour vider les cruchons et se jeter sur le bon lard fumé.

Perrine met de l'empressement à leur verser des rasades comme si elle vou-lait les saoûler. Ils sont attablés depuis bientôt une bonne heure, lorsque d'au tres visiteurs en armes font irruption. Les Bleus n'ont pas le temps de se ressaisir.Comble de surprise, celui qu'ils cherchaient avec archarmement est à leur trête: l'insaisissable et redoura ble Georges Cadoudal.

Les Bleus sont blêmes de rage:



Malédiction! nous sommes tombés dans un

piège!

C'est de bonne guerre! leur réplique
Georges tandis que ses hommes les désarment et les
font prisonniers. Dans un coin, Perrine et Fine nent
tout leur content.

J'aurais dû leur percer le flanc! rugit le
brigadier.

Cadoudal l'interroge. Le Bleu se montre plus
bavard que les Bretonnes. C'est vrai qu'il a bien bu.
Les renseignements obtenus faciliteront l'assaut des
positions républicaines dans la presqu'ile de Rhuys.

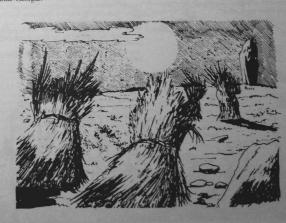
Au fair vous me saviez roujours en vie?

— Au fait, vous me saviez toujours en vie? demande Georges.

Nous en avons été informés cette nuit!
Par qui?
J'en sais trop rien! J'ai reçu l'ordre comme mes collègues de vous rechercher, citoyen Cadoudal. Ah ca, nous avons fouiné, fureté. Vous nous en donnez du fil à retordre, c'est pas peu dire, citoyen Cadoudal!
Soudain Cadic se frappe le front et s'exclame:
Gonéri n'a donc pas rêvé! Ilm avait dit avoir vu, l'autre nuit, les genêts marcher sur la lande.
Le brigader souirt dans sa moustache et réplique entre deux hoquets:
Ruse de guerre!







# La presqu'île de Rhuys libérée



Comme l'éclair, les ordres du général Cadoudal sont rapidement exécutés. La presqu'ile de Rhuys doit être coûte que coûte dégagée. Or, Sarzeau est défendue par un détachement d'infanterie et un parc d'artillerie.

— Il faut nous emparer de leurs pièces! lance Biel Talabardon.

Pris à revers, les Bleus abandonnent précisément un magnifique canon qu'ils avaient nommé «Brutus». Biel s'en empare.

— Foutre kaer ar Brutus! (Je m'en fiche du Brutus)! Victoria Comm vous salue!

Comme on lui demande pourquoi il donne ce nom au canon, notre ancien «Bonnet de Ségovie»

om au canon, notre ancien «Bonnet de Ségovie» s'explique:

— C'est celui d'une jeune religieuse de chez nous: Victoria Conan de Saint-Luc. Toute enfant, on l'avait sumommée Lady Tempête. En 1794, elle fut arrêtée et conduite à Paris avec sa famille. Son crime: Victoria avait fabriqué et distribué des images du Sacré-Cœur. Avant de mourir sur l'échafud, elle demanda à ses parents leur bénédiction, puis les embrassant, elle leur dit: "Cher père, chère mère, vous m'avez appris à vivre avec la grâce de Dieu, je vais vous apprendre à mourir". Et a vaillante Victoria monta la première vers la guillotine.

Gonéri est érnu. Puis soudain il enfourche le canon pris aux Bleus:

— Que Lady Tempête nous aide à bien nous battre et nous donne la victoire.





Le Victoria Comm, dès lots, va tonner plus d'une fois. Un canonnier bleu tonitrue:

— Mille sabords, ils nous canardent avec le Brutus. Ces brigands savent s'en servir.
Parbleu! Couédel et Bourn, deux anciens artilleurs matelots, originaires d'Arzon sont les servants du Victoria Coman. Bourn est fier de rappeler que son grand-père était dans l'escadre de Monsieur Duquesne et de chanter avec Couédel en chargeant la pièce, la prière des marins d'Arzon:

... Mais au milieu du branle-bas Et quand le canon tonne,

Les Arzonnais ne tremblent pas Sainte Anne est leur patronne (1)

Mais dans la bataille, Va-de-bon-cœur est frappé en pleine poitrine. Il tombe face à un Bleu mortellement atteint:

— Malheur! je n'irai pas planter sa croix à Jean

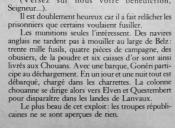
Malleur et au le constitue de la constitu

(1) Mélodie en fin de volum





Le général Georges a lancé une attaque de diversion pour dégager la presqu'ile de Rhuys. Ses troupes s'emparent de Locminé, Muzillac, La Roche-Bernard, Sarzeau. Les prisonniers sont nombreux. Et c'est enfin le défilé de la victoire dans Sarzeau en liesse. Gonéri est fier d'être aux côtés de son parrain, de ses officiers Guillemot, Mercier-La-Vendée, Louis de Sol, le colonel Jonathas Coroller. Pendant le Te Deum, dans l'église de Sarzeau, Georges agenouillé rend grâce:





Seigneur...)

## Une arrestation inattendue au café Procope



Pendant qu'en Bretagne se déroulaient ces événements, à Paris dans le quartier Saint-Honoré, une élégante jeune fille et un noble vieillard suscitaient la curiosité.

— Pour sûr des émigrés rentrés d'Angleterre ou de Coblentz.... Ça se voit qu'ils sont nouveaux dans le quartier en ils ont tout l'air de le découvrir! pacasse une maraichère.

— Ou plufôt de le redécouvrit! renchérit une autre.

— Père, on nous épie! murmure la demoiselle.

— Allons, Herveline, ne l'imagine pas voir des espions partout! Bourcicotte nous suffit!

— J'ai hâte de regagner notre Bretagne. Et pourtant...

— Ce jour approche, car d'après les dernières nouvelles, les événements, là-bas, tournent en notre faveur. Et demain, crois-moi, il y aura encore du nouveau, si tout se déroule comme me l'a annoncé le visiteur de ce matin! déclare son père avec un sourire de contentement.

Or le lendemain, au célèbre Café Procope, devenu le lieu de rendez-vous des conspirateurs de tout poil, le citoyen Bourcicotre se vante d'avoir été l'instigateur de l'artentat contre Cadoudal.

— Le Premier consul m'a témoigné sa gratitudel répéte-t-il à ses amis parisiens, ébahis de cet exploit. Dame, je l'ai à tout jamais débarrassé d'un ennemi aussi dangereux qu'insaisissable.

— Ainsi vous avez réussi là ôu tant d'autres fins limiers ont piteusement échoué! On a peine à le croire.



C'est pourtant la vérité. Tenez, pour vous donner une idée de l'ingéniosité qu'il m'a fallu déployer...
A ce moment deux policiers entrent dans le café et viennent droit vers Bourcicotte en lui présentant un pagnée.

un papier.

De quoi? de quoi? un mandat d'arrêt contre
ma personne! mais c'est une plaisanterie, chers collègues! s'esclaffe notre limier, mant jaune!

— Lisez la signature! répondent imperturbables les collègues.



Effectivement, l'ordre d'arrestation est paraphé par le ministre de la Police, Joseph Fouché. Bourcicotte voulant éviter le scandale, suit ses collègues en s'efforçant d'être naturel. Un cabriolet l'attend.

— A présent que nous sommes entre nous, expliquez-vous! s'écrie le bonhomme affolé et indigné.

N'obtenant aucune réponse il proteste avec véhémence:

N'obtenant aucune réponse il proteste avec véhémence:

— Oser m'arrêter, moi qui ai fait preuve de tant de civisme et de loyalisme envers le Consulat, et surtout après avoir mis în aux jours du plus redoutable brigand de ce pays de sauvages qu'est la rebelle Bretagne. C'est à en perdre la boule!

Mais ses compagnons restent obstensiblement muets. Enfin la voiture s'arrête aux Tuileries. Bourciotte est aussifo introduit dans le cabinet de Fouché.

— Citoven, lui déclare le ministre, sans lui bies.

Fouché.

— Citoyen, lui déclare le ministre, sans lui laisser même le temps de s'asseoir, un courrier venant
du Morbihan nous a apporté cette grave nouvelle:
Cadoudal s'est emparé des localités sus-nommées
Loc-Miné, Muzillac, La Roche-Bernard, Sarzeau!
La foudre tombant aux pieds du pauvre Bourcicotte ne l'eut pas autrement pétrifié.





C'est impossible! Cadoudal est mort. Votre

— C est impossible: Cadoddal est mort. Votre information est fausse, citoyen ministre.

— Hélas non! Alors vous comprenez pourquoi vous êtes l'objet d'un mandat d'arrêt, citoyen Bourcicotte. Votre hâte à nous apprendre le prétendu trépas du fameux Georges risque de vous coûter

cher!

— Rampil m'avait pourtant affirmé que Pamela l'avait mortellement touché. Et la nouvelle répandue dans Vannes... Si vous aviez vu les têtes d'enterrement des hommes comme des femmes! insiste le

ment des nommes comme des temmes! insiste le policier.

Vous aurez tout loisir de méditer sur votre exploit! réplique le ministre de la Police d'une voix sèche, en ordonnant de conduire son subordonné à la prison du Temple.

Tandis qu'on le pousse sans ménagement dans le coupé, la jeune fille accompagnée de son père observe la scène. Elle ne peut dissimuler un sourire triomphant. Et regardant la voiture s'éloigner vers le sinistre prison où la famille royale fur enfermée, le proscrit laisse tomber ces mots:

— A quand le tour de Buonaparte?



# Tranchemontagne et la Belle Vendéenne



Rentrés dans leur appartement de la rue de la Ferronnerie, le vieux gentilhomme tout regaillardi annonce à sa fille:

— Foi de Talhouet, dès demain, nous mettons le cap sur le cher et vieux pays. Je sors louer un cabriolet et un cheval.

— Mais monsieur Georges n'est pas prévenu de notre arrivée.

cabriolet et un cheval.

— Mais monsieur Georges n'est pas prévenu de notre arrivée.

— Qu'importe! l'essentiel est de réintégrer notre manoir préservé et veillé par notre fidèle Joson.

Celui-ci avait racheté le domaine des Talhouet mis en vente comme bien national de la République française. Mais Joson s'était porté acquéreur pour que ce domaine reste le fief des Talhouet. Rusé le Joson! Ur luhern (un renard).

A la pique du jour donc, le marquis Regis-Sigismond-Mériadec de Talhouet et l'unique enfant qu'il lui reste, sa fille Herveline, franchissent les portes de Paris en direction des ci-devant provinces de Normandie, du Maine et de Bretagne.

Peu avant Laval, ils s'arrêtent dans une auberge, à Saint-Ouen-des-Toits, d'oi Jean Chouan donna le signal de la révolte. Soudain leurs regards sont attirés par un curieux personnage tassé dans l'âtre. Vêtu d'une peau de bique, coiffé d'un large chapeau verdi qui dut être d'un beau noir castor autrefois, le regard perçant, il ne quitte pas des yeux Herveline comme si elle le fascinait.

Intrigué, le marquis demande à voix basse à

l'aubergiste:

— Qui est-ce?
— Tranchemontagne! Il vient tous les jours ici.
C'est un ancien lieutenant de Cottereau, et compagnon de Jambe d'Argent et de la Belle Vendéenne.

— Par exemple! vous voulez parler de Jean

— Par exemple! vous voulez parler de Jean Chouan?

— Bien entendu.

— Mais la Belle Vendéenne?

— Alors là, monsieur, je préfère qu'il vous en parle lui-même, si vous y tenez.

Le marquis interroge du regard sa fille qui acquiesce d'un battement de cils, car elle a compris que son père est avide d'entendre ce redoutable Chouan du Maine qui s'était fait une terrible réputation. C'est lui qui fit ainsi placarder cet avertissement: «Nous promettons à quiconque abattra une haie ou un arbre pour les Bleus d'aller le fusiller dans les vingtautre heures jusqu'à chez lui. Fait au camp des homnètes gens! Tranchemontagne»





Par contre, il faisait arracher les arbres de la «Liberté» plantés par la République, laquelle exigeait qu'on les saluât!

L'ancien lieutenant de Jean Chouan est plein de confusion d'aborder le marquis de Talhouet et sa fille:

— Je demande pardon à Madame d'avoir osé la devisager. Quel coup au cœur vous m'avez porté quand vous êtes entrée... J'ai bien cru que c'était *elle* qui revenait!

J'ai donc un sosie! s'exclame Herveline,

- J'ai donc un sosie! s'exclame Herveline, amusée.

— Il se peut: Sophie de Sapinaud, que nous avions surnommé la *Belle Vendéenne*.

— La fille du général? s'écrie le marquis.

— Elle même! Elle avait suivi son père dans la Virée de Galerne avec ses sœurs Aimée et Charlotte.

Et Tranchemontagne, intarissable, d'évoquer avec émotion et admiration la jeune amazone de dix-huit printemps, au visage timide mais toujours souriant, encadré d'épais cheveux blonds, qu'il avait connue en 1793 dans l'Armée Catholique et Royale.





— Je veillais sur elle quand elle dormait à même la terre entre les jambes de son cheval.

Puis il raconte comment elle fut séparée de son bère dans la déroute et la boucherie du Mans. Par bonheur, elle rencontra une autre jeune femme, intrépide et vigoureuse: Héloise de Lézardière. Accueillies dans une métarine, elles reçurent des habits de paysannes. Las! Poursuivant leur route, nos fugitives tombèrent sur un détachement miliaire qui leur demanda où elles se rendaient. Elles eurent le malheur de répondre: — «Au bourg de

Brûlon». Elles lui tournaient le dos! Arrêtées comme brigandes, dépouillées avec brutalité, les Bleus parlaient de les fusiller. La Providence intervint sous les traits d'un juge de paix, un certain monsieur Tibon, qui obtint qu'on lui confia les deux suspectes. Cet homme de cœur les emmena chez lui, leur donna des habits, des soins, de l'argent et assura leur hébergement pendant six mois. Mais le brave juge jouait là sa tête et fut dénoncé. Cependant il conduira lui-même ses captives au Mans, suivant à pied la charrette qui trainait les jeunes femmes d'église en église, transformées en prisons dans lesquelles les mourants côtoyaient les morts et les condamnées. Dans ces édifices brûlées, saccagés, profanés, la pluie, le froid et l'infection pénétraient. Enfin Sophie et son amie arrivèrent au Mans où trois cents prisonniers étaient regroupés. Chaque jour les Bleus fusillaient, laissant les cadavres sous les fenêtres de la prison, un ancien couvent bordé d'une pièce d'eau. Leur ange gardien, monsieur Tibon, annonça à ses protégées qu'elles seraient passées par les armes le lendemain. Il réussit à trouver la complicité d'un domestique qui avait naguère servi dans une famille apparentée aux Sapinaud. Il promit d'enlever les condamnées le soir même. La nuit, le jour passèrent, leur sauveur n'était pas au rendez-vous, la mort non plus, car elles ne furent pas dans le flot des victimes. Enfin la nuit suivante, elles aperçurent l'ombre d'un homme qui venait vers elles, l'eau jusqu'aux épaules. Il les fit traverser l'étang chacune à son tour.

Déguisées en lingères, arborant de larges cocardes tricolores, devenues Madeleine et Nanette Tardy, elles trouvèrer un abir chez la républicaine Jarlan qui voulait, la bougresse, à toute force les amener «se faire des émotions devant la guillottne». Nos deux Vendéennes faisaient des chemises pour les Bleus à cinq sous la pièce. Mais leur patronne devina leurs distinction innée et les appela dès lors «Mamz'elles».





Un galant officier républicain courtisa même notre Belle Vendéenne et désira l'épouser. Elle en rit. Dès lors, elles furent moins sur leur garde. Ainsi, elles chantaient avec le Bleu, en parlant du temps où l'on jouait de la harpe! Pour des lingères, c'était pour le moins étrange. Mais l'officier amoureux n'y fit pas attention. Et puis, il ne revint plus.

Un beau jour la mère Jarlan leur annonça: «On vient de guillotiner Robespierre parce qu'il voulait guillotiner toute la nation! C'est-y possible? Un si élégant et si aimable citoyen à ce qui paraît l'» répétait la lingère toute chavirée de la fin du tyran.

Mais quel soupir de soulagement pour les deux amies. Sophie apprit aussi hélas le calvaire des siens : ses sœurs avaient suivi leur père dans le désastre de Savenay, jusqu'au dernier combat. Le général de Sapinaud fut fusillé devant ses filles, condamnées ayar grâces, à la déportation et incarcérées à Lorient. Devenues galériennes, mèlées aux forçats, coiffées comme eux du bonnet rouge avec le numéro d'êcrou, Aimée et Charlotte quémandaient leur maigre pitance de fèves, couchaient à même le sol, sous les bandits, eux, dans leurs hamaes. La fin de Robespierre les sauva, elles aussi, du pire, avec des milliers d'autres.



«Du bon monsieur Tibon on ne retrouva trace. On pense qu'il paya de sa vie son héroïsme silencieux. Des trois sœurs, conclut Tranchemontagne, j'ai entendu dire qu'elles se seraient retirées à Nantes. J'aurais pourtant bien aimé la revoir, notre Belle Vendéenne! Pardonnez-moi d'avoir éré si bavard, mais je suis tellement heureux de vous parler d'elles. Gauchement, celui qui fur le terrible Tranchemontagne prend la main de Herveline et la porte à ses lèvres en balbutiant:

— Vous m'avez mis du soleil plein mon vieux cœur de Chouan. Que le Bon Dieu vous bénisse et vous protège, car ajoute-t-il en pesant lentement sur les mots: « Tout n'est pas fini!»



Mais Herveline soupire avec amertume:

— Hélas, je n'ai de la Belle Vendéenne que la ressemblance physique. Je ne suis rien, moins qu'une touffe d'herbe, à côré de ces héroïques jeunes filles. C'est bien triste pour une Talhouet.

Son père a senti un reproche dans sa voix:

— Ma petite fille, songe que je n'ai plus que toi au monde! Ta mère, ta sœur, tes frères, ton fiancé, ta cousine, tous sont dans la tombe!

— Oui mais ils ont donné leur vie pour une noble cause pendant que la mienne s'écoulair bien douilletre à Londres, caracolant, jouant du clavecin, pinçant la harpe écossaise et prenant, je me demande bien pourquoi, des cours de sténographie! Baga-



telles que tout cela, père, reconnaissez-le! A présent, il est bien tard pour faire quelque chose digne d'une Talhouet!

Talhouet!

— Il n'est jamais trop tard! Tout n'est pas finit à dit ce Tranchemontagne et tu oublies que Georges Cadoudal continue le combat...

— Un combat désespéré à ce que l'on dit!

— Eh bien, nous le mènerons avec lui, betek er maril: (jusqu'à la mort) réplique le marquis en faisant claquer son fouet.

Et les voilà tous deux repartis en direction de la Bretagne intérieure, vers le Bro-Gwéned où la lutte se poursuit toujours «aveit Doué hag er vro» (pour Dieu et le pays).

En cours de route les pensées d'Herveline vaga-bondent. Des images du passé resurgissent en elle. La vue d'une chapelle lui rappelle son mariage qui devait être célèbré comme celui de son frère ainé Clément, licutenant de frégate. La Révolution anéantit ce beau projet: la veille, Joachim Loric, le père de Gonéri, avertit Donatien de Lesquiffiou du danger qui le menaçait. Il le supplia de fuir. Le fiancé d'Herveline ne crut pas au vent de haine, et tomba sous les coups des sans-culottes, à un contre dix.

Alors ce fut pour la dernière des Talhouet et son père, l'exil.



#### Les Talhouet au cœur vaillant

Gonéri est gai comme un pinson. Il court annoncer à Nolùen le retour du marquis de Talhouet et de Mademoiselle Herveline.

— Un clan à éliminer! s'étaient juré Bourcicotte et ses sbires.

De fair, cette vieille famille était renommée par son caractère de bravoure et de loyauté au service de la Bretagne, depuis le XII siècle:

Hoël le Croisé, qui fut un des premiers avec le duc Alain Fergent, à entrer dans Jérusalem et planta sur les murs de la Ville Sainte la bannière à croix noire des croisés bretons.



Plus tard, un des fidèles de Jeanne La Flamme — la princesse au courage d'homme et au cœur de lion — fut un Talhouet. Pendant le siège d'Hennebont, il accompagna la fougueuse épouse de Jean de Montfort dans l'exploit qui la rendit populaire: l'incendie du camp ennemi.



Sous le dernier des dues de Bretagne, François II, Tristan de Talhouet rougit de son sang avec six mille autres combattants bretons, la lande de la cruelle rencontre de Saint-Aubin-du-Cormier, où sonna ce 28 juillet 1488, le glas de la fière indépen-dance bretonne.



Une des dames de compagnie de la duchesse Anne fut encore une Talhouet. Elle resta aux côrés de sa souveraine à la cour de Bretagne, pendant les jours sombres du siège de Rennes et plus tard à la cour de France. La duchesse et reine lui décerna



l'Ordre de la Cordelière institué pour les femmes vertueuses en souvenir de saint François d'Assise qu'elle vénérait particulièrment.



Sous Louis XIV, le capitaine de frégate Tanne-guy de Talhouet fut l'un des meilleurs officiers de l'escadre de Duguay-Trouin. Malgré son bras emporté par un boulet il continuait de donner des ordres.



Un autre Talhouet entra dans la conjuration des Frères Bretons pour défendre les franchises de la Bretagne menacées par le régent de France, Philippe d'Orlèans. Arrêté avec le marquis de Ponteallec, les comtes de Montlouis et Du Couédic, le chevalier Louis Le Moyne de Talhouet fut condamné a mort. Il monta à l'échafaud en chantant le Salve Regina, reprit par la foule bouleversée.

En 1793, la cousine germaine d'Herveline, Vincente de Talhouet, carmélite sous le nom de Sœur Noyale du Saint-Sang, eut une attitude des plus stoiques devant la «croix à bascule». Comme elle s'était refusée à quitter son habit de religieuse, le bourreau protesta:

— Citoyenne, ce n'est pas règlementaire. On n'aurait jamais dû te laisser venir avec ces hardes!

— Mon règlement à moi est d'être fidèle à mon habit jusque dans la mort! répliqua-t-elle.

— Possible! mais tu souffriras, ta nuque n'étant pas dégagée! insista le bourreau.

— Notre Seigneur à autrement souffert sur la croix!

croix!

— Possible! mais tu l'auras voulu, citoyenne!
soupira le bourreau comme à regret, car au fond de
lui-même il admirait le cran de la carmélite. Sœur
Noyale du Saint-Sang eut encore ce mot d'humour:



Décidément, dans la famille, nous n'avons pas de chance avec les gouvernments de France. Sous le Roy, un Talhouer a la tête tranchée, sous la République, c'est à la pareille!

Puis comme son grand oncle, elle entonna le Salve Regina.



Deux ans plus tard, le frère d'Herveline, Clément de Talhouet, participa au débarquement royaliste de Quiberon. Fait prisonnier avec huit cents autres gentilshommes, il fur fusillé malgré la parole donnée du genéral républicain Lazare Hoche.

Bourcicotte et ses sbires savaient tout cela! Et c'est pourquoi ils redoutaient le retour du demier des Talhouet, le vieux marquis Regis-Sigismond-Meriadec.





# La chevauchée vers Lucrèce la bien aimée



est un modéré qui a laissé de bons souvenirs en Bretagne.
Gonéri est ravi d'être du voyage . La route sera longue et semée d'embûches malgré la bonne volonté du général Hédouville. Le filleul de Cadoudal découvre au bord des chemins des croix de pierre qui l'intriguent par leurs formes, secupitées de glaives. Son parrain lui apprend qu'elles rappellent les victoires en l'an 888 du roi Alan-Meur sur les envahisseurs northmen (les Vikings)



Puis ils passent près du château de La Coëffic incendié comme la belle chapelle du XIIe siècle dans laquelle prièrent le duc Alain Fergent et son épouse Ermengarde, «la bienheureuse mère des Bretons». Longeant la rivière, Gonéri admire le fameux hêtre, «Fonteau de Mourenne», entouré de garennes, qui sert de cache lorsque les moulins à vent donnent l'alarme. Au fait, nos cavaliers sont en alerte. Piquant des deux, Cadquidal et son escorte descendent vers la Noë Blanche pour remonter vers la Noë Saint-Yves par l'étang de la Bornière. Ils seront à Bois-de-Bretagne à la nuitée, espérant un peu de répit et une soupe bien lardée.

Les loups, soudain, hurlent à la lune. Mieux vaut traverser la forêt de Teillay de jour. Enfin nos voyageurs sont reçus chez Caradeuc, le tailleur qui cache ses idées réelles sous une éclatante cocarde tricolore. Une pleine soupière de légumes et de tranches de lard leur redonne des forces. Caradeuc les réveillera avant le chant du coq. Et de nouveau, ils repartent sur la route sèche mais gelée. Cela vaut mieux: les pieds des chevaux ne marqueront pas. Ils contournent Teilay où ils savent qu'une farouche compagnie républicaine fait la loi. Ils s'enfoncent dans la forêt. La neige recommence à tomber. Il ne leur restera plus que quatre lieue à parcourir pour être à Châteaubriant qu'ils contournent. Le sauf-conduit d'Hédouville leur sera précieux car ils seront vite à Pouancé. Entre les étangs de Saint-Aubin et de Tressé, une maison de campagne, sorte de gentil-hommière, a été fixée comme lieu de rendez-vous.

Les amis sont déjà là. On se restaure de crêpes de blé noir, de bouillie d'avoine et de cidre.

La réunion touchant à sa fin, Georges désire aller jusqu' au Lion d'Angers, distant d'une quarantaine de kilomètres. C'est là que demeure sa bien-aimée Lucrèce, chez ses parents à l'hostellerie de La Boule d'Or. Cadoudal est heureux, lui qui n'a pas vu sa fiancée depuis 1794, année où elle séjourna à Kerléano. Quelle joie, quelle émotion pour tous deux de se retrouver après cinq années de séparation!



La future madame Cadoudal pleure de joie sur l'épaule robuste de son promis, plus ému lui aussi qu'il ne veut le paraître. Il renouvelle son serment de fidélité.



— Le roi sera bientôt de retour. Nous n'aurons plus à nous cacher. Nous nous marierons et invite-rons nos amis très chers. Vous viendrez à Kerléano où j'aurai une maison que votre charme, Lucréec, an himi a garan (celle que j'aime), mettra en valeur, en

hini a garan (celle que j'aime), mettra en valeur, en lumière.

Cet amour de l'homme de granit qu'est Georges, est puissant et fort comme lui. Mais il est timide devant elle, et elle est si belle, la fille de l'hôtelier de La Baule d'Or. Pourtant Lucrèce Mercier n'est pas du type de ces fougueuses amazones qui ont galvanisé les Vendéens et les Chouans. Et c'est elle que le chef de la Chouannerie bretonne a fait l'élue de son cœur.

Le temps passe vite en projets, en causeries affectueuses que viennent partager les parents, heureux du choix de leur fille. Soudain, Georges ose leur demander:

du choix de leur fille. Soudain, Georges ose leur demander:

— Permettriez-vous que Lucrèce m'accompagne? Je connais des familles très sûres dans notre Morbihan qui l'hébergeront avec joie.

Le regard des parents s'assombrit. Ils font comprendre à leur futur gendre que Lucrèce ne peut être autorisée à faire en ce moment ce voyage.

Georges finit alors par dire:

— Vous avez sans doute raison. Ma Lucrèce, ici, ne connaît pas les drames de nos Bretonnes exposées, c'est vrai, au pire. Elle sera plus à l'abri chez vous, je le concède, le tâcherai seulement de venir plus souvent... s'il plaît à Dieu!

Il y a de l'amertume dans ses paroles, lourdes de sens aussi. Car une seconde, l'image fugitive de la fiancée de cet autre Chouan, Jean-Jan l'Invincible, la courageuse Fanchon, a été présente à l'esprit de Georges. Quelle différence certes avec Lucrèce, et pourtant, la mieux aimée.





Un cavalier arrivant à bride abattue, chasse l'image de Fanchon. C'est Gonéri, avec un pli urgent pour son parrain, signé Jonathas (nom de guerre de Pierre Mercier).
Celui-ci flairant une trahison, appelle Georges à l'aide:

«Arrive au plus vite Gédéon¹ et que le Ciel te soit

"Affrice au pau on control propices.

Pendant que Gonéri se restaure, Cadoudal prépare son mince bagage sous le regard attristé de Lucrèce.

Vous voyez, ma douce amie, il vous faut rester auprès de vos parents. C'est encore la guerre. Puis élevant la voix:





— Ce bougre de Corse! Comment arriveronsnous à nous entendre avec lui? Dieu seul sait ce qu'il
mijote! Mais je ne cèderai pas.

Lucrèce se blottit contre sa forte poitrine. Elle
entend ce cœur battre à grands coups sourds «aveit
Doué ha mem bro», et pour elle aussi.

Un quart d'heure après, Cadoudal galope avec
Gonéri en direction de Pouancé. Ce n'est pas le
moment de rencontrer les Bleus. Il n'y aurait pas de
quartier. quartier

..De nouveau les loups hurlent à la lune!..

(1) Gédém: l'un des noms de guerre de Georges Cadoudal emprunté à ce personnage biblique, juge d'Israël, qui appela le peuple aux armes contre ceux qui avaient massacré ses frères.



# «Soyez inexorables envers ces brigands!»



Ce 4 janvier 1800, Bonaparte donne communication au commandant en chef de l'Armée de l'Ouest, de sa nouvelle proclamation. L'honnête Hédouville prend connaissance du document. Il a un haut-le-corps en lisant:

ale rappelle mon ordre du 24 décembre: ce serait un exemple salutaire de brûler deux ou trois grosses communes bretomes. A gissez aussi librement que si vous étiez au milieu de l'Allemagne. Contre ces brigands, soyez inexonables.

Général, vous me permettez une remarque? hasarde Hédouville.

Allez-y, répond sèchement Bonaparte qui

hasarde Hédouville.

— Allez-y, répond sèchement Bonaparte qui n'aime pas que ses décisions soient critiquées.

— Connaissant la situation de l'Armée de l'Ouest et l'atmosphère qui règne en Bretagne, je crois, général Consul, qu'il y aurait lieu de modifier les termes de votre proclamation.

L'œil d'aigle de Bonaparte se fair noir.

— Par exemple! Etre indulgent envers ces rebelles, ces insoumis? Jamais, se récrie-t-il, en terminant sur un juron corse qui lui est familier et qui en dit long.

Hédouville ne se départit pas de son calme:

— Ils ont la sympathie des populations au milieu desquelles ils vivent.

— Je m'en contrefiche! Je veux en finir, vous m'entendez, car je ne peux tolérer plus longtemps pareille situation. Georges et sa bande de fanatiques doivent céder, sinon...

— Général, il serait plus sage de ménager ces hommes que l'Histoire grandira.

— Basta! je les briserai! hurle le Premier consul que la colère rend encore plus pâle.

Et pour illustrer son propos, il jette à terre une potiche!

Hédouville juge inutile d'insister davantage et se

Hédouville juge inutile d'insister davantage et se

Hedouville juge inutrie a insister davantage et se retire.

Quelques jours après, Bonaparte l'informe qu'il est privé de son commandement, et remplacé par le général Brune, qui fut le bras droit de Marat et de Danton.



## Le secret d'une tabatière



Le ministre de la Police a réuni ses agents qui doivent partir en mission dans le Morbihan:

— Vous devez étouffer à tout prix les projets de Cadoudal, lesquels, vous ne l'ignorez pas, inquiètent sérieusement le Premier Consul. Citoyens, vous avez mes instructions. Mais soyez sur vos gardes. Ne sous-estimez pas la police du brigand Georges qui a une correspondance très suivie à Paris. Observez scrupuleusement mes ordres, agissez avec prudence, ruse et discrétion car Georges doit disparaître! Telle est la consigne.

Les subordonnés de Fouché se retirent et devisent entre eux.

Les subordomés de Fouché se retirent et devisent entre eux.

— C'est tout de même aberrant qu'on ne puisse en finir avec ce bougre de Breton! peste le surnommé La Fouine.

— Vous êtes bien parisien! Quand vous aurez mis les pieds dans cette mystérieuse ci-devant Bretagne aux idées ténébreuses, vous en reviendrez de vos présomptions! rétorque le collègue Carra.

— Être mis en échec par ces sauvages d'Armorique, jamais de la vie!

— Enfin, voyez Bourcicotte avec son abracada-



brante arrestation! Et qui vous dit que Georges

nétait pas dans le coup?

— Admettons! mais j'ai mon idée, poursuit La Fouine. J'agirai sans prononcer un traître mot.

— Ça m'étonnerait de vous!

— Fouché n'a-t-il pas dit: discrétion absolue?

Et La Fouine de sortir de sa poche une petite boite:

Vous voyez cette tabatière! Eh bien, ce sera

— Vous voyez cette tabatière! Eh bien, ce sera mon principal instrument de travail.

— Vous allez la charger de poudre?
— De tabac tout bonnement! Sur ce, bonsoir Angot et Carra.

Lorsque les trois hommes ont disparu, une ombre s'agite au-dessus d'une enseigne et descend avec l'agilité d'un singe.

— Ouf! il était grand temps qu'ils s'en aillent, ces trois bavards. Ma position sur ce perchoir commençait à devenir critique. Cette «Fouine» avec sa tabatière, a failli me faire étermue! Je ne suis pourtant pas fâché d'être monté sur cette enseigne pour entendre le caquetage de ces «discrets» fins limiers. Allons voir les amis.







Peu de temps après, au nº 29 de la rue du Chaume, notre observateur tient conciliabule avec deux compères:

— Un complot dans une tabatière? Ce n'est pas très sérieux! pouffe Le Mouël.

— Il arrive tant de choses bizarres en ces temps que nous vivons! fait Mathurin perplexe.

Soudain Morel, le gaillard à l'enseigne, déclare la mine épanouie:

mine épanoue:

— Pai mon idée pour percer cette énigme de tabatière... Vous rappelez-vous ce Golard qui me ressemble comme un jumeau?

— Il a été guillotiné en 94! fait observer Le

Mouël.

— Thermidor l'a sauvé.

— tun air mystér

— Thermidor I a sauve.

Et prenant un air mystérieux, Morel révèle son projet à la fois rocambolesque et astucieux.

\*\*\*

Dans la diligence qui roule vers Vannes, un voyageur ne quitte pas des yeux le paysage qui défile:

Etrange pays... Drôles d'indigènes... Angot aurait-il raison? pense notre homme qui n'est autre que La Fouine. Il en est à ses réflexions quand à un relais monte un voyageur qui interpelle ainsi l'agent de Fouché:



Ça, par exemple! Ce cher La Fouine, toi ici? Permettez citoyen, mais... fait l'autre

- Permettez citoyen, mais... fait l'autre interloqué.
- C'est vrai qu'il y a une éternité que nous ne sommes pas vus! dit Morel, l'un des trois compères de la rue du Chaume.
- Je ne vois toujours pas...
- Enfin, rappelle-toi Golard, de la Garde Nationale autrefois. Aujourd'hui...

Et discrètement Morel exhibe un carton.
- Hippolyte Golard, mais oui! J'y suis à présent!

— Hippolyte Golard, mais oui! Jy suis a présent!

Et La Fouine de lui poser cette question:

— Donc, tu l'as la consigne?

— Je vais la prendre! répond Morel avec aplomb.

Alors La Fouine sort sa tabatière, et regarde fixement le pseudo-Golard:

— Une prise?

Sans se faire prier, Morel saisit une pincée de tabac, tout en lisant à l'intérieur de la tabatière ces mots: «Détruite Georges awnt le 1 pls.

Et il lance un clin d'œil complice. Pourtant il s'interioge: «Avant le 1 pls. Qu'est ce que cela signifie? La pluie se mettant à tomber, Morel a comme un trait de lumière. Pardi !«pl»: c'est pluviène





un des mois d'hiver du calendrier républicain remplaçant le calendrier grégorien depuis 1792. Donc: détruire Georges avant le le la plaviôse, soit avant le 20 janvier.

En descendant à Vannes le pseudo-Golard conseille à son «collègue»:

— Cette ville grouille de sbires à la solde de Cadoudal. Aussi est-il prudent de se sénare.

de se séparer.



De nouveau seul, Morel se rend à l'auberge Er Chopinad transmettre à Boulom Uisant le mot d'ordre de Fouché

Nous n'avons pas de temps à per-dre, car vouloir supprimer Georges avant le 20 janvier est sûrement dicté par une raison majeure. Il va falloir tirer cela au clair! pense Morel.

## La salle sous l'étang

Aussitôt informé, le marquis de Talhouet décide une réunion secrète dans son manoir. Morel lève les

Aussitôt informé, le marquis de Talhouer décide une réunion secriée dans son manoir. Morel lève les bras au ciel:

— Vous n'y songez pas sérieusement, monsieur le marquis! C'est trop risqué. Si Bourcicotte moisit au Temple, il a été largement remplacé.

— Je sais, les hommes de Fouché connaissent nos repaires. Entre autres, l'auberge de Boulom Uisant qui est devenue une passoire!

— Permettez! elle nous est fort utile, car il en passe du monde, et qui jacasse! L'oreille de Boulom Uisant enregistre tout. Ah ça, il nous rendu mille et mille services. Je m'étonne d'ailleurs que les Bleus n'aient pas encore fait fermer Er Chopinad.

Le marquis lui révêle alors que son manoir possède un lieu très secret, que seuls connaissent les Talhouet:

— Ce soir ma fille et moi vous invitons à une petite réception. Soyez à huit heures à notre chapelle, Je ne vous en dis pas plus.

A l'heure dite, Cadoudal et ses hommes de confiance se rendent à la chapelle du manoir. Herveline les accueille, munie d'une lanterne sourde. Le chef chouan s'étonne de l'absence du marquis.

— Mon père vous attend en bas! dit la jeune fille en montrant du doigt le sol pavé.

Soudain le hululement de la chouette se fait entendre. Tous se regardent.



Mon Dieu, serions-nous épiés? balbutie More Ineu, serious ricus epese Herveline.

Morel ne dit mot, mais n'en pense pas moins. Un second hululement, plus pressant...

Guillemot arme son fusil:

— Je suis prêt à les recevoir!



Mais Cadoudal l'invite à garder son calme, quand pour la troisième fois, le hululement trouble la nuit... suivi d'un coup de feu. Chacun se demande qui les avertit ainsi et qui a tiré.

— Ne perdons pas de temps! presse Herveline. Si vous voulez bien me suivre, nous serons à l'abri.





Elle se dirige alors vers le retable d'un autel. Elle Elle se dirige alors vers le retable d'un autel. Elle compte de ses doigts les festons de roses sculptés dans une colonne et appuie sur le septième. Un déclic: un tableau glisse sur une rainure. Un autre panneau apparaît, ressemblant à une porte. Herveline appuie sur un ressort : la cloison se lève, livrant passage à un couloir dans lequel elle s'engage la première, suivie de Georges et ses compagnons. Au bout de ce couloir, une nouvelle porte marquée d'une croix noire sur laquelle Herveline appuie encore. Nouveau déclic, un grincement : la porte s'ouvre.

encore. Nouveau déclic, un grincement: la porte s'ouvre.

Elle débouche sur un étroit escalier qui mêne à une échelle de fer, puis à un autre escalier taillé dans le roc, conduisant à une salle dont l'entrée est surmontée d'une herse. Un candélabre à la main, le marquis de Talhouet attend son monde comme s'il était dans un salon.

— Mais où sommes-nous? interroge Cadoudal de plus en plus intrigué ét intéressé.

— Tout simplement sous notre étang! C'est pourquoi les murs sont si verdis! lui répond le marquis.





Tous s'émerveillent de ce lieu secret et génial qui a connu d'autres importants conciliabules de l'his-toire de Bretagne, entre autres ceux des Frères Bre-tons, et des fidèles du colonel Armand de La Rouë-rie. Herveline précise avec une émotion dans la voix

— A cette place où je suis, se trouvait la grande mademoiselle de la Conjuration Bretonne, Thérèse de Moellien, joie à son âme!

Après une minute de recueillement, sur l'invita-tion du marquis tous s'assoient autour d'une table pour examiner la situation des derniers combattants de la Chouannerie bretonne.

— Vous connaissez mes plans, mais encore une fois je suis formellement opposé à un lâche attentat contre Bonaparte. Je veux combattre mon adversaire loyalement. Il est soldat, moi aussi! expose Cadoudal.

— Pardon, proteste Guillemot, je ne suis pas d'accord: et ce mot d'ordre de la tabatière, c'est loyal aussi?

aussi?

Guillemot a raison! renchérit le marquis.

Bonaparte veut à tout prix se débarrasser de vous,
Georges. Mettez-vous à sa place. Et n'oublions pas
qu'il est la Révolution française faite homme, même
s'il fait risette aux Vendéens vaincus mais que nous
offre-t-il à nous Bretons? une reddition pure et
simple!

offre-t-il à nous Bretons? une reddition pure et simple!

— Détruire Georges avant le 1 pluviôse, telle est la consigne officielle, je n'en démordrai pas! Il faut exterminer tous ces brigands, a dit Fouché! s'entête Morel.

— Mais Cadoudal, confiant dans son étoile, tape sur son épaule:

— Ne vous tourmentez pas tant! Ils ne me détruiront ni avant le I<sup>er</sup> pluviôse, ni avant le 20 janvier. Poursuivons!

vier. Poursuivons!



## Gonéri et le loup de Lanvaux



Celui qui avait donné l'alerte en imitant le cri de la chouette n'était autre que Gonéri. Il avait aperçu des ombres rôdant autour du manoir de Talhouet. — Pour sûr, des traqueurs qui ont pris la relève de Bourcicotte, se dit-il.



bruits de pas dans les feuilles mortes lui indiquent qu'une battue est organisée pour rechercher celui qui a poussé le cri de la chouette. — Lei ils n'iront pas me chercher! Et il se faufile, malgré sa blessure, dans un terrier de renard.



Alors il lança un premier cri, un deuxième, pus un troisième. La réponse fut des coups de feu. Tou-ché au bras, Gonén eut cependant la force de s'en-foncer dans le bois et se fit un garrot de son mouchoir. Mais des craquements de branchages, des

Il est grand temps, car une ombre s'approche en balayant les fourrés de sa lanteme sourde et de sa canne-épée. Gonén entend grommeler:

— Où ce diable de gamin a-t-il pu se nicher?

— Houla I j'ai été reconnu. Ils ont des yeux de chat-huant ces maudits traqueurs, se dit le filleul de Cadoudal.

L'homme s'est éloigné. Mais poici un autre più



Cadoudal.
L'homme s'est éloigné. Mais voici un autre visiteur inattendu; un renard, le maître du lieu. Le petit
Chouan éclate de rire... Soudain la frayeur'
se peint sur son visage. Le museau long et
pointu, les yeux de braise de l'animal, ses
oreilles, son poil; malheur,
c'est un loup!



Ce sera le deuxième que je rencontre face à

face!
Gonéri se rappelle celui qui rôda autour de son chêne quand «il portait le Bon Dieu». Or ce loup-ci se met à fixer un autre point. En un bond il est sur l'homme qui traquait Gonéri et lui saute à la gorge.

Notre garçon en profite pour quitter sa cachette. Sa blessure lui fait mal. Il voudrait pourtant arriver chez la grand-mère de Nolùen, qui demeure sur le chemin de Talhouet.



L'aïeule et la fillette sont inquiètes de son retard. Collant son oreille contre la porte, Noluen entend des chuchotements. Elle ne comprend pas ce qui se dit, mais elle est persuadée que l'on cherche quelqu'un. Les minutes passent: c'est de nouveau le



— Sûr qu'ils guettent le retour de Gonén! dit-elle à voix basse. Il faut l'empêcher de rentrer. J'ai une idée: je vais sortir par la cache qui mène à la Kroaz prenn.

Ayant jeté sa cape sur ses épaules, et allumé une lanterne, Nolùen disparaît furtivement comme une



A peine a-t-elle fait quelques pas qu'un violent orage éclate. Les éclairs zebrent le ciel suivis de sourds grondements tandis qu'une pluie battante se met à tomber. La fillette hésite à pénétrer dans le bois, mais la pensée de Gonéri lui fait vaincre sa peur. Alors, elle se signe, et n'écoutant que son courage, elle poursuit son chemin, agitant de temps à autres sa lanterne, et lançant un «O-lo-lê», l'appel des pâtres bretons. Un «ololè» prolongé lui répond.





Le visage de Nolûen se réjouit. Pressant le pas, ne prenant garde aux broussailles qui s'accrochent à sa cape et égratignent ses mains, la petite chouanne se dirige vers l'endroit d'où est venu le cri répondant au



Tout à coup, elle s'arrête terrifiée: une sinistre figure, éclairée par un fanal, a surgi de l'ombre et la regarde étrangement. Noluen pousse un cri d'épouvante: l'homme, d'une voix qui se veut rassurante lui dit:

iui cit:

— N'aie pas peur! Tu t'es égarée. Dieu merci, j'ai entendu ton appel. Viens chez moi, tu y seras à l'abri.





Mais Noluen est comme paralysée. Elle a reconnu Penndu. Est-ce lui qui a tiré des coups de feu ? Son sourire ne dit rien qui vaille.

Pendant ce temps, Gonéri rassemblant ses forces, a réussi à gagner la chaumière de Chann. Comme un chat, il rase le mur, et gratte à la porte d'un signal convenu. Chann vient ouvrir, s'etonne qu'il n'ait pas rencontré Nolùen.

a'un signal convenu. Chann vient ouvrir, s'etonne qu'il n'ait pas rencontré Nolùen.

Alors il reprend le sentier qu'elle a emprunté. Ses yeux sont habitués à l'obscurité, comme tous les cenfants de la campagne. De temps en temps, il s'arrête pour écouter. Il n'entend que les gouttes de pluie sur les feuilles des arbres. Soudain son pied heurte un objet qui n'est pas un caillou. C'est un sabot. Il le reconnaît à un paquerette gravée:

— Mais c'est celui de Nolùen!

Il n'ose appeler, de crainte d'éveiller l'artention des traqueurs nocturnes. Son angoisse grandit. Nolùen aurait-elle été enlevée ou attaquée par un de ces loups?

— Non, ce n'est pas possible. J'ai été protégé... Pourquoi pas elle aussi! veut se rassurer Gonén.

Cet unique sabot l'inquiète... Il n'ose appeler de crainte de donner l'éveil. La pluie redouble et le tonnerre gronde à nouveau.



#### L'enlèvement de Nolùen



Pendant ce temps, Penndu se dirige vers une cabane dissimulée sous les feuillus. Il porte Noluen bâillonnée, entortillée dans sa cape. Ayant poussé la porte d'un coup de sabot, il pose brutalement la fillette sur une litière. Deux hommes à la mine renfrognée, comme s'ils revenaient bredouille d'une



chasse, font leur entrée

chasse, font leur entrée.

— Voilà la petite chouette, à défaut de son compère le hibou! leur annonce Penndu.

— C'est bon! Enlève lui son bâillon, et fais-la roucoule! o' ordonne un des hommes au manteau couleur muraille. Penndu s'exécute. Mais Nolùen



garde les dents serrées. Alors de sa cravache, Angot la cingle sans ménagement. Sous la douleur, elle implore la pitié.

— Dis-nous ce que tu faisais à cette heure-ci dans le bois? Et tu n'étais pas seule, hein?

— Ma chèvre a eu peur du tonnerre et s'était sauvée.

sauvée.

— Petite farceuse! Et c'est aussi ta biquette qui a failli dévorer un de nos amis?

Nolùen a un regard incrédule. Si ce n'était sa situation dramatique, elle éclaterait de rire. Mais les trois hommes ne sont pas portés à la plaisanterie.

C'est peut-être alors le vieux loup! dit-elle soudain.

soudain.

— Qu'est-ce qu'elle nous chante là? s'exclame



celui qui s'appelle Rampil.

— Ben, J'ai vu un loup! répond Nolùen.

— Et il ne t'a pas fait peur! Tiens, tiens, comme c'est drôle!

Non, c'est lui qui a eu peur du feu de ma

— Non, c'est lui qui a eu peur du feu de ma lanterne.

— Elle se fiche de nous, la gamine! Et Angot se fait menaçant:

— Avoue donc que ce loup n'est autre que le brigand Georges. Tu vas nous dire où il est à cette heure, car tu le sais!

Comme elle reprend son mutisme, l'homme lui tord les poignets. Alors Nolùen entre deux cris, iette au hasard:

— A Kernitra!

C'est près d'ici! je connais. C'est le village des mendiants, précise Penndu.
 Si tu as menti, on te fera «couic»! avertit

— Si tu as menti, on te lera «couc»! avertit Rampil.

Noluen est de nouveau bâillonnée et ses mains liées. La laissant dans l'obscurité, les trois complices sortent en fermant la porte à double tour, Notre petite chouanne est en proie à la peur de mourir, car elle a évidenment menti. Alors elle fait cette prière:

— Sainte Noluen, ma patronne, sauvez-moi, ou si mon heure est venue, donnez-moi la force de bien mourir.



Elle a plus peur de ces hommes que de l'orage qui recommence à gronder. Tout à coup un éclair fulgurant illumine la sombre cabane, suivi d'un violent coup de tonnerre et d'un craquement épouvantable. La foudre vient de frapper un vieux chêne qui s'abat sur la cabane.





Par miracle, Noluen n'est pas touchée. Elle voit là un secours providentiel. En effet, le toit a été crevé par la chure de l'arbre foudroyé. Se libérant de ses liens trop hâtivement faits, elle va s'évader en s'aidant d'une des grosses branches qui ont pénétré dans la cabane.

Son regard tombe sur une enveloppe qui traîne. Noluen l'examine. Comme adresse elle porte des

— Je la prends quand même... Monsieur Georges en fera peut-être son profit. Et elle la glisse dans son corselet.





...Juchée sur le tronc du chêne foudroyé, elle réussit à descendre jusqu'à terre. Alors elle court à travers le bois, «à danser le branle du loup». Car ses geôliers vont sûtement revenit, n'ayant pas trouvé trace— et pour cause— de Cadoudà là Kernitra. Mais Nolûen a eu trop d'émotions, la pauvrette... Prise de vertige, elle chancelle...

Il en est un qui lui ne reviendra plus, c'est le traître Penndu. Le feu du ciel l'a foudroyé aussi cette nuit-là alors qu'il sortait de la forêt...



# Le traquenard contre l'amazone



Gonéri est rentré, le cœur lourd d'angoisse, chez Chann sans avoir retrouvé Nolûen. Sa blessure pansée, il se couche épuisé. Dans la matinée, Herveline de Talhouet vient aux nouvelles, soulagée de le voir 
hors de danger. Elle le félicite de son alerte courageuse dans la nuit.

— Seulement voilà: Nolûen, on ne sait pas ce 
qu'elle est devenue. Sa grand mère est partie à son 
tour à sa recherche! lui dit le filleul de Cadoudal en 
éclatant en sanglots. Ils l'ont peut être tuée!...

Herveline le rassure. Il lui raconte sa rencontre



avec un loup comme il y a six ans, et qui l'avait protégé.

— En effet, c'est étrange! fait Herveline réveuse. A croire que ce serait un de ces loups qui veillent sur le Trésor de Bretagne.

Tout en refaisant le pansement du bras de Gonéri, elle lui raconte cec: la Couronne de Bretagne et le Collier aux neuf hermines cachés en 1491 dans un lieu très secret par un des fidèles de la duchesse Anne, Roland Gouicquet, seraient depuis cette époque gardés par des loups de pierre. Mais ces

loups prennent vie selon la tradition, pour protéger tout ce qui fait le Trésor de Bretagne quand il est menacé. Depuis la tourmente révolutionnaire, on dit qu'ils rôdent dans les landes de Lanvaux. Et malheur à nos ennemis s'ils rencontrent ces *Bleidi Lamvaus* comme on les désigne en breton.

— Maintenant, repose-toi et dors! ordonne la dernière des Talhouet à Gonéri, et crois-moi, je ramènerai Nolùen car je la connais ma forêt.

En cavalière accomplie, elle saute en selle sur un coursier qui trotte avec élégance.

— Voyons Skamig (léger), ce n'est pas le moment de faire le pas de danse. Allez hop!

Comme s'il avait compris, Skanùig prend le trot normal.





De leur côté, les agents de Fouché qui interrogèrent Nolüen, sont revenus à la masure, furieux d'avoir été trompés par une fillete et qui a réussi à s'évader. Pour comble, Rampil a perdu un pli important:

— Je l'avais sur moi quand hier soir je suis entré ici. Comment diable ai-je pu...?

Il se souvient alors qu'il avait tiré de sa poche une écharpe pour mieux băillonner Nolüen.

— Ma lettre serait-elle sortie avec? Et cette coquine de petite chouette l'aurait trouvée? Ce n'est pas possible! Me voilà dans de beaux draps! fulmine Rampil.

— Mais, fait remarquer son complice, ce message est en notes sténographiques. Ces rustres de Bretons ne connaissent pas cette écriture.

— Cest ce qui me rassure. Rendons-nous quand même à la chaumière de la vieille. Si la gamine s'est emparée de ma lettre, nous la forcerons à la rendre, car elle sait ce qui l'attend pour nous avoir déjà roulés.

Quand soudain, ils voient déboucher dans un sentier Herveline de Talhouet.

— Eh, ch! c'est la fille de ce satané Regis! Épions-la car elle ne fait pas une simple promenade au bois! dit Rampil.

Ils se dissimulent dans les fourrés. Lorsque la cavalière s'est éloignée, Rampil sort de sa poche une corde:





— J'ai une idée! non, ce n'est pas pour la pendre. Je ne suis pas si cruel. Sculement, un accident de cheval, ça arrive en forêt.

Cavalant dans les sentes, Herveline aperçoit accrochée à un buisson d'aubépine un bout d'étoffe bleu orné d'un liseré blanc. Elle descend de cheval et Persympies.

l'examine:

— On dirait un lambeau du tablier de Nolùen.

— On dirait un lambeau du tablier de Nolûen. Elle serait donc passée par ici.

Alors l'amazone poursuit son exploration dans ce parage. Au bout d'une demi-heure, elle découvre enfin Nolûen: endormie entre les grosses racines d'un arbre, transie, épuisée par la fatigue et l'émotion.

Herveline la secoue. Comme sortant d'un cauchemar, la fillette ouvre des yeux hagards et se met à crier:

crier:

— Au secours! j'ai peur!
La jeune fille la calme, la réconforte et lui donne
un cordial. Revenue à elle, Nolùen se rappelle soudain la mystérieuse lettre et la sort de son corsage:



Mademoiselle, j'ai trouvé ça dans ma prison. Intriguée, la jeune fille examine attentivement les signes inscrits sur l'enveloppe, puis s'écrie:

— Mais c'est de la sténographie. Ça, par

exemple!

Elle déchiffre sans peine: Secret militaire. Toute radieuse, elle embrasse Nolùen:

Elh bien, tu as dû faire là une fameuse trouvaille. Ne perdons pas une minute pour la remettre à mon père et à Georges.

Elle hisse la fillette sur sa monture et reprend sa course en évitant avec adresse les obstacles. Cachés dans les feuillus, les deux sbires que nous avons vu préparer leur traquenard, l'oreille collée au sol, écoutent:

— Ça y est, nous la tenons... Elle revient par ici la belle. Soyons prèts ! souffle Rampil avec un rictus. Ils se placent de chaque côté de la sente, derrière un arbre. L'un d'eux donne le signal par un sifflement.







Aussitôt ils tirent en même temps sur la corde attachée aux deux arbres. L'amazone qui ne s'attendait pas à cet obstacle surgissant à la seconde, a juste le temps de soulever son cheval. Il saute la corde avec adresse. Un cri de rage part des fourrés, tandis que l'habile cavalière poursuit sa course:



Brave Skanùig! dit-elle à son cheval en tapo-

tant son encolure.

Puis elle reprend le trot une fois hors d'atteinte

des policiers.

Tu as vu comment ces deux coquins vou-laient nous faire fracasser le crâne! Ils avaient bien choisi leur endroit...



Pourquoi sont-ils si méchants avec vous qui êtes si gentille? demande innocemment Noluen.
 Tu oublies que je suis une Talhouet!



Herveline juge prudent de prier la vieille Chann, toute heureuse de retrouver sa petite fille, de gagner le manoir de Talhouet avec Gonéri, car les hommes au manteau gris risquent fort de revenir.

— En l'absence de Georges, je prends connaissance de ce pli secret, déclare Regis-Sigismond de Talhouet en décachetant l'enveloppe. Mais il écarquille les yeux devant les signes «cabalistiques» du contenu.

— Je n'y comprends goutte!

Herveline rit, taquine:

— Evidemment mon cher père, c'est de la sténographie.

— Alors à toi de jouer, mon enfant!

En déchiffrant ces notes sténographiques, Herveline apprend qu'elles donnent de préceuses indications sur les intentions des agents de Fouché en Morbihan et sur les plans des troupes républicaines cantonnées à Vannes.

— A transmettre à Georges au plus vite! dit le marquis. Et non seulement il félicite Nolùen, mais aussi sa fille en la serrant dans ses bras:

— Tu vois que tes leçons de manège à Newcastle et tes cours de sténographie servent notre cause.

— A quand la harpe écossaise comme botte

cause.

A quand la harpe écossaise comme botte secrète? fait Herveline enjouée, en remontant à cheval pour porter à Cadoudal le précieux document.





Lorsque Herveline avec un sourire malicieux remet à Cadoudal le message trouvé par Nolùen, il s'exclame:

— Des signes cabalistiques à présent?

— Si l'on veut, mais très astucieux de la part de nos adversaires d'employer la sténographie, lui révèle la jeune fille.

— Nous voilà bien avancés!

— Rassurez-vous: j'ai cette chance de l'avoir apprise en Angleterre. Voici donc ce que dit ce message:

«L'ampté de Brume avance de U.I.»

apprise en Angleierre. Voici doite de que apprise en Angleierre. Voici doite de que areçul'ordre de se diriger à marches forcées sur le Morbiham. Des opérations sont prévues par le général Harty dans la Vallée du Loc, le 2 pluviôse».

— Je comprends pourquoi ils voulaient me détruire avant le 20!

— Er Harty choisit l'anniversaire de la mort de Louis XVI! précise Herveline.

— Raison de plus pour lui infliger une défaite cuisante.

Georges décide de bloquer Vannes où com-mande Harty qui entretient son état-major de la situation:



# La bataille du Pont du Loc

— Les vivres manquent, autant pour nous que pour les habitants. Il va falloir par surcroit, ravitailler l'armée de Brune. Aussi je décide une sortie avec quatre mille hommes. Notre objectif est d'approvisionner Vannes en blé et en fourrages, qui nous font cruellement défaut.

Où les prendrons-nous? demande un des officiers.

officiers

Ou les prendrons-nous? demande un des officiers.

— Dans la vallée du Loc.
Ainsi toute la garnison de Harty se prépare à partir en campagne le 21 janvier. Georges de son côté rassemble ses troupes, les place dans la nuit afin de passer à l'action dès le petit jour.

Trois bataillons de la légion d'Auray, sous le commandement de Rohu forment le centre, appuyés au village de Talhouet. La légion de Guillemot doit attaquer Locqueltas. Et du côté de la chapelle de Burgo, le chevalier de Saint-Hilaire vient se placer avec douze cents grenadiers d'élite.

A la fin de la nuit, l'ennemi est complètement tourné. Le général Harty resserre ses postes pour être prêt à toute éventualité.





Il fait encore sombre. Guillemot attaque avec force Locqueltas. Les Chouans ont un tel élan qu'ils arrivent jusqu'à la grand'route. Biel Talabardon croit revivre la bataille de Kergidu, tandis que Saint-Hilaire rencontre un convoi escorté d'un détachement considérable.

Il jubile:

— Toute l'armée républicaine bat en retraite! Chargeons, les gars.

Le convoi est pris, l'escorte s'enfuit vers Vannes. Saint-Hilaire croit toujours avoir affaire à l'armée ennemie entière et se lance vigoureusement à sa poursuite. Ce n'est qu'arrivé au château du Rest qu'il s'aperçoit de sa méprise: il ne s'agit que d'une centaine d'hommes qui se défendent en braves et rendent vain l'acharmement de leurs poursuivants.

Georges Cadoudal- qui drige le combat sur la droite, s'apercevant de l'absence de Saint-Hilaire envoie ordre sur ordre pour le faire revenir. Gonéri est chargé d'une de ces missions. Mais le fougueux chevalier n'a pris le commandement que depuis quelques jours. De plus, ne sachant pas le breton, ses hommes ne le comprennent pas toujours et le connaissent à peine. Il rallie enfin, mais tardivement, le poste qu'il devait occuper...

Le jour s'est levé, le brouillard s'est dissipé. Georges Cadoudal monté sur un superbe cheval blane parcourt la ligne de bataille. Il charge vingt fois là où le combat fait rage! La légion de Talhouet, au déployée à Talhouet.





Guillemot a réussi à s'emparer d'une belle pièce de canon mais les Républicains la lui reprennent. Durant toute la matinée les légions bretonnes connaissent des succès et des revers. C'est alors que quatre-vingts Bretons se mesurent contre quatre-vingts Républicains en un duel acharné qui rappelle celui, célèbre, du Combat des Trente. De chaque côté, les combattants sont valeureux; les grenadiers chouns sortent vanqueurs.

Puis les trois bataillons d'Auray s'avancent sur le Pont du Loc des deux côtés de la route. Ils supportent stoïquement la charge de l'ennemi en s'élançant à la baïonnette et finissent par le disperser. La victoire semble sourire aux Chouans, lorsque des renforts amenés de Locminé par le général Gency viennent redresser la situation des Républicains, contraignant les Chouans à regagner les hauteurs.

Quand soudain, pendant cette retraite, Georges tombe de cheval. Sa monture affolée galope à travers le champ de bataille. C'est la panique dans le camp chouan, le bruit de la mort du général Cadouda s'étant répandu comme une trainée de poudre.

Tout à coup, une voix appelle dans ce désarroi les troupes au combat... C'est Georges qui grimpe à pied les pentes.

pied les pentes.

L'espoir renait, les vivats éclatent.

Cependant les Bleus ont occupé Locmaria.

Georges donne l'ordre de les en déloger. Or, voici que Sol de Grisolles et ses officiers refusent brusquement de marcher ! Quelle mouche les pique?

Ils ne veulent plus se battre car ils ont reçu des messages leur parlant de pacification. Bref, ils sont lassés de la guerre. Malgré cette défection inattendue, et peu honorable, La Haye Saint-Hilaire fait des prodiges tandis que Georges Cadoudal à la tête es a fameuse légion d'Auray charge vingt fois les Républicains. Ceux-ci, leur cavalerie en tête, suivis de l'artillerie et de l'infanterie, grimpent à l'assaut des hauteurs.





La tombée de la nuit, la lassitude des Chouans, la lâcheté de ceux qui ont mis l'arme au pied permetratux Bleus de se frayer un passage.

Le bilan est de neuf cents morts chez les Républicains et de quatre cents du côté chouan, parmi lesquels le vétéran Soulabaille qui avait cru voir dans cette bataille du Loc l'espérance de la Bretagne milinaire de La Rouerie. Georges a l'humanité de renvoyer les prisonniers, et va même jusqu'à donner à chacun un écu de trois livres et des voitures pour les blessés. Herveline en a soigné quelques-uns dont un jeune Alsacien qui lui témoigne sa gratitude en l'appelant: Mon ange!

Mais cette bataille du Pont du Loc n'a pas été la victoire que Cadoudal espérait. Le chef chouan en voudra à ceux qui l'on lâché...



#### La menace des colonnes infernales



Ce soir là, Jean-Marie Emery, chef des courriers de l'armée de Cadoudal apporte à Grand-Champ des nouvelles alamantes:

— Bourmont qui commande l'armée royaliste du Maine, et Frorté, général en chef de la Chouannerie normande ont capitulé.

Des «oh» indignés saluent cette information. Georges poursuit la lecture de la dépêche:

— Ce n'est pas tout! Cinquante mille hommes vont se jeter sur le Morbihan.

— Qu'ils viennent! nous ne capitulerons pas pour autant! Ni 20 Bretoned penn kalet! (nous sommes Bretons, tête dure) clame Pierre Guillemot, et de parodier la Marseillaise:

«Le sang des Bleus rougira nos sillons!»

— Capituler n'est pas mon intention, continue Georges en se maitrisant. Mais nous devons voir la situation en face... Als in nous avions été réellement



vainqueurs au Pont du Loc, nous nous présentions en force devant Harty et Brune.

Dans un accès de colère il accuse:

— C'est la faute à mes capitaines de paroisses. Ils n'ont pas su résister. Ils ont pris la fuite, saisis d'une terreur folle. Ils méritaient que je les fisse fusiller!

Et d'un violent coup de poing, il brise un guéridon. Puis d'une voix étranglée il poursuit:

— La guerre dévastatrice est annoncée. Notre pauvre pays vannetais connaîtra comme notre sœur martyre la V endée, les horreurs des colonnes infernales. Il sera dépeuplé, incendié, rasé, ruiné. Nos femmes, nos vieux, nos enfants seront passés au fil de la baïonnette. Je me refuse à prendre une telle responsabilité.

— Alors que proposez-vous? demande le comte Le Gouvello.

— D'écrire à Brune que j'accepte les conditions





imposées aux autres chefs royalistes...
Un silence pesant règne, puis Mercier prenant Georges par le bras:
— Nous allons nous sacrifier, c'est sûr, mais au moins personne ne nous reprochera d'avoir été la cause de ces abominations infligées à notre malheureuse V endée.

C'est aussi l'avis du marquis de Talhouet et de sa fille.

C'est aussi l'avis du marquis de l'ainouet et de fille.

Le général républicain Brune accepte donc de rencontrer son adversaire. Il lui énonce les conditions essentielles de faire la paix:

— En premier lieu, vous rendrez toutes les armes partout où elles se trouvent.

Soudain, le général Debel qui accompagne Brune, dit brusquement à Georges:

— Et puis, je suis chargé de la part du Premier Consul de vous offrir le grade de général de division et un commandement dans l'armée de Moreau. En cas de refus, de lui envoyer votre tête!

— Ma tête! Pour cela, il faudrait l'avoir, et sachez messieurs que je ne suis pas disposé à la cèder! riposte Cadoudal avec une colère contenue.

Brune est toutefois choqué de la sortie de son collègue et le désapprouve, puis il poursuit aimablement son entretien avec Cadoudal.

— Acceptez au moins une entrevue avec le général Bonaparte.

Mais il a l'impression de parler à un menhir... Après d'âpres discussions, un voyage à Paris est finalement décidé.



### A Paris sur les traces des martyrs



Ainsi donc, le 25 février 1800, flanqué de ses lieutenants Leridan, Achille Biget et l'Abbé Le Leuch dit Mathieu, Georges Cadoudal quitte Vannes pour Paris. Ils sont accompagnés d'un général de la République. Pendant le voyage les deux chefs militaires, le chouan et le républicain, conversent entre adversaires qui se respectent. On évite des propos blessants.. De temps en temps des chaumières incendiées apparaissent. Le général républicain commente alors avec un accent de sincérité:

— Il ne faut plus revoir cela, général Cadoudal.

— C'est justement ce que je veux éviter à ma terre natale en acceptant ce voyage, répond Georges.

terre natale en acceptant.
Georges.

Nous vous en savons gré.
Leridan et Biget ont un sourire sceptique tandis que l'abbé Le Leuch se plonge dans son bréviaire.

\*\*
Cadoudal présente son

Dès son arrivée à Paris, Cadoudal présente son passeport à la Préfecture de Police. Après son départ, le fonctionnaire qui a examiné ses papiers dit à son collègue:

— L'as-tu remarqué? Ce citoyen n'a que vingtneuf ans!

 Un peu rondouillard pour son âge. Il m'avait tout l'air d'un paysan propriétaire.
 C'est quelque chose comme cela : un certain M. Legros, naîf de Vannes, département du Morbihan, habitant la Loire-Inférieure, domicilié à Nantes comme propriétaire.



Mais les deux scribes, tout en plaisantant le «gros citoyen», ne soupconnent pas que toutes les indications mentionnées sur son passeport sont fausses sur son âge! Le chef chouan a jugé prudent de prendre ces précautions en se pointant aux services du ministre Fouché.

Pendant ce temps au quartier général des Chouans bretons, un courrier provoque consternation et colère:

«Frotté et six de ses officiers, pacifiés pourtant comme lui, viennent d'être fusillés en dépit d'un sauf-conduit signé par deux généraux républicains» lit le marquis de Talhouet.

— Quand je vous le disais! exulte Guillemot. On ne peut avoir aucune confiance en ces fourbes. Et Georges est allé lui aussi se jeter dans leur gueule!



Écoutez la suite, poursuit le marquis le visage

Ecourez la suite, poursuit le marquis le visage blême:

«Le chef de la Chouannerie normande avait envoyé une lettre aux Chouans du Morbhan. Par malheur elle fui interceptée. Or Frotté voulant nous assurer en décla-rant que sa soumission à la République une-et-indivisible n'ésait qu'une feinte dans le but d'attendre des jours meil-letrs pour notre cause. Voilà ce qui a provoqué la futeur des Républicains et l'éxécution de Frotté et ses officiers».

Mais tonnerre de tonnerre, il faut en informer Georges! bondir Guillemot.
 Et sans plus attendre... Je suis volontaire pour partir immédiatement à Paris, propose spontanement Herveline.
Comme les hommes font un geste de protestation alle préfes.

Comme les hommes font un geste de protestation, elle précise:

— Je connais Paris. Et de plus, j'emmène
Gonén... une femme et un adolescent passeront plus
inaperçus.

Ainsi, le lendemain à la pique du jour, Herveline
de Talhouet et le filleul de Cadoudal prennent place
dans la diligence Vannes-Paris. Notre garçon est
ravi de l'aubaine! Faire un pareil voyage et découvrir Paris!



A l'Hôtel de Nantes, où Georges est descendu avec ses amis, la convocation de Bonaparte se fait diablement attendre. Les jours s'écoulent mornes...
— Allons nous proment! Je ne peux tourner ainsi en rond... Ça m'énerve! bougonne Cadoudal.



Ils sont à peine sortis de l'hôtel qu'ils restent cloués sur place:
— Par exemple! J'ai la berlue... s'exclame Georges en désignant une jeune femme et un adolescent qui viennent vers eux en portant leurs bazages. C'est Herveline de Talhouet accompagnée de Gonéri, vêru d'un manteau de citadin et coiffé d'une roque.

Gonéri, vêtu d'un manteau de citadin et coiffé d'une toque.

— Vous deux ici? Que signifie cette escapade? leur demande Georges à brille-pourpoint.

— Rentrons à vorte hôtel, je vous l'expliquerai, lui souffle Herveline.

Quelques minutes plus tard, elle donne connaissance de la lettre fatidique qui rêvèle l'exécution du chef de la Chouannerie normande.

— Vous voyez, Georges, c'est trop dangereux. Il peur vous arriver la même chose.

— Mademoiselle de Talhouet a raison, renchérit l'abbé Le Leuch. Aussi vaudrait-il mieux rentrer chez nous.

Mais Cadoudal secoue énergiquement la tête:

— Non, mes enfants, je ne peux me dérober, disi il est bon que vous m'ayez prévenu de ce qui est arrivé au malheureux Frotté. Quelle imprudence aussi de sa part... Un bon conseil: Écrivons le moins possible.

possible.
Puis il invite Herveline et Gonéri à se restaurer:

— Ensuite nous irons faire un petit tour dans
Paris, hein, mon filleul, et tu vas t'instruire...



En flànant vers l'ancienne Place Royale, nos Bretons découvrent des parisiens extravagants dans leur comportement, leur accoutrement excentrique et leurs visages fardés : ce sont les Merveilleuses et les Incroyables!

— Vous voyez nos Bretonnes attifées de la sorte! s'esclaffe Georges tandis que Gonéri écarquille les yeux.

Mais ils font aussi des promenades plus sérieuses qui sont plutôt des pèlerinages bouleversants. Ainsi ils se rendent au cimetière de la Madeleine, où sont enterrés pêle-mêle les victimes illustres et obscures

de la Révolution et de la Terreur, entre autres le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette. Il n'y a ni épitaphe ni indication. C'est plutôt une vaste fosse

commune.

— Emen ema douaret ama er roué hag er roumée? dit en breton Georges. (Où sont ici enterrés le roi et la reine?)

Un homme à l'allure d'ouvrier, qui les observait de ses yeux perçants depuis un moment, s'approche d'eux. A leur grande surprise il leur dit en breton également:

également:
— Azé! (Là), en désignant du doigt un carré



couvert d'herbes folles. Alors les Chouans font instinctivement le geste de se découvrir. Mais l'inconnu les met en garde:

— Chomit kabellet! Divallit... Daoulagad 20 variont! (Restez couvert. Attention, des yeux sont sur nous!). Effectivement on les observe.

— Pedamb neuze! (Prions cependant) souffle l'abbé Le Leuch. Alors, ils murmurent:

— Requiescat in pace! Joé do é néan... (Qu'ils reposent en paix. Joie à leurs âmes).

Puis le mystérieux compatriote qui s'appelle

Puis le mystérieux compatriote qui s'appelle Reun Caous, natif de Pleyber-Christ, «près de Morlaix», — précise-t-il —, leur révèle qu'il parti-cipa avec le chevalier de Rougeville à la Conspira-tion des Œillets, dont l'objectif était de faire évader Marie-Antoinette de la prison du Temple.



— Hélas!... En ce tragique 10 octobre 93, raconte Reun, j'étais sur le parcours de la sinistre charrette condusant notre Reine au supplice. Déguisé en Sans-culotte, un œillet à la bouche, je voulais qu'elle sache avant de mourir que des amis fidèles, mais impuissants, ne l'oubliainent pas.

Puis, toujours discrètement, il fait signe de le suivre vers un autre coin du cimetière:

— Contre ce mur: ils sont là, les douze Bretons de la Conjuration de La Rouërie, dont la grande Madermoiselle Thérèse de Moellien et l'héroïque Angélique de La Fonchais, cette jeune mère qui préféra donner sa vie que de dénoncer sa belle-sœur. Et dans cet angle, Victoria Conan de Saint-Luc et ses parents.

— Comme Biel Talabardon et ce brave Soulabaille auraient aimé être avec nous! dit Gonéri bouleversé.

Reun leur confie encore:

— Si un jour vous avez besoin de moi, je loge au n° 6 rue Basse du Rempart. C'est tout près d'ici. En prenant congé, le veilleur des morts de la Contre-Révolution salue nos Morbihannais par un «Kenavo, breudeur» (Au revoir, frères).



Thérèse DE MOELLIEN (33 ans)



Angélique DE LA FONCHAIS (24 ans)



Victoria CONAN de Saint-Luc (30 ans)



Quelques jours après, c'est un autre pèlerinage aussi impressionnant que douloureux: au couvent des Carmes.

Le 2 septembre 1792, le toscin sonna à tous les clochers de Paris. Les égorgeurs armés de piques, coiffés de bonnets rouges se ruèrent sur les prisons. Entonnant leurs chants de cannibales, ils massacrèrent les évêques, prêtres et religieux enfermés aux Carmes.



Danton eut une écrasante responsabilité dans ces

Danton cut une ecrasante responsaonite dans ces crimes:

— De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace! hurlair-il. Je me fous des prisonniers...

Qu'ils deviennent ce qu'ils pourront! Le peuple veut se faire justice lui-même!



Tandis que Georges Cadoudal évoque ces ignominieux massacres, un vénérable prêtre entre, accompagné d'un jeune homme élégant. En lui montrant les murs de la chapelle portant les traces sanglantes, il lui dit:

Vous voyez cette immense tache de sang qui n'est point effacée, et les bourreaux vivent encore. Pensez-vous, mon fils, qu'ils ne recommenceront pas?

— Ils peuvent recommencer. Monseigneur.

Pensez-vous, mon fils, qu'ils ne recommenceront pas?

— Ils peuvent recommencer, Monseigneur, répond le jeune homme d'une voix émue, J'ai vu en Bretagne des prêtres mourir sur l'échafaud. Cela n'a fait que fortifier ma ferme résolution de verser mon sang pour la même cause, si Dieu le veut!

Cadoudal, Le Leuch, Biget et Leridan échangent des regards d'admiration. L'abbé Le Leuch s'avance:

— Je suis prêtre aussi, malgré mon habit civil, imposé par ma mission.

Et il présente ses amis par leurs noms. Le visage du vieux prêtar rayonne. Il se fait alors connaître:

— Gabriel de Pressigny, ancien évêque de Saint-Malo, et mon fils spirituel, Jean-Marie de La Mennais.

Saint-Maio, et mon îlis spirituer, fear-dance de Mennais.
Gonéri ne détache pas ses yeux du jeune Malouin qui deviendra plus tard l'ardent apôtre de l'enfance et de la jeunesse chrétienne: l'abbé Jean-Marie de La Mennais.



Heureux de cette nouvelle rencontre, dans un lieu sanctifié par le sang des martyrs, nos amis en rentrant à leur hôtel, ne trouvent toujours pas de message de Bonaparte.

Va-t-il nous faire moisir encore longtemps?
Il d'a oublié mon pauvre Georges, maugrée Achille



Le lendemain, toujours rien. Alors Cadoudal poursuit ses promenades avec ses lieutenants, Gonéri et Herveline, Il se rendent cet après-midi là à Notre-Dame de Paris qui est dans un réel état de délabrement.

delabrement.

— Comme c'est beau! s'exclame Gonéri en admirant la magnifique rosace que le vandalisme révolutionnaire à épargnée. Soudain, ils entendent un sanglot; une jeune femme pleure à l'ombre d'un celler.



Prise de compassion, Herveline s'approche d'elle. L'inconnue lu fait cette révélation:

— Je suis une misérable! J'ai profané cette cathédrale en y jouant al déesse Raison, tandis que Notre Dame Marie en était chassée... Dieu me pardonnera-t-il mon sacrilège?

Alors le prêtre breton devant ce repentir sincère trace le signe d'absolution sur l'ex-déesse Raison qui laisse couler à présent des larmes de grâce.

— Dites, l'abbé, vous ne vous attendiez sûrement pas à confesser dans la cathédrale de Paris, et de plus, une Intron Varia Républik¹ fait Georges.

(1) Trad.: Madame Marie de la République, surnom donné par les Bretons à la déesse Raison sous la Révolution française.



# Breton contre Corse

Enfin, après trois semaines d'attente, une esta-fette consulaire apporte à l'Hôtel de Nantes l'invita-tion tant attendue. Cadoudal soigne sa mise, s'achète une paire de bottes neuves, un beau feutre, ome sa cravate d'un brillant diamant offert par sa fiancée Lucrèce. Il tient à une certaine élégance.

— Je suis assez beau comme cela?

— Parfait... si votre épingle n'était pas de tra-vers! répond Herveline en la rectifiant.

Georges sourit:

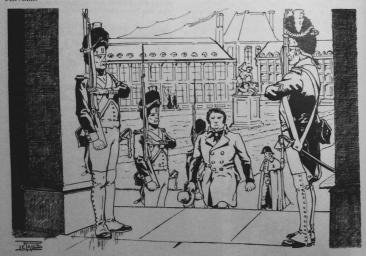
vers' repond retreune en la rectmant.

Georges sourit:

— Si vous croyez que Bonaparte attache de
l'importance à ces détails vestimentaires? Pour lui
seul l'homme compte!

— Cela n'oblige pas le négligé! Et puis il verra
qu'un Breton n'est pas forcément un plouk! réplique
Herveline.





En se rendant au Palais des Tuileries où Bonaparte a installé ses services, tandis qu'on lui présente les armes, le chef chouan entend jouer la Marche consulaire, mais ce n'est pas en son honneur...



Lorsqu'il passe devant les soldats de la Garde et les sentinelles placées aux portes, il est ému de péné-trer dans ce palais des princes pour lesquels il a tant combattu.



Bientôt entre un petit homme maigre, au teint jaune, les cheveux plaqués aux tempes. Sa démarche est hésitante... Georges manifeste de l'étonnement. Il ne s'attendait pas à voir ainsi l'homme du coup d'État du 18 brumaire, ni celui qui ordonnait de le détruire. Il traverse la pièce sans saluer son visiteur,



Quelques instants après, Rapp, l'aide de camp de Bonaparte l'introduit dans le salon où Louis XVI fut coiffé du bonnet rouge lors de la journée des Sans-culottes.



s'adosse au mur et se met à dévisager ce Breton farouche dont il admire certes le génie militaire, mais qui est pour lui un redoutable, un intraitable adversaire.

Rapp a pris soin de ne pas refermer la porte. Bourrienne, le secrétaire particulier de Bonaparte s'en étonne:

On ne sait jamais ce qui peut se passer entre eux, aussi obstinés l'un que l'autre, stipule Rapp. De plus, ce Georges me parait très nerveux, et doué d'une telle force... Ne dit-on pas qu'il résusti à étouffer un poulain entre ses bras? Tandis que le Premier consul, si chétif... Mais chut, ils parlent!

De fait l'entretien entre le Breton et le Corse semble très animé. Bonaparte veut faire fléchir Cadoudal et se montre séduisant.

— l'ai besoin d'hommes énergiques comme vous. Aussi je vous offre le commandement d'une brigade dans la garde territoriale des départements de l'Ouest.

Le chef chouan se cabre:



- Vous me mésestimeriez si j'acceptais une semblable proposition. J'ai prêté un serment que je ne violerai jamais.

Bonaparte insiste fortement. Cadoudal réplique:

- J'accepterais que je ne jouirais pas longtemps de votre oftre. Mes Chouans me tueraient et ils auraient raison.

Nouvelle séduction:

- Je vous offre une rente de cent mille francs à la condition que vous ne vous occupiez plus d'affaires politiques.

Même refus avec la même noblesse.

Bonaparte est abasourdi de rencontrer en ce fils de paysan breton un adversaire aussi ferme.

- Je vois, je vois, se dit-il. Il n'a qu'une idée: rentrer en Bretagne et reformer ses troupes. Mais je suis là.

Finalement, lassé de tant d'obstination. Bona-

Finalement, lassé de tant d'obstination, Bona-

Finalement, lassé de tant d'obstination, Bonaparte donne ce conseil:

— Rentrez chez vous si vous le voulez! je ne m'y opposerai pas, mais je vous recommande surtout d'y aller vivre tranquille.

C'est aussi une mise en garde car il précise en appuyant sur les mots:

— Ecoutez-moi bien, citoyen Cadoudal. Répétez à tous les vôtres que tant que je serai là, il n'y aura ni chance, ni salut pour quiconque oserait conspirer.

Et de son ciil d'aigle, Bonaparte fixe le Breton. mais l'irréductible Chouan ne sourcille pas.





Ces deux hommes au caractère de fer se séparent en irréconciliables ennemis

en irréconciliables ennemis.

Cadoudal reparti, Bonaparte fait observer à son aide de camp qu'il avait laissé la porte entrouverte.

Général, si vous l'aviez fermée, je l'aurai rouverte. Est-ce que je vous aurai laissé seul avec un pareil homme? N'y avait-il pas de risques?

Fi done Rapp, vous n'y pensez pas.

Mais le Premier Consul est irrité, déconcerté de cette entrevue qui a été un échec total:

Quel fanatique! je l'ai ému sans parvenir à le convaincre, sans le remuer... Je ne suis guère plus avancé qu'au commencement. Il est pire que tous les autres. Et pourtant, il faudra en finir.



A l'Hôtel de Nantes, Hyde de Neuville, ce gentilhomme qui conspire depuis l'âge de quinze ans, et
qui a aussi affronté Bonaparte, attend impatiemment
avec les compagnons de Georges, son retour.

— Alors, d'emande Neuville, comment cela
s'est-il passès l'ous semblez fort ému.

— Oui, de la contrainte que j'ai dû m'imposer
devant ce petit homme que j'aurais pu étouffer entre
mes bras l'éclate Georges.

— A ce point? Et pourquoi done? s'exclame
Leridan.

Leridan.

— Il m'a reçu avec mépris.

— el Il y a trois

Tiens, tiens! Il y a trois mois, il s'est montré

plutôt bienveillant à mon égard, fait remarquer Neuville.

Neuville.

— Bien sûr, il change de ton, depuis que tant de fiers républicains qui voulaient à tout prix la liberté ou la mort, se prosternent maintenant à ses pieds, que des royalistes nous lâchent pour se jeter dans ses bras.. Oui, oui, il change de ton le petit homme. Il commande, il ordonne, il parle en maître.

Puis haussant les épaules, Georges continue de monologuer:

— Pacification, amnistie, tout cela n'est qu'un leurre, et bientôt croyez-moi, les amis, nous serons

tous sous les verrous.

Ne se contenant plus, il explose:

— Il ne m'apprécie pas! Tant pis pour lui! Je vois bien que par la suite il me fera couper le cou... il faudrait que je remonte à cheval, avec une escorte me promener sur la route de la Malmaison.

— Quoi? Vous auriez l'intention d'enlever Bonaparte? s'écrie Neuville stupéfait et admiratif.
Pour un peu il crierait: «Bravo.» Cadoudal ne répond pas. Il serre les poings et rumine encore: «Le petit homme»!...



# Le banquet des loups et des hiboux



Persuadé de son arrestation, le chef chouan juge prudent de disparaître. Sans plus tarder, il se rend à la Préfecture de Police demander son passeport, puis il quitte l'Hôtel de Nantes pour loger à l'Hôtel des Ministres.

Ses craintes sont justifiées. Hyde de Neuville, qui a des complicités dans la police vient lui annoncer:

— Vous aviez raison! Des dispositions ont été prises pour vous arrêter. Il est grand temps de partir.

— Il faut d'abord dépister la police.

— Pour regagner ensuite la Bereagne?

— Non! je redoute d'être arrêté à un relais de poste. J'ai une autre idée...

Le lendemain, Hyde, accompagné d'Achille Biget se rend au Café d'Orsay pour commander un banquet de vingt couverts.

— Grand Dieu, se lamente Placide l'hôtelier, je ne sais vraiment si je pourrais...

— Vous ne pouvez refuser de recevoir en votre hôtellerie un ami du Premier consul.

— Dans ce cas... Er de qui s'agit-il, si je ne suis pas indiscret?

pas indiscret? Hyde élève la voix pour être entendu des clients:



— Le général Georges Cadoudal qui, avant de regagner son Morbihan, tient à faire bombance au Café d'Orsay.

— Alors là, e suis très flatté, citoyen. Assurez le général Cadoudal que le menu sera particulièrement soigné. Quant aux vins, les meilleurs nectars de ma cave, ceux que l'on sert à la table du Premier consul.

— C'est parfait. A demain midi! répète Hyde qui, avec Achille n'a pas été sans remarquer un consommateur, un de ces derniers incroyables, qui les écoutait, mine de rien.



Les deux conspirateurs partis, l'Incroyable se lève, et tout en faisant des moulinets avec sa canne tirebouchonnée, il esquisse un sourire: — Tiens, tiens! Le Chouan a donc d'autres plans. Courons prévenir Fouché.

Maitre Placide est fort affairé dans ses cuisines:
— Celui qui me tournera une sauce ou brûlera
un plat, je lui passe ma broche à travers le corps
comme à ce poulie! tonitrue-t-il à ses marmitons.
Mais l'hôtelier sait bien qu'ils mettront un point
d'honneur à servir au Chouan breton un de ces
festins de marque.





Il est midi sonné, puis la demie, puis une heure et personne n'est encore venu. Placide est dans tous ses états: ses rôtis seront trop cuits, ses sauces toumées, ses vins fins trop chambrés!

Quand sa femme lui annonce qu'un citoyen d'une certaine prestance désire lui parler.

— Enfin c'est peut-être lui! se réjouit l'hôtelier en redressant sa troque.

en redressant sa toque.

— Je suis en retard pour le banquet! s'excuse le

personnage.

— Vous êtes le général Cadoudal?

— Vous êtes le général Cadoudal?

— Un de ses invités parisiens, mais comment se fait-il qu'il n'est pas encore arrivé?



— Vous savez, les provinciaux ont toujours le temps! Ils trainassent... soupire Placide.

Cependant l'invité est tout songeur et paraît contrarié. Puis il se ressaisi et déclare qu'il court de ce pas prier Georges et ses amis de se hâter!

L'hôtelière qu'il 'observait, après son départ souffle à son époux:

— La tête de ce type ne me dit rien qui vaille. On dirait un hibou!

— Justement! Tu ne sais donc pas que le hibou est l'ami des chouans. Qu'ils lui ressemblent n'a rien de surprenant...

— Mon Dieu, servir des gens pareils!

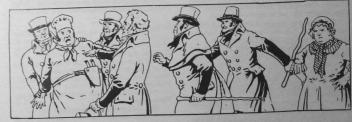


La pauvre Céline paraît toute retournée et ima-ne son restaurant envahi par des clients à faciès de sups et de hiboux, ce qui amuse les gâte-sauces!



L'ami de Cadoudal ne tarde pas à revenir, accompagné d'une dizaine de personnes. Céline appelle:

Vite, Placide, les voilà!



Le restaurateur accourt avec son plus large sourire.

— Si ces messieurs veulent bien me faire l'honneur d'entrer dans la salle du banquet...

Mais sa face épanouie se rembrunit brusquement quand il remarque que celui qui s'était présenté comme un invité de Cadoudal, le darde d'un œil soupçonneux, et séchement l'apostrophe par ces mots:

— Assez plaisanté, citoyen!

Puis, il ordonne, avant que Placide n'ait eu le temps de dire un mot:

— Saississez-vous de cet homme!

Sur le champ, l'hôtelier est solidement encadré. En vain il se rebiffe:

— Oh là, permettez, que veur dire cette plaisanterie?

— Boude-la! Tu t'expliqueras plus tard. Allez ouste, embarquez ce gargotier!

Car le so-idisant invité de Cadoudal n'est autre qu'un chef de police. Il grommelle avec force jurons:

— Et cet Incroyable de pacotille qui affirmait qu'il viendrait festoyer ici... Pourvu que les autres arrivent à temps pour empêcher cet imprenable Chouan de quitter Paris!



# L'escamotage de Cadoudal



Si Georges et ses invités ne sont pas venus honorer le banquet commandé, c'est parce qu'il s'agissait d'une ruse. En effet, au lieu de se rendre au Café d'Orsay, Cadoudal est monté dans une voiture de place, bientôr filée par les agents de Fouché.

A l'entrée d'un passage, elle s'arrête... A l'autre issue, Hyde de Neuville l'attend, enlève Georges dans un cabroilet qui démarre à toute allure.

Cet escamorage opéré, les amis de Cadoudal continuent sans lui leur voyage. Soudain à un carrefour, la voiture est cernée par six hommes armés.

— Cette fois nous le tenons! triomphent en chœur les policiers en bondissant vers les portières. Supeur! Celui dont ils espéraient mettre la main au collet, n'est pas à l'intérieur.

— Cest un fantôme! fait l'un des agents avec une pointe d'admiration.

— Fantôme ou Korrigan nous avons été bernés, et par deux fois! grince son chef.

Interrogés, les occupants de la voiture, au nombre desquels, l'abbé Le Leuch, Biget, Leridan, Herveline de Talhouet et Gonén, s'avouent incapables de dire où est bien passé le citoyen Cadoudal. Sa piste est perdue.





On les coffre quand même, ces citoyens-là?

demande un policier.

— A quoi bon? De quoi aurai-je l'air? C'est Georges qu'il nous fallait amener!

Pendant ce temps, en compagnie d'un ancien ingénieur de la marine, Carrière-Méricourt et de Hyde de Neuville, l'ainsaissisable» roule vers Boulogne-sur-Mer.

Arrivés sans encombre dans le port picard, nos trois fugitifs trouvent une mer démontée.

— Aïe! notre traversée est risquée! constate Méricourt.

— Aie! notre traversée est risquée! constate Méricourt.

— Bah! Nous avons vu d'autres tempêtes... Embarquons! insiste Hyde.

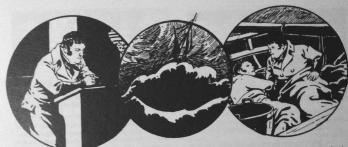
Mais Georges calmement rappelle:

— C'est demain dimanche. Alors, je désire entendre la messe. On partira après.

Ses compagnons s'inclinent.

— A Dieu vat et que Notre Dame de Boulogne nous protège! soupire Méricourt en allant chercher un prêtre de sa connaissance résidant à Boulogne.





Ainsi, à minuit dans une humble chapelle le Chouan breton est plongé dans la prière pour sa cause, pour ses hommes et sa chère Lucrèce. Après Poffice, malgré le gros temps on embarque de nuit. Tandis que Méricourt tient la barre, Georges et

Hyde sont roulés dans leurs couvertures au fond d'une barque ballottée par une mer agitée:

— J'ai le pressentiment que nous n'avons pas encore affronté la plus d'ure tempête! corne Cadoudal à l'oreille de son ami.

# Chez les émigrés de Londres

Pendant que l'abbé Le Leuch, Léridan, Achille Biget, Herveline et Gonéri regagnent la Bretagne, Georges Cadoudal arrive à bon port en Angleterre. Les royalistes émigrés à Londres lui font un accueil délirant, le saluent en héros. Tous veulent voir et toucher celui qui a affronté sans fléchir, le coucou corse qui s'est installé dans le palais des rois de France.

de France.

Georges est harcelé de questions:

— Général, quelle première impression vous a faite Napoléoné Buonaparté?...

— Celle d'un laquais:

On éclate de rire. Mais Georges tient à préciser:

— Je veux dire par son négligé! Aussi ne vous y fiez pas... Je l'ai jaugé. C'est un caractère de fer. Il sait ce qu'il veut, où il va et ne vous l'envoie pas dire. Ne le sous-estimons pas, mesdames et messieurs! Cette mise au point fait l'effet d'une douche écossaise sur ces émigrés. L'un se ressaisit pourtant: — Il vous rédoute tout de même. Vous l'empéchez de dormir.

Georges se contente de sourire.

Par contre, William Pirt et Lord Wyndham, le mistre anglais à la Guerre et le Chancelier de l'Echiquier, s'entretiennent sériéusement avec Cadoudal.







Quant à ces dames de l'émigration française, elles sont divinement surprises de sa prestance: — Quelle élégance chez ce Breton! Il n'a rien

d'un rustre...

— Jabot et manchettes de dentelles, boutons -- Japot et materiale.
d'or et d'argent!
-- Voyez son épingle de cravate qui lance des éclats, son gilet de brocart.
-- Et ses bottes de cuir fauve! Ma chère, quel

raffinement.

— Avez-vous remarqué ses yeux è susurre une autre... D'une douceur et gris comme le ciel de sa Bretagne.

Le fait est que le général chouan n'a pas voului.

Le lait est que le général chouan n'a pas voulu être en reste avec cette société plus soucieuse de belles manières que de se jeter dans la bataille. Il s'est donc habillé de neuf. Après tout, il n'est pas n'importe qui. Il le sait et tient à le montrer.

Cependant il n'est pas venu à Londres pour se pavaner, et cela aussi il le fait savoir avec vigueur. Ainsi, requ par le comte d'Artois, un des frères du malheureux Louis XVI, Georges n'hésite pas à lui dire:

— Nous avons un très grand regret, mes lieutenants, mes hommes et moi-même que vous ne soyez pas à notre rête, Monseigneur.

— J'y pense! se contente de répondre le futur Charles X.



Un autre jour apercevant le jeune duc de Berry, fils du comte d'Artois entouré de sémillantes femmes, riant, plaisantant, Georges, malgré les sourires qui lui sont adressés, garde un visage crispé et

maugrée:

Le duc ferait bien mieux de se battre dans nos bois et nos landes que de batifoler ici avec ces péronnelles.

Entendant cela, un confident du duc aborde

Entendant cela, un confident du duc aborde Cadoudal:

— Vous êtes sévère, général. Quand Monseigneur le duc de Berry! descendra en Bretagne il n'aura qu'à paraître pour entraîner tous les cœurs er armer tous les bras des valeureux combattants.

Alors Georges riposte:

— Pourquoi ne vient-il pas dès maintenant?

— Répondez-vous de sa vie?

— Non, mais je réponds de son honneur!

Le comte d'Artois est finalement électrisé par les propos de l'opiniâtre Breton, er lui confie:

— Vous avez raison. Aussi suis-je décidé à débarquer en Bretagne.

— Dieu soit loué, Monseigneur! s'écrie Cadoudal en baisant la main du Prince.

Hélas l'entourage de son Altesse manifeste son

Hélas l'entourage de son Altesse manifeste son opposition et ne se réjouit plus tellement de la présence à Londres de celui qui a affronté Bonaparte...

(1) Qui sera assassiné en 1820 par un bonapartiste.





Les propos sont devenus amers:

— Franchement ce Breton est plutôt

encombrant.

— Il est impossible de le raisonner.

— Se battre, se soulever! Il n'a que ça dans la

C'est un trouble-fête.

— C'est un trouble-fête.

Aussi ces parasites parviennent à convaincre les princes qu'il ne faut pas se précipiter. Faire sienne la devise des Anglais: Wait and see! (attendre et voir).

— Bonaparte ne durera pas. Nos agents de Paris nous apprennent qu'il a une petite santé, proclame un de ces émigrés.

Une autre enchaîne:

— Moralement ce Napoléoné est un homme fini.

On lui donne encore deux mois.

— Inutile par conséquent d'exposer nos Altesses, rajoute un marquis à perruque poudrée.



Georges Cadoudal est exacerbé, à tel point qu'un jour il a un coup de sang et s'écroule d'une

Après avoir tout de même obtenu du gouverne-ment anglais des promesses d'aide militaire et la venue en Bretagne du comte d'Artois,il débarque un beau soir dans la presqu'île de Rhuys.

beau soir dans la presqu'ile de Rhuys.

En attendant les armes, il remet des diplômes et des croix à ses braves.

O gast! Un diplôme! C'est avec ça qu'on sera gardé des balles des Bleus! ironise Boulom Uisant.

Des croix! Comme si on n'en avait pas assez de croix avec tous nos malheurs! dit, amer, Le Honzec.

A qui le dites vous? rétorque Georges, et encore vous ne savez pas tout!



Le crime de Gwennduig

Dans ces années de tourmente, il se passe aussi de drôles de drames. Ainsi au village de Keryonvarh, en Crac'h, les Bleus ont menacé de leurs armes les fermières dont l'une est la tante de Nolùen. Motif: leur faire cadeau d'une vache.

Joséphane Lamour et sa mère ne se laissent pas intimider pour autant. L'adjudant-chef, un excité, devant leur refus obstiné, dit à ses hommes:

— Après tout, nous n'avons pas besoin de l'avis de ces bonnes femmes. Une vache c'est comme le reste: une prise de guerre!

Et il entre dans l'étable pour en sortir à coups de crosse Gwennduig, la génisse tachetée de blanc et de noir, d'où son nom breton.

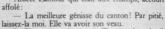
Anicet Lamour qui était aux champs, accourt affolé:

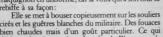
affolé:

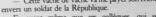
— La meilleure génisse du canton! Par pité, laisez-la moi. Elle va avoir son veau.

Le Bleu ne veut rien savoir. Tapotant la vache, il se réjouit d'avance des bons morceaux qu'il va en tirer. Mais Gwennduig ne semble pas apprécier ce maquignon en uniforme, car la voilà qui à son tour se rebiffe à sa façon:

Elle se met à bouser copieusement sur les souliers cirés et les guêtres blanches du militaire. Des fouaces bien chaudes mais d'un goût particulier. Ce qui déchaîne les rires, qui rendent fou le Bleu outragé:







— Cette vache de vache va me payer son crime envers un soldat de la République.

Er avant même que ses collègues, qui se gaussaient autant que les gens de Keryonvarh, aient pu intervenir, l'adjudant-chef abat Gwennduig de trois coups de pistolet.

Alors Joséphane Lamour ne mâche pas ses mots et d'une voix à se faire entendre de tout le Morbihan, elle jetre à la face du Bleu:

— Ah c'est comme ça, espèce de sauvage!

Après avoir tué les mères enceintes en Vendée, vous vous en prenez aux génisses bretonnes qui vont vèler. Maudits bleus à jamais. Baued en Diaod! Boutd en ihuren! (pitance du diable, de l'enfer!)

— Ouais, parfaitement! vocifère l'adjudant. Nous avons massacré les Vendéennes, qui au moins celles-là n'enfanteront plus de brigands. Nous n'avons pas un prisonnier à nous reprocher. Nous avons tout exterminé! Il n'y a plus de Vendée!

Voilà ce que nous avons fait sous les ordres du général Westerman! Et nous ferons pareil chez vous, maudits Bretons!

Les autres soldats sont plutôt gênés:

Les autres soldats sont plutôt gênés:

— Ça va! ça va!. L'un d'eux confesse même:
— En tout cas, moi je n'étais pas sous Westerman, ni en Vendée! Puis se tournant vers Joséphane d'un air désolé:
— Je comprends ta colère, car moi aussi j'ai des bestiaux.

— Je comprens te court

Bestiaux.

— A la bonne heure, lui jette le vieux Jaffré, tu
n'approuves donc pas ton adjudant?

— Pour sûr que non! et si l'on me faisait le
même coup, j'en pleurerai.

(1) Extrait du rapport officiel du général républicain Westerman au gouverment de la Convention nationale qui gouverna la France de 1792 à 1795.

Er le soldat Pancrasse se met à rêver à son bétail qui, lui, broute paisiblement dans les alpages du ci-devant Dauphiné, «présentement, comme il dit, département de l'Isère.». Er on l'entend murmurer en jetant un dernier regard attristé sur la vache abattue:

— Une si belle génisse, et qui allait vêler! Si c'est pas malheureux.

pas malheureux.

Tandis que Noluen en pleurs caresse
Gwennduig:

— Et son pauvre petit veau qu'on ne verra pas!
Mort aussi!...

Cette naissance devait être une fête à Keryonvarh, et plus tard le veau de Gwennduig aurait été à
la foire de Kroésti...





## Le poison de Bec-de-Lièvre



Dans ce coin protégé du Morbihan surnommé
l'lle du Bonheur, Georges Cadoudal s'est réfugié
devant les périls de plus en plus menaçants. Or, un
jour, Nolüen Lamour s'étant arrêtée à la chapelle
Saint-Jean pour y faire une prière, voit deux
hommes entrer dans le sanctuaire.
Notre petite chouanne a remarqué qu'ils ne se
sont pas découverts:

— Drôles de chrétiens! Sûrement pas des amis à
nous! se dir-elle.

— Drôles de chrétiens! Sûrement pas des amis à nous! se dit-elle.

Les deux étrangers ne l'ont pas aperçue. Elle se fait toute menue contre un piller, évite de bouger pour bien entendre ce qu'ils disent:

— Georges est donc à l'île du Bonheur. D'après le commissaire Charron, l'attaque de ce lieu est quasi-impraricable. Alors il n'y a qu'un moyen... dit l'un d'eux.



Baissant la voix mais pas suffisamment pour que Nolùen n'entende pas, il laisse tomber ces mots qui la font frémir:

— Il faut en revenir aux assassins, sous le masque d'agents royalistes. Ce sont les seuls qui aient une chance d'être reçus par l'«ermite» de l'île du Bonheur.

une chance d'etre regus par Bonheur.

— A-t-on chargé quelqu'un?

— J'ai le redoutable honneur de cette mission.

— Et le péril! car ceux qui se hasardent en ce lieu sont fouillés. Et malheur à celui qui porte une arme...

— Je sais, aussi j'agirai sans arme.

Et l'homme porte la main au collet de son

manteau:

— J'y ai dissimulé...

A ce moment précis le loquet de la porte de la chapelle fait grand bruit: une brave vieille vient d'entrer. Les deux espions se dérobent par une autre sortie, sans avoir toujours vu Nolben.

Bien que bouleversée, elle regrette de n'en avoir pas entendu davantage. Quel instrument criminel



peut avoir cet espion dans le col de son habit? Il n'ya pas un instant à perdre. Aussi la fillette court de toutes ses jambes vers la Forest.

— Pourvu que je n'arrive pas trop tard, se ditelle angoissée. Elle pousse un soupir de soulagement en voyant Gonéri apparaître dans le sentier:

— Ah, te voilà! Vite, dis-moi où est Monsieur Georges à cette heure?

— Qu'est-ce qui te prend? Tu m'a l'air bien énervée.

— Qu'est-ce qui te prend? Tu m'a l'air bien énervée.

— Si tu savais ce qui se passe! Écoute moi. Er dans le creux de l'oreille, Nolùen raconte à Gonéri ce qu'elle a vu et entendu dans la chapelle Saint-Jean.

Comme Gonéri la regarde incrédule, Noluen

Colline trépigne:

Si ton parrain meurt, ce sera ta faute!

Du coup, le filleul de Cadoudal bondit, et prend
Nolùen par la main... Et tous deux courent vers l'île
du Bonheur qui peut devenir l'île du malheur...



Dans l'après-midi, les deux hommes vus à la chapelle se rendent vers la lande du Bourdoux. Ils sont soudain estomaqués de se trouver face à face avec Cadoudal... Les émissaires de Fouché se réjouissent intérieurement, échangent un rapide regard qui semble dire: «A nous de bien jouer!» — Que faites-vous par ici leur demande Georges à brûle-pourpoint non moins surpris de voir ces intrus dans ce lieu protégé. — Nous sommes envoyés vers vous par les royalistes de Paris pour vous tenir au courant des derniers plans conçus pour éliminer Bonaparte. — Cadoudal fronce les sourcils. Celui qui s'appelle Antoine de Bec-de-Lièvre s'empresse de lui donner d'amples détails. Il veut persuader le chef chouan qu'il a a ffaire à l'un des meilleurs agents de Paris. Lorsqu'ils ont fini leur boniment, Georges leur dit froidement: — Très bien, messieurs! Mais vous veniez pour m'empoisonner! — Antoine de Bec-de-Lièvre et Ambroise Lainé.

— I res bien, messieurs i viais vois charinemoisonner!

Antoine de Bec-de-Lièvre et Ambroise Lainé ont un sursaut et protestent farouchement, révoltés d'une si odieuse accusation:

— Enfin, général, il ne faut tout de même pas voir des ennemis partout, surtout dans ses propres alliés. Nos déclarations doivent vous prouver que nous sommes dévoués corps et âmes à la cause rougle.

royale.

— Saprebleu! convenez donc que vous venez pour m'assassiner!

Antoine jure son innocence. Mais Cadoudal plonge son regard dans le sien et lui jette à la face:



Antoine de Bec-de-Lièvre, vous devriez crever de honte quand on appartient à l'une des plus nobles familles de France. Faut-il vous rappeler votre cousin, Anne-Christophe, major général dans l'Armée Catholique et Royale, courageusement tombé à vingt et un ans! Quant à vous, vous n'êtes qu'un vil espion, avouez-le! Profitez du dernier répit qui vous est offert.

Antoine et Ambroise s'obstinent à jurer leur fidélité à la cause chouanne. Alors Georges sans se départir de sa patience ordonne à ses hommes:



— Qu'on découse le collet de monsieur!

de Bec-de-Lièvre est décourse un petit sachet. Cadoudal l'examine: c'est un poison.
Les deux coupables se voyant perdus se jettent à genoux, implorent la pitié.

— Trop tard! Je vous accorde un quart d'heure-pour recevoir les secours d'un prêtre... Bec-de-Lièvre, mourez au moins courageusement, lui lance Cadoudal en lui tournant le dos.

L'abbé Guillevic s'approche des espions dont la dernière heure va sonner.

## Le messager à la balafre



Un homme au visage balafré entre ce matin-là à l'auberge Er Chopinad. Il se fait servir un pot de vin de Rhuys, puis il sort de sa houppelande une enveloppe qu'il présente à Boulom Uisant:

— Mon brave, serait-il possible de remettre cette lettre à Gédéon?

Boulom Uisant fait des yeux de merlan frit!

— Mais qui vous envoie de la sorte, citoyen?

— Un certain Mercie.

— C'est qu'il y en a plusieurs de Mercier.



— Celui-ci est hôtelier au Lion d'Angers. Or, venant de Laval, je suis descendu à La Boule d'Or. Ma balafre intriguait, je ne sais trop pourquoi, l'hôtelier, je finis par lui dire: «C'est le souvenir d'un Bleu lors d'un engagement aux côtés de Jean Cottereau!» Cela le mit en confiance, car un moment après, il me demanda comme je passais par Vannes, de lui servir de courrier: Déposer une lettre à l'auberge «Chopinad», rue Saint Guenael pour le citoyen Gédéon. C'est aussi simple que cela.

Le regard soupçonneux de Uisant va de la lettre au visage du messager qui ajoute:

— L'hôtelier de La Boule d'Or m'a dit aussi;

«L'aubergiste breton comprendra». C'est tout. Mais je suis pressé car la diligence pour Quimper part dans un quart d'heure.

Puis il règle sa consommation, s'en va, laissant Boulom Uisant perplexe.



Lorsque Gédéon (alias Georges Cadoudal) prend connaissance de la lettre en question, il est consterné: sa chère Lucrèce est tombée grayement malade et désire ardemment le voir. Dans ces quelques lignes, elle s'excuse de sa mauvaise écriture. Georges est frappé et ému de cetre supplication «Venez vite mon daux ami, mon Aimé!

Alors, il prend une décision rapide: en ce moment il ya une accalmie. De plus, Pierre Mercier est à Paris en mission. Comme à son retour, il doit s'arrêter chez ses parents, les deux frères d'armes pourront s'y retrouver et rentrer ensemble en Bretagne. Mais il tarde surtout à Georges de revoir Lucrèce.

Gonéri l'accompagnera. Ainsi le voyage sera



### Cadoudal capturé par les faux-chouans



Le jour n'est pas encore levé, lorsque Biel Tala-bardon et Pier Le Rallic sonnent au portail du manoir de Talhouet, Joson vient leur ouvrir, ayant reconnu le coup de sonnette. Herveline, à son tour, ne tarde pas à descendre. Biel et Pier s'excusent de leur visite si matinale:

leur visite si matinale:

— Nous chevauchions sur la route de Vannes, quand soudain à la croix de chemin d'Arradon, nous rencontrons un cavalier. En nous voyant, il fait brusquement demi-tour. Alors nous le poursuivons. Il pique des deux, mais trompé par l'obsecurité et ne connaissant probablement pas les lieux, il n'aperçoit pas un large fossé. Son cheval tombe entrainant le cavalier dans sa chute... Nous nous approchons de l'inconnu. Sa tête avait heurté un gros caillou pointu. L'homme était mort.

— Seulement voilà, poursuit Le Rallic, nous avons trouvé sur lui une lettre bizarre. Une drôle d'écriture et qui porte pourtant le cachet du commisaire de Vannes.

A la lueur d'un bougeoir, Herveline examine le curieux papier:

— Mais c'est encore de la sténographie! s'écriet-telle.

t-elle.

Elle se met à déchiffrer. (On se souvient qu'elle avait appris cette écriture en Angleterre):

"Georges a fait fusiller Antoine et Ambroise, sur lesquels il a découvert le poison. Leur mort importe peu. car...

car...

Soudain la jeune fille pâlit affreusement:

Non, non! ce n'est pas possible...

Qu'il y a-t-il, Mademoiselle?

Alors d'une voix étranglée, elle révèle ce qu'elle vient de traduire:

«Venons de nous saisir du Brigand selon plan prévu».

— Georges prisonnier, mais c'est une ruse l s'exclame Pier Le Rallic.

— Hélas non, écoutez la suite, continue

— Hélas non, écoutez la suite, continue Herveline:

«Prévence le Premier consul que Cadoudal est vivant, sous bomme garde. Attendons ordres pour décider de son sort. Doit-il être facilité I els transfer à la prison d'Hemekomt d'où il ne peut s'évader. Prime 30000 francs remise... A recevoir vos ordres, cher Fouché, votre tout dévoué. Charrons.

Herveline manque de défaillir. Elle se relit, elle a bien déchiffre mais se refuse à l'évidence. Georges n'a pu se laisser prendre ainsi. Puis elle monte annoncer à son père l'invraisemblable nouvelle.

Le marquis est atterré et n'ose davantage y croire.

croire



— Et pourtant cette lettre porte bien le cachet et la signature de Charron et adressée à Fouché, se répète le vieux gentilhomme en tournant et retournant dans ses mains tremblantes la funeste missive.

Dans la matinée, Julien Cadoudal, Jean-Marie Emery, Lantivy, arrivent au manoir en plein affolement. On n'a pu toucher Guillemot... Tout à coup, Herveline se souvient:

— Mais Georges est parti voir Lucrèce accompagné de Gonén. Aurait-il été attaqué et fait prisonnier en cours de route?

— Sacrebleu? On dit que l'amour est aveugle. Je finis par le croire, même chez Georges! Impensable... fulmine le marquis au bord d'un coup de sang.

— Père, calmez-vous, ménagez-vous de grâce, supplie sa fille redoutant le pire pour l'état de santé précaire de son père.

suppire sa fine redoudant ne pire pour l'etat de sante précaire de son père.

Et voici Joson qui entre dans le salon en soutenant un Gonéri fourbu qui s'affale dans un fauteuil!

Tous se précipitent autour du filleul de Cadoudal pris d'une crise de larmes. On le presse de questions:

— Qu'as-tu? d'où viens-tu? Où est Georges?
Réponds, voyons!
Enfin, refoulant ses pleurs, il demande... un bol de lait. Joson court à l'office tandis qu'Herveline tapote les joues de Gonéri. Il est fiévreux. Après avoir avalé d'un trait son écuellée de lait et de miel, il fait cette terrible révelation:

— Les faux-chouans ont attaqué monsieur Georges.

Georges...
Tous sont ébranlés.

19:49

Les faux-chouans, ces misérables que la Républi-que a recruté parmi des voleurs de grand chemin, des forçats, pour combattre la Chouannerie mais aussi pour la déshonorer, car lis commettent crimes et ravages et font croire ainsi qu'ils sont l'œuvre des



Comment sais-tu, Gonéri, qu'il s'agissait de faux-chouans?

— Comment sais-tu, Gonén, qu'il s'agissair de faux-chouans?

— Oh ben, j'en ai vu deux qui dans la mélée ont perdu leurs cheveux brusquement, découvrant des crânes rasés de bagnards!

— Ça ne s'invente pas l précise Emery. Les forçats ainsi engagés doivent porter perruque.

Gonéri raconte ensuite:

— Nous avions dépassé Landaul, quand j'aperqus perché dans un arbre, un homme qui faisait le guet. Je le dis à Monsieur Georges. Mais quand il tourna la tête, il n'y avait plus personne. Mon parain crut que j'avais la berlue! Er voila qu'une bande déboucha et vint vers nous. Tous étaient armés de fusils et de pistolets et chantaient la Marseillaise des Blancs.

«Monsieur Georges leur ayant demandé où ils allaient comme ça, ils ont répondu: «Rejoindre Cadoudal, pardi, il a plus que jamais besoin de renforts solides...» Moi j'étais tout content, mais notre général regardait plutôt de travers ces hommes-là,

my



Georges lui saute dessus. Quelle mêlée! Des hurlements, des coups de feu, des coups de crosse...

«Mon cheval s'est emballé... 17 ai été précipité contre un talus. Quand j'ai retrouvé mes esprits, j'étais tout seul! Alors j'ai appelé le général Georges. Personne n'a répondu. Je suis allé vers Le Granic qui n'était pas loin. Là j'ai raconté ce qui venait de se passer. On a été gentil avec moi : on m'a donné une soupe, une bolée et prêter un cheval pour rentrer.... Er me voilà, tout pitoyable!...

De nouveau Gonéri sanglote:

— Ils ont tué mon parrain!

Herveline le rassure:

— Mais non! il est bien vivant, seulement prisonnier. Il va falloir maintenant le délivrer.

Ainsi donc, Georges Cadoudal avait été victime d'un piège.

— Nous éclaircirons l'affaire plus tard. Il importe d'urgence de lui éviter le pire, déclare Régis de Talhouet.

#### Le stratagème

Le marquis propose d'examiner la situation telle qu'elle se présente:

Nous n'avons en ce moment aucune intelligence dans la place d'Hennebont. D'où une attaque me paraît téméraire et vouée à l'échec. Or, d'après sa lettre, Charron attend des ordres de Buonaparte pour décider du sort de Georges. S'iln' a envoyè que ce messager, passé de vie à trépas — loué soit l'Anket! 'il n' est pas à la veille de recevoir une réponse de Paris. C'est à notre avantage.

Tout en parlant, le marquis a les yeux fixés sur Biel Talabardon. Il mijote quelque chose. Soudain, sur un signe, il entraîne dans un coin Juluan, Émery, Le Rallic, Guillemot, qui est enfin arrivé et Herve-line. Tandis qu'il leur parle à voix basse, leurs regards se portent sur Biel.

En effet, murmure Juluan, c'est frappant. Je n'y aurai jamais pensé.

Ni moi non plus, fait à son tour Emery.

Georges l'avait déjà remarqué! précise le marquis.





Durant ce conciliabule, notre «Bonnet de Ségovie», se demande ce qu'il peut bien avoir de si bizarre sur la figure, et s'examine dans une glace sous l'œil non moins intrigué de Gonéri.

— Ce ne sont quand même pas mes «pikou panez» qui les font me régarder comme si j'étais devenu un korrigan! bougonne Biel.

Mais le marquis de Talhouet vient vers lui:

— Pour nous aider à libérer notre chef, acceptez-vous, Biel, d'oběir sans chercher à comprendre? Pour l'instant tout au moins?...

— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

Celui-ci l'invite alors à le suivre dans une autre pièce. Il tire d'une garde robe un costume chamarré qui ressemble à un uniforme, une culotte blanche, et des bottes.



Joson aide Biel à revêtir ce costume qui le surprend. Quelques instants après, le chouan léonard se contemple en uniforme de général de la Republique.

— Mais quelle comédie me fait-on jouer?

Sans lui répondre, Talhouet le prie de s'asseoir et appelle Herveline:

— Tu vas aider Joson, qui a été autrefois barbier à Vannes, à coiffer Biel sur mes instructions.

Il ordonne d'abord la coupe des cheveux, puis indique à sa fille:

— La mèche à présent.

Herveline d'un coup de peigne étudié fait descendre sur le front de Biel une mèche qu'elle arrange selon les indications de son père.

— C'est parfait, dit-il. Maintenant, levez-vous Biel. Tenez vous comme ceci, c'est très important... La main droite glissée dans votre tunique. Voyons l'effet que cela donne!

Le marquis prend du recul pour juger, puis il demande l'avis de sa fille qui répond par un sourire approbateur et complice.

Alors, le vieux gentilhomme s'adresse gravement à Talabardon éberlué par cette mascarade:

— Le rôle que vous allez jouer, mon brave Biel, comporte des risques. Il y va même de votre vie. Acceptez-vous?

— Cette question, monsieur le marquis! Ne suis-je pas un soldat du général Georges?



Talhouet serre les mains du Léonard, puis il le fait revenir vers le salon.

— Ça, par exemple! s'exclame Guillemot. Ma parole, on jurerait que c'est lui!...

— Bien oui, c'est moi, et après? s'étonne Biel. Malgré la situation dramatique, on sourit de sa réflexion. Gonéri, quant à lui, n'y comprend rien non plus.

non plus.

— Ah, monsieur le marquis, s'exclame Juluan ému, plaise à Dieu que votre audacieux stratagème

reussisse.

— Et s'il échoue? interroge Le Rallic.

— Notre sort sera vite réglé! se contente de répondre le hardi gentilhomme conspirateur.

Dans un cachot de la forteresse d'Hennebont, qui fut le théâtre des exploits de Jeanne La Flamme, qui, on le sait, comprait dans ses fidèles un Talhouet mais aussi un Cadoudal, le chef chouan médite sur son sort. Charron, le commissaire de Vannes, après avoir pris la précaution de se faire solidement escorté, vient lui faire part de sa condamnation. Il est aussitôt interrompu:



Gardez votre salive, Je la connais: «Fusillez Georges dans les vingt-quatre heures» a ordonné Bonaparte à Bernadotte.

Comme Cadoudal ne manifeste pas plus d'émotion, Charron a l'impudence de dire:

— Dura lex, sed lex! (La loi est dure, c'est la loi). Ainsi vous subirez le châtiment que vous avez réservé à Antoine de Bec-de-Lièvre.

— Un triste sire comme celui-là ne méritait pas la moindre clèmence. Mais de grâce, ne me faites pas l'outrage de me comparer à cette fripouille, à ce gentilhomme rénégat qui portait un des plus grands noms de Bretagne et de France, traître à la cause de ses pères, pour devenir un misérable espion! s'insurge Cadoudal, le visage empourpré et crachant à terre.

Sa colère fait reculer le commissaire qui préfère se retirer avec ses gardes. Il fait plus figure de condamné à mort que le chef chouan.



Le jour commence à poindre... Une chaise de poste et un cabriolet précédés d'un hussard monté, roulent à vive allure sur la route qui mêne à Hennebont. Les occupants paraissent excités.

Pourvu que nous arrivions à temps! dit l'un.

bont. Les occupants paraisser exercis.

— Pourvu que nous arrivions à temps! dit l'un.
Enfin les remparts d'Hennebont et le clocher de
Notre-Dame de Paradis se dessinent sur le ciel blalard. Les voyageurs nocturnes poussent un soupir
de soulagement. Les deux voitures s'arrêtent devant
la porte fortifiée de Broérec, transformée en prison.
Deux sentinelles s'avancent, baionnette croisée,
barrant le passage.

— Qui va là?

— Le général Bonaparte! annonce le hussard
d'une voix forte.

Les sentinelles ont un haut-le corps, se figent au
garde-à-vous en voyant apparaître à la portière la
tête du Premier consul.
Un officier sort de la chaise de poste et déclare
aux gardes éberlués:

— Le Premier consul voyage incognito dans
l'Ouest et vient s'entretenir avec Georges Cadoudal
que vous tenez prisonnier ici.
Une des sentinelles court aussitôt alerter l'officier de gendarmerie qui arrive tout essoufflé en boutonnant son uniforme, tandis que le lourd portail



s'ouvre pour laisser entrer la voiture consulaire... Le clairon sonne! Des ordres fusent:

— Garde-à-vous! Présentez armes!

Bonaparte descend avec les militaires qui l'accompagnent: un général, deux grenadiers de la Garde, et un ieune hussard à la pelisse garnie de fourrure. L'inattendu visiteur serre la main du commandant de gendarmerie qui bafouille un hommage, et lui dit simplement:

— Conduisez-moi illico vers Cadoudal.

— A vos ordres, général consul.

Quelques minutes après, Georges croit rèver en voyant pénétrer dans sa cellule le petit homme qu'il avait vu aux Tuileries. D'un geste sec, le Premier consul fair comprendre qu'il désire être seul avec le chef c'houan. Il prie seulement le général de son escorte d'assister à l'entrevue.



Les autres se retirent, tandis que les commentaires vont leur train:

— Va-t-il le faire fusiller ou le déporter, ou le grâcier ? se demande le commandant de la prison d'Hennebont.

— Les réactions du Premier consul sont toujours imprévisibles, laisse entendre un des grenadiers de la garde consulaire.

— Nous en savons quelque chose! renchérit le jeune hussard.

Nous en savons quelque chose! renchênt le jeune hussard.
 Dis donc, ru as de la chance toi, d'être à son service... T'es sûrement plus en sécurité que nous autres dans ce pays de brigands, lui dit un gendarme, et il ajoute en contemplant le hussard:
 Tu ferais pourtant des conquêtes auprès des petites Bretonnes, sacrebleu!

petites Bretonnes, sacrebleu!

Soudain, la pôrte de la pièce dans laquelle se trouvaient Bonaparte et Cadoudal s'ouvre. Accompagnés du général Delmont, le Breton et le Corse apparaissent souriants:

Nous faisons la paix! annonce Georges d'une voix forte en serrant la main de son rival...

Général Bonaparte, vous êtes mon hôte! Venez!

— Vive la Nation! clame la garnison.



Tandis que soldats et gendarmes présentent les armes, que les tambours roulent, Bonaparte, son escorte et Cadoudal regagnent les voitures.

Nous nous rendons à la préfecture de Vannes, fait savoir le hussard aux cochers.

Les deux ennemis irréductibles d'hier montent ensemble, sous les vivats des militaires.

Mais en sortant d'Hennebont, les voitures pren-nent la route de Languidic. Et fouette cochers! Elles s'engagent alors dans un chemin tortueux, qui laisse toute juste passer une charrette, pour atteindre le lieu dit Gohannec. Elles s'arrêtent enfin devant une mai-son de ferme dissimulée dans la futaie. Un jeune garçon en sort et court vers la chaise de poste: c'est Gonéri, qui se jette dans les bras de son parrain libéré. Les occupants des deux voitures entrent dans la maison où se tient un couple paysan. Un copieux repas les attend.

repas les attend.

Alors tous éclatent d'un grand rire, y compris
Bonaparte! Les grenadiers et le général de l'escorte
enlèvent leurs moustaches postiches. Ce sont: le
marquis de Talhouet qui ne manquait pas d'allure en
général Delmont, Guillemot, Julian Cadoudal, Pier
Le Rallic et Emery en grenadiers et aides de camp. Les cochers ne sont autres que Joson et Boulom Uisant. Quant au jeune hussard bien sanglé dans son brillant uniforme, et portant avec prestance le dol-man, en décollant sa fine moustache blonde il révèle le gracieux visage d'Herveline. Elle avait tenu à

participer à cet audacieux exploit, mais combien périlleux si les choses avaient mal tourné. Une tête que je voudrai bien voir, c'est celle de Bonaparte quand il apprendra... dit Georges en se mettant à table!...

mettant à table!...

Er Boulom Uisant de chanter à Georges:

Bout é venne er prison, er prison ranjemet
Me zo ur paot chouan, me achapo asset
Eouzet laridondaine — Eauzo Laridondom!
(Quand je serai en prison enchainé — Je suis un
gars chouan — Je saurai bien m'échapper)

Biel n'en revient toujours pas de s'être mis dans
a peau du Corse. Il n'empéche que le piège du
balafré a failli se refermer sur Georges et tragiquement Car la lettre de Lucrèce était un faux, habilement combiné et rédigé, jusqu'à cette excuse de
l'écriture défectueuse, cause de l'état de santé de la
fiancée de Cadoudal. Ainsi ne reconnaissant pas sa
fine et élégante plume, il n'y trouva rien d'anormal.

D'ailleurs lorsque Pierre Mercier est de retour de
Paris, il donne confirmation de la ruse des services de
Fouché:

— Ma sœur se porte à merveille Ellen's pulle.

Fouché:

— Ma sœur se porte à merveille. Elle n'a nullement écrit la lettre en question et notre père n'a pas davantage vu de messager à la balafre. Puis il tend une enveloppe à Georges:

— Par contre, voic la bonne et affectueuse lettre de ta chère Lucrèce!

(1) Mélodie en fin de volume

# «Saisissez-vous de mon sosie breton!»

On se souvient de Bourcicotte qui fut arrêté par la police pour avoir annoncé la mort prématurée de Cadoudal, tandis que celui-ci chassait les troupes républicaines de la presqu'ile de Rhuys. Or ce soir d'automne, l'ancien traqueur des Talhouet, ayant fait son «temps de prison», et repris du service, se rend à la Malmaison, résidence de Bonaparte quand il ne séjourne pas aux Tuileries.



Notre homme, en franchissant la grille dorée reste cloué sur place! Il vient d'apercevoir le Premier consul se profilant en ombre chinoise sur l'une des fenêtres éclairées.

— Quo? il est déjà rentré! s'exclame Bourcicotte. Puis s'approchant du mameluck de garde:

— Le Premier consul est de retour de la cidevant Bretagne?

— Le Général n'a pas voyagé ces jours-ci, répond le mameluck.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Parfaitement citoyen.

— Mon brave, tu es un zélé serviteur et tu sais garder un secret comme un sphinx de ton pays! fait Bourcicotte en tapant su l'épaule du mameluck.

pays! fait mameluck

mameluck.

Je vous assure que le général Bonaparten'a entrepris aucun voyage dans les départements de l'ouest. Ce matin encore, il était impatient de savoir si Cadoudal avait été éxécuté.

Que chantes-tu là, l'ami? Or, moi je sais que le Premier Consul a vu lui-même Cadoudal et ils se sont réconciliés! Voilà la grande nouvelle!

Puis laissant le mameluck de marbre, Bourci-te gravit de ses courtes pattes le perron de la

Saperlotte! je veux en avoir le cœur net!
Bientôt, il est en présence du Premier consul.
 Général, je ne m'attendais pas à vous voir

— Général, je ne m'attendais pas à vous voir ici ce soir.

— Pourquoi done?

— Je vous croyais dans l'Ouest, dans le Morbihan précisément.

— Et pour y faire quoi, grand Dieu?

— Mais pour y grâcier Cadoudal!

Bonaparte a un sursaut. Alors Bourcicotte lui fait l'invraisemblable récit de l'arrivée inopinée du Premier consul lui-mème à la prison d'Hennebont, puis la libération du chef chouan et la réconciliation des deux adversaires.

Bonaparte a écouté les dents et les poings serrés:

serrés :

serrés:

— C'est tout, oiseau de malheur?

— Oui, Général consul.

— Quelle bonne histoire pour le «Times».
Bonaparte pense qu'il y a les Anglais làdessous... Et brusquement il congédie Bourcicotte
qui se demande si cette fois sa raison ne va pas
chavirer...

— Ainsi, apprend le Premier consul à son ministre de la Police, il s'avère que ce brigand de Cadoudal, par une mise en scène audacieusement montée avec des complices, aurait été libéré par moi-mêmel. Il serait non moins exact que J'ai aussi un sosie dans ce maudit Morbihan. Sa ressemblance frappante avec ma personne aurait trompé la police, la garde de la forteresse d'Hennebont et fait évader Georges!

— Général, c'est invraisemblable!

— Lisez Fouché, lisez ces dépèches! Quelle audace reconnaissez-le! Ce Georges m'échappera donc toujours, hurle Bonaparte, dont le teint devient successivement jaune et vert!





Puis se calmant, il dicte à un secrétaire: Écrivez! Au préfet du Morbihan,

j'ordonne:
Primo — Destituer de leurs fonctions la garnison
et les gendarmes d'Hennebont pour s'être laissés berner par un imposteur et avoir permis l'évasion de
Cadoudal.

Cadoudal.

Secondo — Que la police mène dans le plus bref délai toutes actions pour se saisir de celui qui serait mon sosie et me l'amener à Paris... On ne sait jamais, il pourrait m'être utile. Vous saisissez, Fouché?

Tercio — Redoubler d'activité pour capturer Cadoudal mort ou vif. Offrir naturellement de très fortes revines.

Les présents ordres doivent être exécutés sans

délai.

D'un geste rageur, Bonaparte paraphe le papier en jetant ces mots:

— Sera-ce le dernier sur ce bougre de Breton? Ah s'il avait été des nôtres, il aurait été autrement efficace que toute ma police réunie, car reconnaissez-le, Fouché, nous avons bonne mine!

Le ministre ne dit mot et glisse le document dans sa serviette, quand Bonaparte se ravise:

— Ajoutez que je destitue aussi ce Jean Fou-tre de commissaire Charron qui tremblait comme une femmelette devant Georges! Qu'il aille au diable!



## L'attaque du pavillon de chasse



Au village de Kernaud, Cadoudal donne maissance à Talabardon de l'ordre de Bonaparte

le concernant:

— A l'avenir, Biel, sois sur tes gardes! Tu aurais même intérêt à laisser pousser 12 barbe, car si tu tombais entre leurs mains, ce serait un grand malheur pour nous tous. En voulant t'enlever, Bona-

parte a sûrement un plan derrière la tête. Aussi, s'il t'arrive d'être attaqué, défends-toi jusqu'à...

— La mort! enchaine le sosie de Bonaparte.

— Tu es un brave. Si les princes t'entendaient, s'ils nous voyaient là luttant sans trève, avec notre entêtement breton! soupire Georges. Subitement irrité il s'écrie:

— Bon sang! Ce n'est pas à la Cour du roi d'Angleterre qu'on défend une cause! N'evah! Dalhamb mat atath! (Qu'importe, tenons bon toujours).

Trois ombres traversent le profond bois du domaine de Talhouet que n'habitent plus depuis la libération de Cadoudal, le marquis et sa fille, leur manoir n'étant plus un lieu sûr: ce sont Biel, Herveline et Gonén.

— On dirait que nous sommes filés!chuchote le filleul de Cadoudal.

— Il semblerait! Réfugions-nous dans notre pavillon de chasse, suggère Herveline.

— Il n'est pas habité?

— Non! j'y suis passée hier encore.
Quand des craquements de branchages qu'on écarte se font entendre.

— Vite au pavillon... Il s'y trouve une cache secrète, œuvre de feu mon grand onde.



Comme ils montent l'escalier, une voix les interpelle:

— Que personne ne bouge! Talabardon, rends-

Oue personne ne bouge: Talasattori, retest toi et tu aurus la vie sauve. Un groupe d'hommes armés est là, s'apprétant à monter lorsqu'une grosse lanterne en fer est lancée sur eux par Gonéri. Biel et Herveline profitent de ce moment de stupeur des intrus pour sortir leurs

armes.

— Pour la seconde fois, rends-toi Talabardon!

Pour la seconde fois, rends-toi Talabardon! lance le cheft.

— Biel, oublie que je suis une femme, défendons-nous! lui crie la jeune fille.

Et elle décharge les premières balles de son pistolet sur les assaillants, tandis que Gonéri les bombarde de tout ce qui tombe sous la main: escabeaux, vases, candélabres jusqu'à un pot de chambre!

Un policier recommande à ses collègues:

— Nous devons l'avoir vivant, ne l'oubliez pas!
Débarrassons-nous d'abord des deux autres!

Et il tire sur Herveline. Biel se précipite vers elle,
— Ce n'est rien.. Mais elle chancelle et s'évanouit.

s'évanouit. Gonéri animé d'un admirable courage va pour saisir le pistolet d'Herveline quand il est assommé d'un coup de crosse. Biel est seul à se défendre, se

battant comme un lion dans ce réduit où il est diffi-cile de l'atteindre. Il n'a pas encore déchargé ses deux pistolets mais il sent ses forces faiblir... Son bras droit saigne abondamment... Une autre balle lui perfore

un poumon.
L'étau se resserre:
— Nous le tenons! exultent les policiers.
— Trop tard! riposte le sosie de Bonaparte en

s'écroulant.

Herveline revenue à elle, se penche sur Biel qui la regarde une dernière fois et lui murmure à l'oreille:

— Herveline karet, kenavo er baradoz! (Herveline karet, kenavo er baradoz! (Herveline aimée, au revoir au paradis).

Les sbires de Fouché furieux de leur ratage s'in-

vectivent:

- Nous n'aurons pas la prime, c'est malin!
- Il ne fallait pas le tuer!
- Non mais, crois-tu que j'allais le laisser me

descendre!

— Assez discuté.. L'affaire est ratée. Il faudra
rendre compte, coupe celui qui paraît être le chef.

— Et ces deux-ci? interroge un autre en désigrant Gonéri et Herveline qui a de nouveau perdu
connaissance

connaissance.

— Peuh! ils n'en valent guère mieux.

connaissance.

— Peuh! ils n'en valent guère mieux.

Déguerpissons!

Quand Cadoudal apprend la mort de Biel, son visage réflète une profonde tristesse:

— Notre «sacré bonnet Ségovie» est tombé en soldat... et pour moi!

Puis il va prendre des nouvelles d'Herveline et de son filleul qui se remettent de leurs blessures superficielles.

— Avec le coup de crosse, j'en ai entendu des cloches! Oh la la... plaisante Gonéri qui ignore qu'il ne reverra plus le fier combattant de Kergidu qu'il aimait tant. Herveline est aussi très affectée de sa mort. Elle l'entend encore dans son dernier souffle prononcer son nom avec une tendresse infinie.

— Et pendant qu'ici on continue de mourir, de se battre, à Paris « Pierrot» (un des surnoms de Robinault de Saint-Régent), L'imoellan, Joyaut et les autres rèvassent! s'écrie Georges avec colère.



#### La machine infernale



Dans son logement de la rue Montorgueil à Paris, Robinault de Saint-Régent a connaissance des amers reproches de Cadoudal. Il s'insurge à son tours.

Ah, c'est comme ça! Et bien, on va voir si je

tour:

— Ah, c'est comme ça! Er bien, on va voir si je rêvase!

Il réunit ses comparses pour leur faire part de l'idée qui lui trotte dans la tête depuis un certain temps. Il a trouvé le moyen de faire disparaître Bonaparte à tout jamais!

— Par un enlèvement? suggère Limoellan, major général des Chouans du Morbihan.

— Bien mieux et autrement expose son plan à ses amis médusés:

— Bonaparte doit se rendre à l'Opéra le 24 décembre prochain pour assister à l'oratorio de la Création du Monde, de Haydn. Alors que diriez-vous d'un baril de poudre explosant sur son passage?

Limoellan et Joyaut tressaillent:

— Là, nous doutons que Georges soit d'accord!

— Oui ou non, réplique Robinault agacé, veutil a chute du petit homme?

— Bien sûr, mais il y a la manière. Tu connais Georges...

— Le sais, touiours avec sa marotte du Combat.

— Bien sür, mais il y a la manière. Tu connais Georges...

— Je sais, toujours avec sa marotte du Combat des Trente: agir en chevaleresque! Eh bien, ne vous en déplaise, moi je passe à l'action, dussé-je y laisser ma tère.

ma téte.

Il a dit cela avec une farouche détermination qui subiugue les autres:

— Tout de même, fait observer Limoellan: le 24 décembre, pour des chrétiens, célébrer ainsi la Nativité de Notre Seigneur!

— Vous oubliez ce 24 décembre de l'an dernier, qui ne gêna pas Bonaparte pour lancer son ordre d'extermination du Morbihan, rappelle Robinault.

Finalement Joyaut et Limoellan se rallient à lui

pour entrer dans le complot.

Nous avons dix jours devant nous. Ne perdons pas de temps pour trouver cheval, carriole, tonneaux et poudre, puis examiner les lieux, sans compter nos hardes de circonstance.



Le Lendemain, Robinault rencontre sur les boulevards un ancien matelot canonnier qui fut sous ses ordres dans la marine royale, et combattit ensuite en Vendée: un nommé Carbon, dit «Petit François». En lui Robinault a trouvé l'homme qu'il lui faut. De fait, Carbon se met aussirôt à la besogne. A la boutique d'un grangeire : la cube estra respective.

A la boutique d'un grainetier, il tombe sur une nonce ainsi libellée: *Juman quatre an et bonne charête* 

annonce ainsi libellée: Juman quatre an et bonne charête à vendre.

L'affaire est conclue sur le champ. Comme le grainetier lui demande ce qu'il va faire de cet équipage, Carbon a sa réponse toute prête:

— Je suis marchand forain. Je vais à Laval vendre de la cassonnade. A propos, il me faut des toncaux. Peux-tu m'indiquer un marchand dans le coin?



— Au n° 2 de la rue de l'Échiquier. Vas-y de ma part, lui dit le grainetier. Chez un fippier, les comploteurs se procurent des blouses de charretiers. Puis Robinault et Carbon se rendent chez le tonnelle. Comme «Petit François» choisit une barrique de deux cent quarante litres, son ancien chef objecte à voix basse:

ancien chel objecte à voix basse:

— C'est trop énorme!
— Pas pour ma cassonnade. C'est exactement ce qu'il me faut! déclare à voix haute l'ex-canonnier en se tournant vers le tonnelier.

Tout ce matériel y compris la jument et la poudre sont mis à l'abri dans une remise louée rue du Paradis.

Beticolie

Robinault se rend ensuite du côté des Tuileries, où réside, on le sait, le Premier consul. Il tire sa montre, et regarde vers l'Opéra. Il calcule qu'il fau-dra quatre à cinq minutes à la voiture consulaire pour aller du pavillon de Flore à l'Opéra en passant par la rue Saint-Nicaise.

Enfin une expérience est faite en secret de l'allumage de la méche en calculant avec minutie la longueur exacte du cordon.

Revêtus de leurs blouses, ce 24 décembre, à sept heures dus soir, nos conspirateurs sont prêts. Limoelhan mêne l'attelage, tandis que Robinault, Joyaur et Carbon suivent à pied. Rue Saint-Nicaise, la charette est stationnée avec ses deux tonneaux remplis de poudre et de mitraille, reliée à un canon de fusil garni de sa batterie, le tout camoufé sous une bâche. Il a été convenu que Limoellan, en sa qualifé de major général de la Chouannerie, dirigera à Paris l'insurrection après la mort de Bonaparte. Aussi il ne doit pas partager les dangers que va courir Robinault. En le quittant, Limoellan lui souhaite «bonne chance».

Quant à Joyaut, il doit donner le signal du départ de l'escorte en agitant un mouchoir. Carbon, lui





s'éclipse, son rôle étant pratiquement terminé. La rue Saint-Nicaise s'est animée. Il y a du monde aux fenêtres, les passants se rangent le long des maisons pour acclamer le Premier consul.

Huit heures sonnent à Saint-Germain l'Auxerrois. Le cortège a du retard...

Huit heures dix: ... le faux charretier allume la pipe qu'il utilisera pour embraser l'amadou servant de mèche. Mais il a beau scruter la foule, aucun mouchoir n'est agité. Soudain des acclamations s'élèvent, saluant les cavaliers de l'escorte qui débouchent à l'entrée de la rue.



obinault est pris de court. Pour comble, un dier à cheval le bouscule. Il réussit néanmoins à ir à la mèche et l'allume de son brûle-gueule. Is enfuit... Nul ne prête attention à lui car il y a le badauds qui courent dernère les chevaux voir Bonaparte. Lout d'un coup, une détonation effroyable l'air. Bonaparte qui s'était assoupi sur son se réveille en sursaut et crie:

Nous sommes minés!



Sa voiture s'est soulevée par la déflagration, les vitres ont éclaté! Le cheval d'un grenadier se cabre



Mais César, le cocher ivrogne — îl n'y a que dans cet état qu'il conduit bien — fouette avec vigueur ses chevaux.

Cependant la machine infernale a fait l'effet d'une bombe d'une telle puissance, entendue dans tout Paris, et a provoqué un de ces carnages:

Les gens de la rue Saint-Nicaise sont terrassés blessés, déchiquetés. La charrette a volé en éclats. L'arrière-train de la jument a été emporté... Quinze maisons sont ébranlées.

Telle est la vision d'horreur de ce 4 nivôse de l'an IX de la Révolution, le veille de Noël... Quant à Robinault, le souffle de l'explosion l'a violemment jeté à terre. Il se relève meurtri, respirant mal, se



croyant grièvement atteint, bien qu'il n'ait aucune blessure apparente. Il réussit à gagner la rue des Prouvaires où demeure une famille amie, les Leguilloux, quand survient Joyaut:

— Bonaparte est-il mort?

— Non, le coup a échoué!

— Malédiction!

Chancelant, Robinault gémit:

— Je ne sais ce que j'ai!... j'étouffe... Je n'y vois plus... J'ai les poumons écrasés... Joyaut, aide-moi à monter l'escalier.

La mère Leguilloux leur ouvre:

— Envoyez vite chercher un médecin, citoyenne. Soyer, — autre surnom de Robinault — a fait une chute...

— Non, intervient le pseudo-Soyer, va plutôt chercher un prêtre qui ne me trahisse pas après avoir entendu ma confession.

Peu de temps après, le médecin est là, l'examine et le rassure:

— Ce n'est qu'un choe! Vous vous en tirerez.

Pet ue camps personer le le rassure:

— Ce n'est qu'un choe! Vous vous en tirerez.

Cependant le prêtre inconnu a confessé Robinault. Après l'avoir entendu, il se retire le visage bouleversé.



Non, vraiment le jour est mal choisi pour entendre cela. Aussi la représentation de la Création du Monde s'achèvera devant une salle à mointé vide, de nombreux spectateurs quittant à leur tour le théâtre pour courir aux nouvelles de l'attentat de la machine infernale qui a failli coûter la vie à Napoléon Bonaparte.

Le lendemain à la première heure, le ministre de la Police est convoqué au Payillon de Flore.

— J'accuse les Jacobins!. C'est leur œuvre, affirme avec violence le Premier consul.

Fouché tente en vain de le calmer:

affirme avec violence le Premier consul.

Fouché tente en vain de le calmer:

— Permettez, général, aucune accusation ne peut être portée avant de connaître les vrais coupables.

— Ce sont eux! n'en démord pas Bonaparte en brandissant une liste de cent trente noms de Républicains fichés. Voilà mes assassins! Je ne les raterai pas.

Et il fait prendre un arrêté pour frasper de déportation ces cent trente suspects. L'occasion est trop belle pour se débarrasser de ces adversaires-là.



# La colère de Georges



Sous une pluie d'orage et un ciel strié d'éclairs, cavalier trempé jusqu'à l'os, chevauche vers le

un cavalier trempé jusqu'à l'os, chevauche vers le Morbihan.
Un peu avant Auray, il ralentit, le temps étant plus clément, mais c'est aussi parce qu'il cherche son chemin. Il sort alors de son manteau un papier sur lequel est tracé un plan sommaire avec un croquis: Chapelle et fontaine Saint-Goal.

— C'est donc bien ici! se dit le cavalier en pous-sant un soupir, puis il ajoute comme se parlant à lui-même: « L'orage que j'ai subi, n'est rien à côté de celui que je vais déchaîner!»

(1) Société politique née à la Révolution française, qui prit ce nom de Club des *Jacabins* parce que tenant ses réunions dans l'ancien couvent des Dominicains de Paris. L'établissement de la Terreur fut en grande partie l'œuvre des Jacobins.

Après qu'il eut entendu de la bouche du messager le récit de l'attentat de la rue Saint-Nicaise, Cadoudal laisse éclater sa fureur:

— Il a osé faire ça! Quelle triple buse... Et naturellement on m'accuse à Paris d'être l'instigateur.

— Pas précisément! Bonaparte est persuadé que c'est un coup des Jacobins. Et rassurez-vous, Georges, aucun des nôtres n'est encore arrêté.

— Il n'empêche que ce fou de Robinault dérange tous mes plans. C'est insensé. Et si jamais ils mettent le grappin dessus, il est bon pour le rasoir national...





Pendant ce temps, le préfet de police Dubois. Il a fair ramasser avec soin les débris de la charrette et des tonneaux de poudre ainsi que le cadavre du cheval. Des affiches sont placardées donnant leur description détaillée.

Le marchand de graines ne tarde pas à se manifester: il révèle avoir vendu cette jument ainsi que la charrette à un individu dont il donne le signalement. A leur tour, les propriétaires de la remise de la rue du Paradis fournissent des détails sur les trois personnages qui sortirent le 3 nivôse — 23 décembre — la charrette chargée de deux tonneaux, et ils précisent: — Ils se disaient marchands forains, se rendant à Laval.

Laval.

Le fripier déclare de son côté qu'il a vendu une veste bleue à un prétendu marchand forain. Avec ces indices et témoignages, les policiers sont persuadés d'être sur la piste des auteurs de l'attentat de la rue Saint-Nicais.

Dès lors, l'enquête avance à un rythme accéléré: Deux cents trente trois suspects sont arrêtés, mais les témoins ne reconnaissent en aucun d'eux les hommes auxquels ils ont eu affaire.

D'autres renseignements permettent à la police de retrouver François Carbon, fiché «Petit François». Les témoins l'identifient sans peine. Il cherche d'abord à nier, mais devant les preuves matérielles, les confrontations et dépositions irréfutables, «Petit François» finit par tout avouer. Il va jusqu'à donner le nom de Robinault qui est arrêté à son tour. Après un interrogatoire serré, l'ancien officier de marine reconnait être l'instigateur de la machine infernale. Tous deux sont condamnés à la peine de mort. Carbon ne peut réprimer un frisson mais, crâne, Robinault déclare aux juges d'une voix ferme:

— Je demande à être exécuté dans les vingt-quarte heures...

Autour de l'échafaud, ils entendront des chanteurs de rues vendant pour un sou La complainte sur l'explosion de la rue Saint-Nicaire».

Quant à Limoellan et Joyaut, ils demeurent introuvables. Le premier a réussi à gagner les Amériques. Très choqué par le sanglant attentat, ils e fait prêtre. Et rous les ans, la veille de Noél, il célébrera la messe, les larmes aux yeux, pour les victimes de la machine infernale, pour Robinault et «Petit François».

Par contre, un qui n'en revient pas et paraît même déçu, c'est Bonaparte:

— Ils n'étaient donc que quatre chouans à avoir monté cette machine infernale contre moi! Basta!

Bien qu'il soit prouvé qu'ellen'est pas l'œuvre de Cadoudal, des instructions nouvelles sont données aux préfers de l'Ouest pour traquer les Chouans irréductibles:

— Tous doivent périr sur l'échafaud! Telle est la consigne.

la consigne.
Georges est accablé. Il se refuse d'entraîner dans le désastre qui le menace, à la suite de la folie de Robinault, les braves qui l'on suivi depuis des années dans son combat.



# La tragique nuit de la Fontaine-aux-Anges



Au petit jour, Georges Cadoudal est absorbé par une longue correspondance quand Mercier-La-Vendée vient le voir:

— Toi déjà, Pierre, tu es bien matinal!
— Et toi-même, tu es tombé du lit?
— Ma foi ou!! Avant que le coq n'ait chanté, j'étais déjà plongé dans ce rapport — quel pensum, mon pauvre! — destiné au comte d'Artois! Je l'informe de notre lamentable situation dont il n'a pas la moindre idée... Prends-en connaissance! Entre nous il n'y a pas de secret.

Et le futur beau-rère de Cadoudal lit presque à haute voix en appuyant sur les mots:
— «Nous sommes ici, à chaque minute, exposés au poignard des assassins!». Mais qui portera à Londres ce document? Il faut quelqu'un de sûr afin que cette confession, que je partage, ne tombe pas aux mains de nos ennemis.

Qui? Mais toi, pardi! répond Georges le plus simplement du monde. Mercier tente de protester.

Mercier tente de protester.

— Tu es mon autre moi-même, tu es le seul qui connaisse le tréfonds de ma pensée. Tu ne peux me refuser cette mission, mon vieux Pierre.

— Naturellement que j'accepte et en suis

Merci et n'hésite pas à plaider notre cause

— Merci et n'hésite pas à plaider notre cause auprès des princes.

— Notre cause! mais c'est la leur aussi, que je sache! C'est égal, depuis que je me bats pour eux, il y a des jours où je me demande, mon pauvre Georges, si nous n'aurions pas dû, comme d'aurres, cesser de vivre dangereusement... confesse celui qui reçut le surnom de La Vendée...

Georges le regarde, interrogateur.

— Oui, Georges, moi aussi j'ai pensé prendre femme, bâtir un foyer, avoir une famille, une couronne d'enfants... comme toi d'ailleurs! Lucrèce attend ce jour, tu le sais...

— Eh oui! C'est pourquoi, je te l'avoue, si mon appel n'est pas entendu, non, je ne briserai pas mon sabre, mais...

Georges n'ose achever... Il croit soudain réenten-

Georges n'ose achever... Il croit soudain réenten-Bonaparte lui intimer l'ordre de vivre nquillement.

Alors, il se redresse, prend les bras de son frère

Je compte sur toi et secoue les princes!

Mercier quitte le Morbihan avec une petite escorte composée de Jean-Marie Ernery, Lantivy, Joalland, Le Rallic, Gonéri. Il est convenu qu'ils conduiront le confident de Cadoudal jusqu'à la baie de Saint-Brieuc. Là, Mercier embarquera pour l'Angleterre.



Ce 20 janvier au soir, ils s'arrêtent au hameau de la Fontaine-aux-Anges, à la lisière de la forêt de Loudéac, le pays du brave Soulabaille. Deux villageois les observent curieusement.

— Eh, ch, dit l'un, as-tu remarqué, dame, comme ils sont bien vêtus ces cavaliers-là et surtout

bien armés!

— Oui dame, ma fine, ils me paraissent autre

bien armés!

Oui dame, ma fine, ils me paraissent autre chose que des voyageurs ordinaires.

Pour sûr, des chefs... Et baissant la voix, son compère lui souffle quelques mots, et tous deux disparaissent...

Nos voyageurs après avoir soupé, se couchent, faigués de cette harassante journée. En outre, il faudra reprendre la route de très bonne heure.

Or, vers onze heures du soir, Gonéri, ne dormant que d'un œil, entend marcher au dehors:

— Ça ressemble à des bruits de bottes! Houlà...

Il se lève doucement pour ne pas réveiller les autres qui partagent cette grande chambre, et se dirige vers la fenétre donnant sur la cour. Alors dans le clair de lune, il distingue nettement des ombres qui ne le rassurent pas du tout. Il va vers le lit de Philbert Joalland et secoue ce dernier:

— Je voudrais bien rêver! Viens voir!

Philbert se lève, regarde à son tour à travers les carreaux:

— Malheur, les Bleus!

crreaux:

— Malheur, les Bleus!

Ce sont les gendarmes de Loudéac qui cernent la maison. L'ancienne ordonnance de La Rochejaque-lein et Gonéri réveillent Mercier et les autres. Tous



Tirons dessus, ordonne Pierre Mercier.
Nous n'avons pas le choix.
Alors, durant une heure nos Chouans vont soutenir un véritable siège. Leur feu est si nourri, que les assaillants ne peuvent approcher de la maison. Soudain Mercier déclare:

Je vais tâcher de sortir d'ici et m'enfuir par la forêt afin d'assurer ma mission. Quant à vous autres...



Attendez, supplie Emery, ils ne sont que

Attendez, supplie Enlery, as he sont que douze, ces Bleus.

— Oui mais il faut redouter le renfort qu'ils vont amener. Alors nous serons perdus! Or, sachez bien, mon cher Jean-Marie, que le document que je porte ne doit pas tomber dans leurs mains.

Er profitant d'un répit, Mercier s'élance en

Votre manteau, prenez votre manteau! lui crient Gonéri et Emery, en jetant le vêtement par la

crient Gonéri et Emery, en Jetant le vetenient par sefenètre.

Mais Mercier a déjà disparu dans la nuit vers le bois tout proche. Plus qu'une haie à franchir et il échappe aux Bleus.

Hélas, la blancheur de sa chemise est une cible. Un gendarme l'a repéré et tire à dix pas deux coups de feu. Mercier s'écroule mortellement touché. Les gendarmes se précipient et trouvent sur lui le document confidentiel de Cadoudal au comte d'Artois, révèlant la tragique situation et réclamant d'urgence un secours militaire.



#### La douleur d'un chef



Trois cavaliers au visage assombri se dirigent s Bodéan en Grand-Champ où se trouve pour eure Georges Cadoudal: Emery, Gonéri et

vers Bodéan en Grand-Champ où se trouve pour l'heure Georges Cadoudal: Emery, Gonéri et Joalland.

— Quelle pénible mission, mon pauvre gars, soupire celui qui vit tomber Henri de La Rocheja-quelein. Je ne me sens pas le courage d'annoncer à Georges la mort de Jonathas.

— Ah si seulement il avait pris son manteau! se lamente Gonéri.

— Que veux-tu? Il est tombé en soldat pour Dieu, le Roi et le Pays.

Quand ils pénètrent dans le hameaû de Bodéan, Georges est là en haut de l'escalier extérieur d'une chaumière. Il les attend...

En remarquant leurs tristes figures, il se précipite:

chaumière. Il les attend...
En remarquant leurs tristes figures, il se précipite:

— Vous en faites des têtes d'enterrement!
Emery pense: — Pauvre Georges, tu ne crois pas si bien dire!
Aucun n'ose parler.

— Qu'est ce qui n'a pas marché? Répondezmoi, bon sang!
Emery se hasarde, puis les mots s'étranglent dans sa gorge. Cadoudal le harcèle:

— Jonathas a-t-il pu embarquer? Avez-vous été attaqué?

— Parrain... balbutie Gonéri.
C'est tout ce qu'il peut dire.

— Jonathas! fait Emery avec un geste significatif. Georges a compris.

Alors son visage s'empreint d'une profonde tristesse. Écrasé par la douleur que lui cause la mort

de son ami, il va s'asseoir au pied d'un hêtre, la tête dans les mains. Gonéri s'approche de lui: — Parrain...

dans tes mains. Goneri s'approche de lut:

— Parrain...

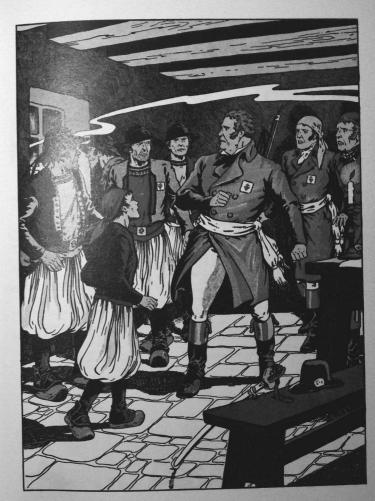
D'un geste, Georges lui fait comprendre de le laisser seul.

Respectueusement, tous se retirent, laissant leur chef pleurer son frère d'armes, le mieux aimé.

Avant la messe de Reguiem qui doit êrre célèbrée pour l'âme de Pierre Mercier, Cadoudal évoque le souvenir de celui dont la mort a été cruellement ressentie dans tous les cœurs chouans.

— La Providence a voulu qu'il donne sa vie pour son roi, le même jour où Louis XVI fut supplicié: un 21 janvier. Lui aujourd'hui, moi demain!





Vous me cachez quelque chose, les gars...



Un murmure s'élève. Georges réplique:

- Vous ne me voyez tout de même par mourant dans un lit!

Et parlant à lui-même:

Pierre, mon frère, quelle belle fin tu as eue!

A ce moment un des hommes se tourne vers son voisin et le regarde étrangement. Lantivy leur fait un signe de tête réprobateur, mais Georges a saisi la scène qui n'a duré que quelques secondes:

Vous me cachez quelque chose, les gars!

 Vous ne deviez pas le savoir, du moins pas tout de suite! Le général Mercier doit être vengé. — Il le sera, sois tranquille, mais explique-toi!

Alors Joalland, comme s'il en avait trop sur le

cœur, fait cet aveu:

Eh bien voilà! j'peux plus garder ça pour moi. C'est trop lourd... Tant pis si les autres m' en veulent.

- Quelle mauvaise nouvelle vas-tu encore

m'apprendre? demande Georges angoissé.

Après l'avoir tué.. ils l'ont promené... dans une charrette, à travers les rues de Loudéac... puis...

Ah non, continue, c'est un ordre... Et puis...

intime Georges.

- Ils l'ont jeté sur les marches de l'église où tout mutilé il est resté trois jours. J'étais là, j'ai vu! conclut Joalland tout d'une traite.

Le visage de Cadoudal s'est empourpré. Et dans

une violente fureur il écume!

 J'ordonne qu'on mette le feu à la Fontaineaux-Anges! Qu'il n'en reste plus de trace.

Herveline est arrivée, prend affectueusement le bras de Georges qui se dégage. Il répète:

Vous m'entendez! qu'il n'en reste plus de

trace!

Mais on vient annoncer que l'abbé Guillevic s'apprête à dire la messe de Requiem.

Lorsque le célébrant prononce les dernières prières: «Requiescat in pace», un lourd sanglot couvre le Amen. C'est Georges. Puis il prie ses compagnons de le laisser de nouveau seul. Son cœur saigne d'une profonde blessure. Sa colère, son désir de vengeance d'incendier le hameau de la Fontaineaux-Anges, font place à un immense chagrin.



# Juluan, le barde aux cheveux d'ambre



A Kerleano, Juluan Cadoudal, le frère cadet de Georges, qui est poète et musicien, chante à Gonéri la complainte qu'il vient de composer sur Mercier-La-Vendée.

Quelqu'un entre. C'est Lemoing, sumommé par tous le «vieux parrain», selon l'usage chez les Bretons, bien que Juluan soit le filleul de la femme de

Bretons, bien que juiuair so.

Lemoing.

— Que chantes-ru là de si bon cœur, Juluan?

— Je ne chante pas de si bon cœur, hélas, car c'est une gwerz sur notre martyr Pierre Mercier!
répond le frère de Georges.

Et il invite le vieux parrain à s'asseoir en lui versant une bolée de cidre, puis il reprend sa compolainte.

complainte.
Gonéri observe le bonhomme. Soudain Juluan

s'arrête de chanter:

— On dirait que mes couplets ne te remuent pas le cœur, parrain?

— Que si, que si! mais à mon âge, que veux-tu, on ne pleure plus comme un enfant.. et j'en ai tant

on ne pieure pius contine un chiadan.

— C'est vrai, mais que penses-tu quand même de ma nouvelle gwerze?

— Ah ça, on peut le dire, tu fais de belles rimailles, Juluan, mais je ne te savais pas si terrible!

— Crois-tu que la profanation du corps du fidèle compagnon de mon frère ne crie pas vengeance?

Puis Juluan verse une nouvelle rasade au père Lemoing:

Allons, une dernière bolée! Oui une dernière bolée! répète le vieux d'une voix étrange.

Ayant vidé son pichet, il prend congé.
Lorsqu'il est parti, Gonéri est tout songeur.

— A quoi penses-tu? lui demande Juluan.

— Ton vieux parrain m'a paru bizarre. Je me fais peut-être des idées, mais il avait un drôle de regard!

regard!

— Il a tout bonnement des allures et des ties dus à son âge. Il ne faut pas y prêter attention. Depuis le temps que je le connais ce bon vieux parrain! rassure Juluan en riant.

Mais Gonéri ne semble pas convaincu. En quit-tant Kerléano, il se met dans la tête de filer le père Lemoing. Bientôt, l'un suivant l'autre, ils arrivent à Auray. Gonéri se poste dans une encoignure, et voit le bonhomme se diriger vers une maison surmontée d'un drapeau tricolore:



Mais il va à la gendarmerie
Houla, et pour y faire quoi? se
demande interloqué, notre jeune
choure.

Il attend... Bientôt Le Moing sort, un large sou-nire fendant sa face de bois. — On dirait qu'il compte des sous! se dit Gonéri. Qu'est-ce que ça veut dire? J'ai bien envie

Goneri. Qu'este que de lui causer...

Mais il se ravise, et reprend le chemin de Ker-léano pour informer Juluan. Il trouve malheureuse-ment porte close. Le frère de Georges est sorti faire une promenade à cheval...

— Je reviendrai demain.

— Je reviendrai demain.

Lorsque le lendemain, Gonéri retourne à Kerléano, les gendarmes sont là. Ils ont perquisitionné, mais n'ont rien trouvé de comprometrant sur le frère de Cadoudal: ni armes, ni lettres, sauf la complainte sur la mort de Mercier, une bague gravée de trois lys, une croix avec cette inscription «Aimons Dieu — Défendons l'Aurel et le Trône», une autre avec la devise «Doue ha mem Bro», un insigne du Sacré-Cœur, — mais on en trouve partout! — et des reus de sommes payées à des chouans. Un maigre butin!

Seulement voilà, il est le frère de Georges Cadoudal. Cela suffit!

Le brigadier ayant rédigé son procès-verbal, Juluan est conduit à la prison d'Auray.

Dans son cachot, pour s'occuper, il se met à composer une chanson sur ce qui lui est cher, le pays, la famille, le bonheur, ses frères et sœur, ses animaux. Le garde, ému, écoure le barde chouan chanter aux derniers rayons du soleil:

Diskan Diskan M'en boé inour ha plijadur, Mes allas! bremen n'em es ebet mui; Kollet em es me eurustet, M'er hlask é peb léh ha n'er havan ket Deit inou tri pé pear jangard, Ind em skleij én ari er stag. D'er prizon e'hon konduiet, Tré deu jandarm é hon kaset Er prizon pen don antreet.
En ur basfos chon taulet.
Men é ma oeit mem brêr Jozon,
Pen êre hleuan ket mui é son?
Men é ma oeit mem brêr Loeix,
Ken n'hê guelan ket mui janex;
Men é a oeit me hoér Mari,
Ken n'hê guelan ket dri en ti?
Men é ma veit parkeu me zad
Ma vên ennê é labourat?
Men é ma oeit ronsed me zad,
E gasen d'er prad de voultat?
Emen é ma oeit chas me zad,
Ma hên getê de jiboësat?
Men é ma oeit hanse me zad,
Ma jiboësen lies ennî?
Men é ma oeit lanneg Bubri,
Ma jiboësen lies ennî? Er prizon pen don antréet, En ur basfos é hon taulet. Men éma oeit ruieu Alré, Ma vén é valéal enné?

Dans la chambre de mon père J'étais endormi, Je ne pensais à rien au monde. Refrain J'avais honneur et plaisir, Mais hélas! mainteanat je n'ai plus; J'ai perdu mon bonheur, Je le cherche partout et je ne le trouve pas. Arrivent là trois ou quatre gendarmes, Ils me trainent lié. Arrivent lă trois ou quatre gendarmes, Ils me trainent lié.

A la prison je suis conduit, Entre deux gendarmes je suis conduit.

De la prison quand je suis entré
Dans une basse-fosse je suis jeté.

Où est allé mon frère Lozon,
Que je ne l'entend plus chanter?

Où est allé mon frère Lozon,
Que je ne vois plus dans la maison?

Où est allé me a seur Marie.

Que je ne vois plus dans la maison?

Où sont passés les champs de mon père.

Où sont passés les chevaux de mon père.

Où sont passés les chevaux de mon père,
Avec lesquels j'allais chasser?

Où sont passés les chiens de mon père,
Avec lesquels j'allais chasser?

Où sont passés les chiens de mon père,
Avec lesquels j'allais chasser?

Où sont passés les rues d'Auray,

Où sont passées les rues d'Auray, Où sont passées les rues d'Auray, Où j'aimais à me promener?







Mais le lendemain, à six heures du main, les verrous de son cachot sont tirés bruyamment, le réveillant en sursaut : le concierge de la prison entre accompagné du maréchal des logis Hannedouche:

— Citoyen Cadoudal Julien, suis-nous!
— C'est pour me libérer ou me fusiller?
On ne lui répond pas. Mais quelle n'est pas la stupéfaction et surtour l'inquiétude de Juluan de voir dans la cour de la prison pas moins de quarante fantassins et quatorze gendarmes armés. Que signifie?

Le concierge qui s'est prie de

signitie?

Le concierge qui s'est pris de sympathie pour son prisonnier chanteur lui révèle à voix basse:

On te conduit à Lorient, pour plus de sûreté, paraît-il!

paraît-il!

Effectivement, par cette grise matinée de ventôse de l'an X de la République, l'imposante escorte, encadrant le frère cadet du sbrigand» Georges, se met en marche vers Lorient.

En chemin, un groupe de fantassins prend soudain les devants. Quelque temps après, à une demilieue d'Auray, au lieu dit Corohan une fusillade éclate.

— Alerte l. les Coronan de source de source de l'auray de les de les coronan une fusillade de la coronan une

Alerte! les Chouans! crie le capitaine

Alerte! les Chouans! crie le capitaine Leyder.

Aucun «brigand» n'est pourtant en vue. Seulement, le barde aux cheveux d'ambre est tombé, lui, frappé de quatre balles... Que s'est-il donc passé?

Cec: les fantassins détachés de l'escorte se sont cachés dans les bruyères et les haies et ont joué la comédie d'embuscade. Ils ont tiré en l'air. Les autres, fegnant d'avoir affaire aux Chouans ont fait feu!

Ains ils se sont débarrassés de leur prisonnier en l'assassinant lâchement dans le dos.

Des jeunes filles passant par là ont découvert sur le bord du chemin le corps abandonné et baignant

dans son sang de celui que ses familiers appelaient «Mami» ou «Juluan Bleo rû» — Julien aux cheveux rouges, — à cause de leur couleur.
Elles lui font une civière de branchages. Et pieusement en chantant le *Kanem en Enfam* (le Chant des Ames), leur visage inondé de larmes, elles transportent à la ferme de Léaulet, Juluan le bien-aimé:

\*\*Pais d'\* briton o men Doule.\*\*

Reit d'é énéan o men Doué, Diskueh, sklerder ha leuiné, Reit peah d'oll er re treménet Ma veint en néan eurus perpet. Ma vent en nean eurus perpet.'
(Donnez à son âme, ô mon Dieu,
Repos, lumière et joie,
Donnez la paix aux trépassés,
Qu'ils soient au Ciel toujours heureux).
(1) Mélodie en fin de volume





La nouvelle de son assassinat se répand dans tout le pays. Pendant deux jours entiers on vient, y compris les petits enfants, prier et contempler la beauté de son visage qui n'a pas été défiguré.

— Il est beau comme un archange! glisse Nolben à Gonén.

Georges et Herveline ne quitteront pas Juluan qui sera enseveli au pied d'un chêne.

Ainsi quinze jours après la mort de Mercier, Cadoudal a la douleur de perdre son frère. Il reste

prostré... Mais on parlede trahison. Le vieux parrain a-t-il réellement livré Juluan aux Républicains? Le bonhomme soupconné se défend comme un beau diable, jure qu'il n'y est pour rien. S'il est passé à la gendarmene, c'est pour avoir un sauf-conduit afin de de se rendre à Vannes.

Il invective Gonén:
— Cré labous! (sacré oiseau). Tu ferais mieux de tourner sept fois ta langue dans ta bouche ayant d'ouvrir ton bee!... Moi, j'aimais Juluan comme s'il avait été mon garçon!



#### L'inconsolable



Cadoudal a fait venir Herveline de Talhouet. Il a d'abord un sourire pour elle, qui s'efface aussitôt. D'une voix tremblante et embarrassée, il déclare à notre amazone:

— Chère amie, j'aurai une mission délicate à

118

Chère amie, j'aurai une mission délicate à vous confier.

 Toute à votre service, Georges.

 Merci. Accepteriez-vous d'abord d'aller annoncer la tris te nouvelle de la mort de Pierre à sa famille?



Vous me comprenez. Aussi voudriez-vous avoir la bonté d'insister pour qu'elle vienne me voir. Tâchez de convaincre ses parents.
 Soyez assuré que je plaiderai de tout mon

— Soyez assuré que je plaiderai de tout mon cœur.

Georges remet alors à Herveline une longue lettre destinée aux hôteliers de La Boule d'Or, puis îl lui dit encore:

— Ah! j'oubliais... Je vous donne comme compagnon de route mon filleul. Il connaît déjà le trajet pour l'avoir fait avec moi jusqu'au Lion d'Angers.

Herveline qui a préféré se vêtir d'un costume masculin pour moins attirer l'attention, ordonne à Gonéri de se préparer.

— Tu monteras Skamiig que tu aimes bien.

Après un voyage sans mauvaise rencontre, nos deux messagers arrivent au Lion d'Angers. Ils s'approchent de l'hôtellerie de *La Boule d'Or* avec apprénension. Lucrèce, de sa fenêtre, reconnaît Gonéri et pousse un cri joyeux.

— Jésus, Marie! Sa joie va être de courte durée! soupire Herveline.

D'ailleurs en voyant leurs visages graves, la sœur de Pierre Mercier est prise d'angoisse:

Est-il arrivé malheur à mon frère, à
 Georges? Vire, répondez-moi.
 A Pierre...

La fiancée de Cadoudal se jette dans les bras d'Herveline. Ses parents font ce fiat des âmes trempées dans leur foi chrétienne. Puis il prennent connaissance de la lettre bouleversante de leur futur gendre adressée à madame Mercier:

gendre adressée à madame Mercier:

«Chère Tantine.

[e vous écris l'âme oppressée de douleur. Pierre n'est
plus. Il est mort en servant sa religion, son roi et son pays,
plein de gloire et de vertuc. C'est toute la consolation qui
me reste. Maintenant il est au Ciel et nous restons sur cette
terre, malheureux, chargés de sauver tous nos amis.

L'ai le plus grand besonn de parler à Lucrèce. Elle me
comaît. Qu'elle arrive. Encore une fois, elle me connaît,
et le voyage ne peut l'inquiéter. Si à son arrivée, jes en
conore de ce monde, le porteur de cette lettre la fera
conduire au lieu où j'habite.

Peut-être est-ce la dernière volonté d'un frère qui
mérite tant d'être obéi. Encore une fois, malheureuse
famille, n'attendes pas de moi la consolation. Je perds
seul ami que j'vouis sur la terre. J'attends Lucrèce, immédiatement. Hâtez son voyage. Vous m'auriez mal jugé si
vous croyez qu'elle ne doit pas le faire. Elle peut venir.

Salut et respect,

L'émotion des parents de Lucrèce est vive, mais ils hochent la rête:

Nous ne pouvons laisser notre fille faire un

— Nous ne pouvons laisser noue fine faire expareil voyage.

— Vous n'avez pas confiance en Georges? hasarde Herveline.

— Oh que si! C'est un honorable jeune homme, nous l'aimons comme un fils. Mais nous tremblons en songeant aux périls qui attendraient Lucrèce dans votre pays toujours ravagé par la guerre.

Herveline se permet encore d'insister avec chaleur:

chaleur:

— De grâce, lui répond suppliante madame Mercier, ne nous enlevez pas la seule enfant qui nous reste à présent... Et si la mort la frappait à son tour?





Lucrèce tient à exprimer ses propres sentiments à

Lucrèce tient à exprimer ses propres sentiments a Herveline:

— Je voudrai que vous disiez à mon cher Georges que j'étais prête à le revoir, que cette chevauchée jusqu'à lui ne me faisait aucunement peur, bien au contraire, surtout en votre compagnie. Et puis, j'ai confiance en mon ange gardien. Mais je dois m'incliner devant la douleur de mes parents.

Herveline l'embrasse une dernière fois en lui laissant l'espoir d'un voyage de son bien aimé jusqu'au Lion d'Angers.





Lorsque Georges apprend que sa fiancée ne viendra pas, son chagrin est immense. Il est comme éteint! Ses compagnons ne reconnaissent plus leur chef intrépide, ardent, jovial même et inébranlable. Le mot d'ordre est donné de ne plus prononcer devant lui le nom de Pierre Mercier.

Or, ce soir-là, le chef chouan passe une veillée avec quelques-uns de ses fidèles, dans une ferme.

Georges, lui propose Achille Biget, veux-tu faire une partie de cartes ou de dominos avec nous?

Georges accepte pour les cartes. D'autres devisent à voix basse autour de la cheminée. Parmi eux, le capitaine Martin qui ne cesse d'observer son général.

Gonéri lui aussi ne quitte pas des yeux son parrain. Boulom Uisant, si gai d'ordinaire, se tait.

Depuis la mort de Mercier et de Juluan, il ne chante plus les sônes vannetaises si joyeuses, qui égayaient les bivouacs. Il soupire bruyamment et se parlant à lui-même, mais trop fort, il laisse tomber ces mots:

— Peurkèz Janathas! Peurkèz Juluan! (Pauvre

Peurkez Jonathas? Peurkez Junuan: (Fauxe Jonathas, pauvre Julien).

Aussitôt Gonéri voit les traits de son parrain se contracter et ses lèvres trembler, tandis que de grosses larmes coulent sur ses joues et tombent sur ses cartes. Brusquement Cadoudal jette son jeu. La tête dans les mains, il éclate en sanglots bruyants.

Ces soldats-paysans, endurcis pourtant depuis des années par les combats qu'ils ont menés, sont comme figés, apitoyés, désarmés devant la douleur de leur chef qui pleure de toutes ses larmes, en pensant aux frères d'armes que l'*Ankeu* lui a enlevés.





Un matin, en revenant de Kerdavid, Gonéri voit venir dans sa direction un groupe de paysans dont l'allure ne lui paraît pas naturelle.

— Ils n'orit pas la manière de par ici! se dit-il. Cachons-nous et attendons voir...

Il se dissimule dans les genêts, les hommes pasent près de lui, il entend ecci:

— Citoyens, suivez-moi. On «brûle». Espérons cette fois que nous trouverons le renard dans sa ranière.

tanière.

Les espions vérifient leurs armes. Gonéri les voit alla se se diriger vers une cabane construite en planches et en terre. Il sourit malicieusement... Les visiteurs en font le tour, rampant presque comme des serpents, pour ne pas réveiller «le brigand qui dort dans son antre» selon les dires de l'un de ces déguisés en paysans bretons!

N'entendant nul bruit, ils ouvrent la porte bruta-lement. La tanière est désespérément vide. Ils n'y trouvent que deux vieux pantalons, un gilet, trois paires d'éperons, deux volumes de «Théorie pour les évolutions de l'Infanterie française», une bou-teille d'encre, du papier jauni. Mais de Cadoudal pas la moindre petite trace!

— Er pourtant, il est dans les parages! Tenez, voyez cette bouteille d'encre qui n'est point dessé-chée! fait remarquer l'un de ces sbires de Fouché, bredouilles une fois de plus.

Dans le soir qui tombe sur la lande, la grande ombre du chef de la chouannerie bretonne se dresse, dominant ce pays qui lui est si cher, son fief, qu'il veut jalousement garder libre malgré la menace cha-que jour plus lourde, de le balayer.



#### L'insaisissable

Jean-Marie Emery venait d'apporter le courrier de Paris. A la lecture des dépêches, le visage de Georges se rembrunit:

— L'Autriche a signé la paix avec la République française... Le Vatican s'apprête à reconnaître le gouvernement de Bonaparte... Le parti royaliste semble frappé à mort...

— Tout cela n'est guère réjouissant pour nous! se lamente le marquis de Talhouet.

— Sans compter que les paysans se désintéressent de plus en plus de la lutte! fait constater le colonel Coroller.

— Ne nous alarmons pas outre mesure. Bonaparte ne durera pas toujours! réplique Georges.

— En attendant, il est bien en place.

— Raison de plus pour chouanner avec la dernière énergie qui nous reste! coupe Cadoudal, retrouvant son dynamisme.

Les délibérations sur les décisions à prendre se poursuivent tard dans la soirée. Le chef chouan demeure intraitable:



Il se refuse à abandonner ce combat jugé désor-

Il se refuse à abandonner ce combat juge desor-is perdu par son entourage.

Vous savez fort bien qu'aucune entente n'est sable avec le petit homme, s'insurge-t-il. Et il propose de se rendre une nouvelle fois en ngleterre auprès des princes émigrés pour solliciter dernier secours. La séance est levée sur cet cord, et chacun regagne son gite par les sentiers et landes, en évitant les grands chemins.





Car la chasse à l'homme continue avec le nouvel ordre lancé de Paris «d'exterminer l'irréductible Breton». Seulement celui-ci est insaisissable, invisible et ses multiples retraites, impénérables. Pourtant le pays vannetais fourmille d'espions de tout acabit exerçant les métiers les plus divers, mendiants, marchands, chaudronniers, colporteurs, funambules jusqu'à certifiers dannes affaires l' qu'à certaines dames galantes!



## Le châtiment du vieux parrain



Ce soir là, Gonéri distingue une lumière falote dans la campagne de Crac'h.

— C'est drôle, il n'y a pourtant pas de maisons par ici... Je connas trop bien ce coin. C'est peutêtre un feu follet... Et pourtant non, la flamme ne

etre un feu follet... Et pourtant non, la flamme ne danse pas...

Avec son esprit curieux et aventureux, le filleul de Cadoudal s'approche en tapinois de cette lumière qui l'intrigue.

— Mais elle vient du dolmen!

Et que voit-il? Deux hommes l'un portant le costume breton, en train de tenir conciliabule avec un individu qui a tout l'air d'un policier.

Retenant son souffle, notre ami entend ce dialogue qui le fait frissonner:

— Il faut absolument décider Lemoing.

— Le vieux ne veut plus rien entendre depuis la mot de Julien.

— Ça le torture à ce point?

— Il n'en dort plus. Il croit voir le fantôme du

barde aux cheveux rouges rôder autour de son lit, lui serinant une complainte sur sa mort à Lemoing avec ce refrain: Treitour 1 a! Mallor dit a!

— Ce qui veu dire en bon français ?

— Traitre, malheur à toi!

— Ah ces Bretons indécrottables avec leurs sempiternelles supersitions. Décidément, la Révolution n'a pas fait tout son travail par ici...

Gonéri en a assez entendu. Il s'esquive tel un furet et arrive tout bouleversé chez Bohec:

— Houla¹ je viens d'apprendre au dolmen de Kereven, que Juliam Bléo ru a bien été livré par son vieux parrain¹

Bohec, après l'avoir écouté, jette une bordée de jurons entrecoupés de «Malloh ru d'éan» «Boh a zen» (Malheur rouge à lui, Bouc d'homme). Puis il conseille à Gonéri d'aller se coucher:

— Toi, tu n'as rien à craindre du fantôme de Julian.





A Kerléano, le père Lemoing dort encore lorsqu'un groupe armé de fusils enfonce sa porte. Sans ménagement, il est tiré de son lit, et poussé dehors à coups de crosse.

Le vieux parrain tremble de tous ses membres, transpire, le regard dilaté, suppliant. Attiré par le rumulte, l'oncle de Juluan Cadoudal qui est le voisin de Lemoing, tente d'obtenir grâce pour le responsable de la mort de son neveu:

Ce Judas l'a vendu pour trente sous!Vous entendez, trente sous, riposte Bohec.
Le misérable est trainé derrière un tas de paille.
Des coups de feu éclarent...
Quand Gonéri apprend le geste des justiciers, il

est tout chaviré:

— J'aurai dû me taire et laisser l'affreux «vieux parrain» avec son tourment jusqu'à la fin de ses

entendit les coups de fusil, le filleul de Cadoudal se mit à l'abri. Voyant Guillemot sortir de l'eau, la chemise tachée de sang, il se précipite vers lui. Il est accueilli rudement:

— Cré petit imprudent, quelle idée de te montrer par ici? Vite disparaissons dans le bois.

Après avoir marché en silence un bon moment, Guillemot parle:

— Alors, où allais-tu comme ça?

— Vers vous, pardi! Monsieur Georges m'en a donné l'ordre.

— Ah! Il y a donc du nouveau?

— Faut croire. On a besoin de causer avec vous. Il faut vous dépècher. Parrain rouspète!

— Sarperlipopette! Facile à dire: encore une chance que ces trois coquins de Bleus m'aient aidé, sans le vouloir, à sortir de mon trou! Mais, dis-moi, qu'est-ce qui ne va pas?

— Les nouvelles de Paris sont très mauvaises pour nous. Monsieur Georges dit qu'on sera traqué sans pitié.

— Ça, mon petit, c'est à voir! Tu peux être sûr.

pour hous. Manated a sans pitté.

— Ça, mon petit, c'est à voir! Tu peux être sûr qu'ils ne m'auront pas comme un lapin de garenne ou je ne suis plus le roi de Bignan.

L'apparition de Guillemot au quartier général est saluée avec émotion:

L'apparition de Guillemot au quartier général est saluée àvec émotion:

— Doù sors-tu dans cet état? s'exclame Georges, devant les habits trempés et tachés de sang de son lieutenant.

Force est au «roi de Bignan» de raconter sa fuite épique du Cosquer.

— Mais je ne suis pas revenu pour vous raconter mes «troieu kam» (mes tours boiteux) avec les Bleus. Alors les nouvelles ne sont pas fameuses si j'en crois Gonéri?

— Tu vas pouvoir hurler une fois de plus et faire ton signe de croix, mon brave Pierre, lui dit Georges. Écoute bien:

— D'abord un Concordat a été signé à Paris entre le Vatican et le gouvernement du Premier consul. Une cérémonie fastueuse a eu lieu à Notre-Dame de Paris pour célèbrer l'événement. Et Bonaparte a chanté lui aussi le Te Deum! Du moins c'est ce que raconte Le Moniteur.

— Peuh, il chante faux! ricane Guillemot.

— Ça n'empêche, le fait est là avec ces vingt sept évêques qui, sur l'Évangile, ont prêté serment au Premier Consul!

Guillemot pousse un rugissement, quand arrive Herveline en brandissant une lettre:

Premier Consul!
Guillemot pousse un rugissement, quand arrive
Herveline en brandissant une lettre:
— Des nouvelles fraiches de Paris! Écoutez ce
que me narre une amie qui assista à la cérémonie du
Concordat à Notre-Dame!
— Nous le savons déjà par le Moniteur! coupe
Georges.

— Nous le savons déjà par le Monteuri coupe Georges.

— C'est la version officielle. Permettrez que je vous lise: « Très Chère, ne nous en déplaise, ce fut grandiose! Les orgues tonnaient comme aux plus beaux jours, tandis que sonnaient les cuivres de la Garde consulaire en grand appara! Réentendre le Te Deum dans notre cathédrale, j'en avais les larmes aux yeux, et je n'étais pas la seule. Par contre, des fausses notes! Ainsi les maréchaux ricanaient: «Il ne manque à cette cérémonie que le million d'hommes qui s'est fait tuer pour détruire ce que Bonaparte rétablit! disait l'un. Veut-il conduire la République à confesse? rétorquait un autre».



Pierre Guillemot se cache à la ferme du Cosquer près de Plaudren. Il lui est difficile d'en sortir, les lieux étant étroitement surveillés. — Pourant, se dit le « roi de Bignan», je ne peux rester étemellement moisir ici.

rester éternellement moisir ici.

Il est d'autant plus irrité qu'il est sans nouvelles de ses compagnons et dans l'ignorance des décisions prises pour parer à la situation alarmante des derniers Chouans. Aussi il a un mouvement de révolte contre lui-même, lorsqu'il aperçoit un carabinier à quelques pas, qui le couche en joue. Alors, tel un tigre, Guillemot bondit sur le Bleu. D'un coup de sabre, il lui fend le crâne, mais un autre Bleu lui assère un coup de crosse. Le «roi de Bignan», qui a la tête aussi dure que les mégalithes de Carnac supporte le choc. Alors empoignant le carabinier à bout de bras, il le balance dans la mare!

— Et de deux!

Mais un troisième tireur le guette. Un coup de

— Et de deux!

Mais un troisème tireur le guette. Un coup de feu! Guillemot est touché à l'épaule. Le Bleu croit l'avoir, lorsque le Chouan bondit sur lui, l'assomme puis il se jette à l'eau et nage vers l'autre rive, malgré son épaule blessée.

Notre Gonéri assistait à cette scène à la fois dramatique et cocasse. Son parrain l'avait dépêché vers Guillemot, car Georges était très ennuyé de ne pouvoir s'entretenir d'urgence avec lui. Dès qu'il





Cadoudal ne peut s'empêcher de s'esclaffer, mais reprenant son sérieux:

Ah, il sait nager le petit Caporal, même en

— Ah, il sait nager le peut Caputa.

— Ce n'est pas tout! poursuit Herveline. Mon amie mentionne un autre événement capital, littéraire et surtout religieux: « Monsieur de Châteaubriand vient de faire paraître en cette Pâques de l'an IX de la République, un livre sublime, inattendu: Génie du Christiamisme, qui s'arrache en librairie».

Tous s'interrogent du regard! Gonéri qui ne saisit pas très bien leur émotion, questionne:

— C'est quoi ce Concordat qui a l'air de vous chavirer?

chavirer?

— Une entente entre Sa Sainteté le Pape et Bonaparte pour rétablir la paix religieuse en France.

— Alors c'est bien! On pourra aller à la messe comme avant!

— Oui mais, on ne nous rendra pas à nous Bretons, nos libertés. Je ne sais si tu comprènds bien, Gonéri?

Si, ces libertés que défendaient le marquis de Pontcallec et le grand oncle de Madernoiselle de Talbane.

Talbane.

Talhouet.

Talhouet.

Bravo! je vois que tu as bien profité de l'Histoire de notre Bretagne que je t'ai offerte! s'écrie Herveline.



Puis Georges dresse un sombre tableau de leur état en ce mois d'avril 1802.

— Si on en est là, alors autant se soumettre! gémit Picot, avec un geste de découragement!

Georges d'une voix serrée réplique:

— Écoute bien ceci, Joseph et tu changeras

— Ecoute bien ceci, Joseph et tu changeras d'avis.

Et il lit: «Pas un brigand ne doit être reçu à soumission, tous doivent périr sur l'échafaud. Il ne reste plus qu'un petit nombre de ces scélérats! Il faut les détruire!» C'est signé: Bonaparte et Fouché. Alors si quelqu'un veut se rendre, il est prévenu...

— Nous voilà donc réduit à vivre comme des fauves, rugit Guillemot pareil à un lion déjà encagé.

Les délibérations se poursuivent, difficiles. Une fois de plus, Georges repousse toutes les pressions l'invitant à abandonner la lutte. Malgré le Concordat, il est persuadé qu'aucune entente loyale n'est possible avec Bonaparte. Il décide donc de se rendre une nouvelle fois auprès des princes émigrés pour leur arracher un suprême secours.

Le lendemain, malgré une mer très agirée, il fait route vers Jersey où il fera escale avant de gagner Plymouth.



# Les Chouans déportés?

A Londres, le Secrétaire d'État à la Guerre annonce au Chancelier de l'Échiquier : — Cadoudal est arrivé à Jersey. — My God! qu'il y reste, s'écrie Lord Pitt dans un geste qui laisse entendre qu'il ne veut pas voir pour le moment l'encombrant Breton.



Oui, son séjour à Londres n'est guère opportun. Nous traitons avec Bonaparte, et Dieu sait s'il faut le ménager! confirme Lord Wyndham.

— Cependant, n'abandonnons pas totalement Cadoudal.

— Naturellement, mais faisons-lui comprendre qu'il se tienne au moins à dix mille de Londres. Enfin, qu'il se taise et qu'il fasse sienne notre Wait and see (Attendre et voir).

Dans l'île de Jersey, Georges attend certes, et ne voit rien venir. Il est à bout d'impatience de s'entertenir avec le comte d'Artois. Bien que n'ayant plus d'armée, abandonné, renié même par la plupart des chefs royalistes, il s'acharne à vouloir poursuivre le duel avec Bonaparte. «Dalhomb mat, dalhomb mat berpet!» (Tenons bon toujours) ne cesse-t-il de se répéter en breton.



Les jours, les semaines passent.
Au pays vannetais, ses fidèles sont dans l'attente quoridienne de ses nouvelles. Réunis dans un lieu secret, autour de Guillemot, du marquis de Talhouet, ils sont visiblement désemparés. Le «roi de Bignan» ne cache pas sa mauvaise humeur et tempête après Gonéri:
— Où reste-t-il traîner ce sacré gamin? Conter fleurette à la petite Nolüen?
— Allons, proteste Boulom Uisant, ne le juge pas comme ça. Si tous les petits Bretons étaient comme lui... Après tout, ce n'est pas de sa faute s'il ne nous apporte pas de courrier.
Enfin le filleul de Cadoudal apparaît. Il semble radieux.

radieux.

— C'est bon, c'est bon! commente le taver-nier de «Er Chopinad».



Dès qu'il est entré, Gonéri sort de ses braies un pli à gros cachets rouges, quelque peu froissé. — On dirait qu'il a traîné dans pas mal de

poches marmonne Guillemot en examinant les cachets... Et cette lettre sent le poisson! ajoute-t-il en la flairant.

— Ben dame, elle a bourlingué! réplique

— Ben dame, elle a bourlingué! réplique Gonéri.

— Voyons plutôt si ce qu'elle contient a une bonne odeu! dit le marquis.

En prenant connaissance de la missive, Guillemot fronce les sourcils:

— Quand je vous le disais, mes gaillards! Georges nous en apprend une bien belle... Écoutez voir! Débouchez vos oreilles:

«Mon cher Pierre,

Je comprends à présent pourquoi l'on m'a fait mijoter à Jersey. Nous savions que l'Angleterre faisait risette au petit homme. Mais on va bien vite en besogne à Londres: Pour nous soustraire aux fureurs de Bonaparte, les Anglais ont envisagé tout simplement (assieds-toi, cela vaut mieux), de nous déporter au Canada!



Des cris d'indignation, des jurons bretons intraduisibles mais è combien expressifs, accueillent cette décision révoltante:

— Bandenn moc'h! Saozon milliget! (Bande de pourceaux! Anglais maudits) hurle Uisant en crachant son jus de chique.

Plutôt mourir dans nos landes! dit

— Plutôt mourir dans nos landes! dit Gonéri.
Un seul paraît prendre la chose du bon côté: le Malouin Jallobert.
— On dirait que ça t'amuse! lui lance Guillemot.
— Non pas, mais je n'aurais jamais pensé qu'un jour j'irais à mon tour mettre le pied dans le pays découvert par mon ancêtre!
— Qu'est-ce que tu nous chantes-là?
— Ben oui... Jacques Cartier qui a découvert le Canada, est mon lointain parent par mon arrière-arrière grand oncle, Marcel Jallobert, son neveu à Cartier! explique le Malouin. (1)



On n'en a rien à foutre! vocifère Guille-mot... En d'autre temps je ne dis pas que je n'aurai pas aimé faire ce voyage, mais présentement, ah non alors, crèdié!

ser » par Janig Corlay illustré par Le Rallie

Les événements se précipitent, ce qui amène
Gonéri à confier à Nolûen:

— J'ai une chose grave à t'annoncer. Je vais
quitter le pays pour ne plus y revenir peut-être.

— Tu te moques de moi?

— Tu ne voudrais pas...

Et Goréfie part de se proche une les

Et Gonéri sort de sa poche une lettre qu'il lità

Mon cher filleul,

rion chei juieu,
Toi aussi, iu dois suivre mes derniers compagnons
de lutte et d'infortune. Ta présence me réjouira et me
sera utile. J'ai des idées pour toi, et je te sais courageux.
Ale confiance, nous reviendrons en Bretagne.
Embrasse Nolûen et la brave Chann pour moi.

Ton parrain,

GEORGES



La petite Lamour, de ses yeux pervenche, regarde longuement Gonéri, n'osant croire à l'évidence de son départ:

— J'ai peur pour toi! dit-elle, prête à pleurer.
Que sainte Anne et saint Gonéri te protègent. Je les prierai tous les jours, tu sais.

— Tu es gentille. Alors si tu veux bien venir avec moi sur la tombe de mes parents? Après, j'irai me confesser.

Er les deux adolescents vont s'agenouiller dans le petit cimetière où reposent Joachim et Anna Loric. C'est dans ce lieu, prenant les morts à témoin que le menuisier Lorie s'érait déclaré à la fille du sacristain Jégouzo. Une amitié naquit entre eux au temps où ils étaient ensemble sur les bancs du catéchisme. Er curicusement, du côté des filles il y avait la statue de sainte Anne et du côté des garçons celle de saint Joachim, son époux.

— Maintenant qu'ils sont au ciel, tes parents veillent sur toj, Gonéri, dit Noluen en prenant la main du fils Lorie.



Le lendemain, ils communient ensemble. Bien qu'il ne veuille le montrer, notre garçon a le cœur lourd de quitter son cher pays breton pour une destination inconnue.

Boulom Uisant, qui se sentait trop vieux pour émigrer, embarquera lui aussi par fidélité à

Georges:

— Ma belle-fille tiendra Er Chopinad pendant «mon congé».

Quant à Herveline de Talhouet et son père, Georges leur conseille de remonter à Paris pour plus de sécurité, et ils y seront pour lui de pré-cieux agents de liaison.

# «Le coup essentiel»



Ainsi donc, un soir de mai, les proscrits bretons s'embarquent pour Jersey. Mais on les oblige à faire escale deux mois à Guernesey. Cela commence bien! Georges à Jersey ronge son frein... Mais quand il revoit ses derniers fidèles, il est frappé par leurs visages momes.

leurs visages mornes.

— Ma parole vous venez à mon enterrement!
— Non mais on revient de celui de Boulom
Uisant! Er Guillemot d'apprendre à Cadoudal que
le brave aubergiste de Er Chopinad, pendant cette
lassante escale forcée dans l'île voisine, ne se sentit
pas dans son assiette un soir... A l'heure du jusant il
trépassa, et repose désormais en terre anglonormande près d'un Irlandais.

— C'est en chantant «Saudarded y Roué 20 tud
kalet» qu'il est mort! ajoute Gonéri.

— «Soudarded y Roué 20 tud kalet» (Les soldats
du Roi sont des gens ferme) répète Georges plus
ému qu'il ne veut le paraître.

— C'est sûr, mais les princes eux, quelle gratitude auront-ils pour les Boulom Uisant que nous sommes tous en fin de compte? Car on se pose des questions! jette Guillemot.

— Pierre, je t'en prie, tu me fais mal!

— Que veux-tu? S'être battu huit années durant sur notre terre vannetaise pour la défendre, la protéger! L'avoir arrosée de notre sang et se voir contraint de l'abandonner, et par-dessus le marché, avec cette menace d'être déporté au Canada...C'est à vous donner des têtes d'enterrement, non?

Georges s'efforce de les réconforter en donnant des assurances: il a réussi à écarter la déportation.

Ses hommes restent sceptiques.

Alors avec sa farouche détermination, il finit par leur cracher:

— Eh bien je combattrai seul Bonaparte! Si vous voulez retourner à vos patates, je vous laisse libres!...

Vous vouez réconne Guillemot s'efforce de sourire et dit en breton d'une voix résignée:



Eléh ma'h omb, eh omb! (Où nous sommes, nous sommes). Pas question de retour en arrière!
Georges se calme. Avec émotion il serre toutes

les mains:

— Dalhamb berpet, mem bréder, aveit Doué, ar
Roué hag ar Vro. (Tenons ferme toujours, mes frères
pour Dieu, le Roi et le Pays).

La confiance, la fraternité renaissent dans les
cœurs meurtris de ces hommes unis derrière leur

\*

Enfin ils sont de nouveau autorisés à se rendre à Londres. Mais les Anglais et les émigrés français regardent ces Bretons comme des lions muselés. Et ils en ont tout l'air! Pourtant ils ne resteront pas longtemps inactifs.

Ainsi, dans cette petite ville de Rumsey qui leur a été assignée comme résidence, nos Chouans vont-ils s'exercer au «coup essentiel» selon le plan de Georges qui a chargé Guillemot (surnommé Valentin) du commandement:

qui a chargé Guillemot (surnommé Valentin) du commandement:
«Fais monter constamment les hommes propres à notre entreprise. Qu'ils galopent vivement, qu'ils sautent les fossés, qu'ils se chargent. Éduqueles de manière à ce qu'ils puissent lutter contre un homme à cheval».

Après plusieurs exercices de ce genre, une sorte de répétition du Coup essentiel a lieu:

Cadoudal fait reconstituer l'escorte de trente cavaliers en uniforme de la Garde consulaire.



Gonéri, en jeune hussard est tout fier de galoper, sabre au clair, dans la campagne anglaise sous l'œil des badauds et des émigrés





Cette escorte, explique l'opiniâtre conspirateur breton, est conforme à celle qui accompagne la
voiture de Bonaparte quand il se rend à Saint-Cloud.
Alors nous prendrons sa place. Nous cernerons la
voiture. Bonaparte enlevé et vivant (pas question
d'attenter à sa vie) sera mené comme l'éclair, de
poste en poste jusqu'à la mer puis embarqué sur un
navire anglais qui fera cap sur l'île de Sainte-Hélène.
Déjà!
Des dr de stupéfaction et d'admiration accueil-

Déjà¹

Des oh de stupéfaction et d'admiration accueiller ce fabuleux projet d'enlèvement du chef de la France républicame.

Georges poursuit:

— Ce n'est pas tout, messieurs! Pendant ce temps, un détachement neutralisera Murat qui est gouverneur de Paris. D'autres parcoureront les rues de la capitale au cri de « Vive le Roi», le Sénat sera convoqué d'urgence et nous proclamerons Louis XVIII roi de France. Enfin, dans la nuit, nous organiserons la Garde royale.

Certains émigrés ne croient pas à la réussite d'un

pareil plan, selon eux voué à l'échec. L'un fait cette observation:

— Bonaparte a ses mamelucks qui sont de fameux guerriers à ce que l'on dit!

— Des lavettes! lui rétorque le téméraire Chouan avec un rire qui en dit long.

Au cours d'un diner, dans un toast, il prononce encore ces fortes paroles:

— Je vous jure qu'avec une poignée de braves et si tous ce que nous sommes seulement ici de royalistes, étaient aussi bien à Paris, que je n'hésiterais pas un seul instant à tenter cette entreprise...

— Oui mais, objecte quelqu'un, ce serait là rische qu'allistics.

quer la guillotine.

Cadoudal se tourne alors vers ce tiède, et avec ce regard qui plonge dans l'avenir, il lui fait cette fière

régonse:

— Eh bien, si le destin le veut ainsi, je laisse à la divine Providence ses décrets et j'attendrai mon sort avec courage sans murmurer.



## Des ombres dans la nuit



En cette nuit d'août 1803, un navire venant d'Angleterre fait voile vers la France. Un des passagers, enfoui dans un manteau, va et vient sur le pont en compagnie d'un adolescent. De temps à autre, il s'appuie au bastingage, demeure songeur. Le visage crispé, il maugrée:



— Ce cutter ne taille pas la route. Il me tarde de poser le pied sur la terre ferme, sur ce sol de France où je vais affronter le Corse.

Ces deux passagers du Vencejo, sont Georges Cadoudal et son filleul Gonéri. Les autres, des conjurés comme ceux qui vont débarquer pour tenter contre le Premier consul le fameux «coup essentiel» si bien répété sur le sol anglais.

Après avoir dérivé vers le nord, le navire manque de s'échouer devant le Tréport. Virant alors de bord, il reprend le large.

A ce train-là, nous n'arriverons jamais! sou-pire Georges au capitaine Wright.
 Nous sommes à neuf mille des falaises de

Biville

2011年

Mais c'est là précisément que nous devons

— Mais c'est là précisément que nous devons accoster.

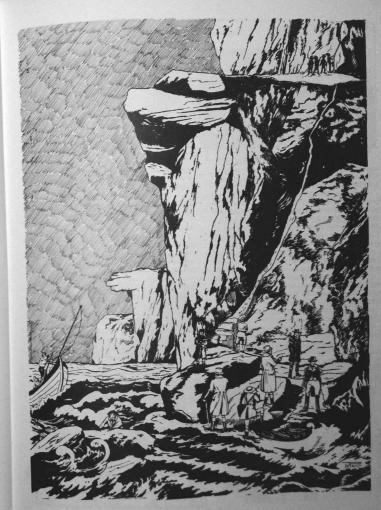
Et voilà que le Vencejo n'avance plus.

— Qu'allez-vous faire, capitaine? demande Cadoudal, visiblement agacé par ce fâcheux début.

— Mettre une chaloupe à la mer pour vous conduire jusqu'à la côte, général.

Georges embarque le premier. L'accostage a lieu au pied d'une falaise escarpée, du sommet de laquelle il va falloir entreprendre l'escalade. A l'aide d'un long câble, — l'estamperche — amarré tous les deux mètres à des poteaux dans la falaise, les conjurés se hissent jusqu'à la crête des rochers. Gonéri réusist le premier avec l'agilité d' un écureuil. Georges a, lui, quelque peine, mais il y parvient et rejoint ses compagnons sur le plateau.







La marche dans la nuit commence... Après avoir parcouru sept lieues, Cadoudal fait halte dans la forêt d'Eu. Avant d'atteindre la Poterie, le premier refuge,

il fait cette grave recommandation:

— Sachez, mes amis, que sur le sol de France que nous foulons, nous allons à partir de ce moment, vivre en intrus, traqués comme des malfaiteurs. Surveillez bien vos paroles, vos actes. Soyez discrets dans vos allures. N'attirez pas l'attention... Une seule faute, vous m'entendez, une seule peut nous perdre...

nous perdre...

— Soyez sans crainte, répond avec assurance l'ancien médecin de manne Querelle. Pour moi, si je suis arrêté, je saurai me taire et mourir.

— Dieu t'entende, Jean-Pierre! Ah si tous ceux sur lesquels je compte, y compris les Princes, ont notre audace, notre foi bretonne, le succès est certain

Gonéri, lui, est électrisé. Il parle de gloire, et voit son parrain comblé d'honneurs. — Le roi remonté sur le trône, sais-tu ce que je

ferai? lui dit Georges.

Vous resterez à ses côtés pour le protéger, le

— Tu n'y es pas! Je me retirerai bien tranquillement à Kerléano, avec Lucrèce.

— Quoi? elle ne sera pas princesse? s'étonne

Gonéri naïvement.

— Mieux! La reine de mon foyer... Mais oui, ne crois-tu pas que j'aurai mérité quelque repos... à moins que je ne continue à conspirer!

Gonéri paraît dépité.



Là dessus, les sept hommes ont atteint La Poterie où ils vont passer la journée à dormir, et le lendemain ils poursuivront leur route, voyageant toujours de nuit, se cachant et se reposant le jour.

— Quelle vie de bêtes traquées nous menons tout de même! pense Gonén, bien qu'aimant

tout de même! pense Gonen, bien qu'aimant l'aventure.

Le fermier Louisel prête un cheval à Cadoudal pour se rendre à la prochaine étape. Jusqu'à la fin août, les sept marcheurs nocturnes s'arrêteront au lever du jour dans les fermes qui, de la côte normande à Paris, forment la ligne de correspondance minutieusement et secrétement établie.

## La surprise de Gonéri



Sur la route de Saint-Cloud à Paris, Cadoudal, Joseph Picot son domestique et Gonéri chevauchent tranquillement.

Le filleul se tourne vers son parrain:

— C'est pour aujourd'hui la surprise? Vous m'en parlez toujours et je ne la vois pas venir. Vous me faites marcher...

— Non, galoper comme tu vois! s'efforce de plaisanter Georges.

Enfin ils sont aux portes de Paris. Ils s'arrêtent

plaisanter Georges.

Enfin ils sont aux portes de Paris. Ils s'arrêtent dans un relais où ils laissent leurs chevaux pour traverser à pied la capitale, se faisant ainsi moins remarquer. Rue Vieille-du-Temple, ils pénètrent dans une cour où un homme grand et pâle, d'allure aristocratique malgré son vêtement de travail, donne des ordres à des cochers et plaefreniers. Dès qu'il aperçoit Cadoudal, il se dirige vers lui, en affectant de ne pas le connaître:

— Vous désirez citoyen?

— Un cabriolet pour me conduire rue de

Un cabriolet pour me conduire rue de

Varenne.

— Rien de plus facile! répond l'homme tout en

interpellant un cocher:

— Simon, rue de Varenne, tout de suite





Celui qui donne ainsi des ordres, intrigue Gonéri. C'est Charles d'Hozier, qui fut page à la Cadoudal, avec une habileté remarquable les espions et les assassins que le chef de la Police consulaire lançais sur les Chouans. Mais repéré, d'Hozier quitta la capitale bretonne et s'installa comme loueur de voitures à Paris. Il avait naturellement choisi cette profession pour aider Georges dans ses plans.

Après avoir franchi la Seine par l'ancien Pont-Royal, le cabriolet dans leque la deglement pris place Charles d'Hozier, s'arrête au nº 10 de la rue de Varenne. Gonéri regrette que cette promenade ait été de si courte durée. Au deuxième étage de l'immeuble, le loueur de voitures tire deux fois sur le cordon.

meuble, le loueur de voitures tire deux fois sur le cordon.

Une jeune fille coiffée d'un charmant chapeau à rubans écossais, entrouvre la porte et sans trop élever la voix, elle «é-seclame:

— C'est vous Charles! Enfin... Je m'inquiétais et j'allais justement vous voir.

Elle ne cache pas sa joie en revoyant Georges.

— Chère Herveline! s'écrie Cadoudal ému en la contract de cest bers.





Gonéri, lui, reste tout chose, puis soudain:

— Mais c'est Mademoiselle de Talhouet!

Et il se jette au cou de la jeune fille qui l'embrasse comme une grande sœur retrouvant son benjamin de frère.

comme une grande sœur retrouvant son occipanal de frère.

Ce premier moment d'émotion passé, Gonéri devient bavard:

— Si vous saviez, Mademoiselle, comme je suis tout content de vous revoir.

Puis se tournant vers Georges:

— Ah, parrain, pour une surprise, ç'en est une!

Mais il est l'heure de se mettre à table, et ma foi, nos «intrus» ont grand faim. Herveline leur a préparé un succulent et réparateur souper, arrosé d'un bon vin. Au café, Georges lui fait savoir qu'il aura besoin de ses services.

— J'y compte bien! s'écrie-t-elle, enjouée.

— Les tâches, les missions ne manqueront pas, rassurez-vous, chère amie, elles ne seront pas sans danger.



— Vous m'en voyez ravie, Georges! Vivre dangereusement est dans la tradition des Talhouet depuis notre bon duc Alain Fergent.

— Vivre dangereusement! Ah si tous...

— Quoi, aunez-vous des doutes sur certains?

— Non pas précisément. Mais vous n'ignorez pas que lorsqu'on est loin du risque, on fait de belles promesses. On jure ceci et cela, et patai et patai! On parle de se battre comme un lion, mais le jour où l'on a mis le pied dans l'étrier, ça change!... J'ai pu le constater lors de notre débarquement sur le sol normand. Certains rechignaient parce que nous n'étions que sept.

que sept.

— Pas moi! se permet de faire remarquer
Gonéri qui ajoute en s'adressant à Picot:

— Ni toi non plus, Joseph.
Le domestique de Cadoudal fait un «oui» timide





Ce 16 janvier 1804 Georges est retourné à la ferme de la Poterie, le premier relais des conjurés débarquant à Biville.

Enfin le prince, c'est-à-dire le comte d'Artois sur qui on compte fermement, doit arriver accompagné du général Pichegru. Aussi l'anxiété du chef chouan est vive, tandis que le fermier et sa femme préparent les tartines et rôtis. Certes, Georges est confiant dans son entreprise, mais il redoute toujours les reculades du dernier moment, à l'heure cruciale.

Il consulte à plusieurs reprises sa montre, et prie Picot d'aller sur le chemin s'il ne voit personne venir.. Soudain, le coup de sifflet convenu retentit dans la nuit. Georges se lève d'un bond et court au perron. Il distingue des ombres qui s'avancent...

— Amenez-vous le Prince? demande-t-il avec une certaine angoisse.

— Amenez-vous le Prince? demande-t-il avec une certaine angoisse.

— Non! répond la voix du général Pichegru qui est suivi du marquis de Rivière, des frères Polignac et du général Lajolais.

— Nous sommes perdus! gémit Georges.
Tout est remis en cause. Le lendemain avec Pichegru et les autres, il reprend la route de Paris.

Ce soir-là, boulevard de la Madeleine, Lajolais a arrangé une entrevue entre ses collègues Moreau et Pichegru. Les deux généraux s'embrassent.

— Je suis à Paris pour renverser le Premier consul confie Pichegru à Moreau.

Or, Lajolais a amené avec lui Cadoudal, qui se tient à l'écart. Pichegru le présente à Moreau qui prend un air gêné. Georges lui demande sur quoi il peut compter pour réussir.

Renversons Bonaparte et alors tout le monde est pour moi! Je serai nommé Premier consul, Piche-gru second, et on vous réhabilitera.

Cadoudal a un haut-le-corps et proteste

Cadoudal a un maute-corportivement:

— Vous plaisantez! Je n'ai pas à être réhabilité.
Il me revient d'être au moins le troisième consul.

Moreau a un mouvement de tête
désapprobateur.

— Ce n'est pas possible, car si l'on sait que je
suis d'intelligence avec un Chouan, toute l'armée se



dressera contre moi, et le coup manquera. Il faut d'abord tuer Bonaparte.

— Ce n'est pas dans mes plans! riposte Georges. Vous nous faites venir et vous ne pouvez rien. Ét voulez-vous que je vous dise, Moreau: Bleu pour bleu, j'aime encore mieux Bonaparte que vous!

Et là-dessus les deux Bretons — car Moreau est originaire de Morlaix — se séparent en plein désaccord.

— J'ai bien compris, explique Cadoudal à Lajo-lais contrarié des prétentions de Moreau. Ils veulent tout simplement m'évincer, ainsi que les princes... C'est déconcertant! Un Breton qui rejette un autre Breton! Voilà qui réjouirait le Corse des Tuileries



#### La lettre fatale

Un homme absorbé ce matin-là dans la lecture d'une lettre est bien l'aporhicaire Blouet à Vannes. Il n'entend pas entrer sa voisine, la culottière Marie

Caro.

On est devenu sourd! lui come la commère qui l'observait depuis quelques minutes. Puis elle demande, mine de rien:

Alors, on a comme ça de bonnes nouvelles?

De mon beau-frère Querelle, depuis le temps qu'il n'avait pas donné signe de vie.

Tiens done! Il est revenu de chez les Anglais?

Ben oui, puisqu'il me dit qu'il est à Paris à c'te



Tiens donc! et qu'est-ce qu'il fait à Paris ton

— Tiens donc! et qu'est-ce qu'il fait à Paris ton beau-frère?

— Beaucoup de choses et rien! Et toi, Marie, qu'il y a-t-il pour ton service? demande Blouet à la culottière, en glissant la lettre dans la poche de sa redingote.

— Du baume de marjolaine et du vin de cannelle!

Pendant que l'apothicaire lui tourne le dos, Marie Caro lui subrilise la lettre sans qu'il s'en



Nolùen Lamour court toute essoufflée vers le manoir de Talhouet. Joson l'introduit auprès du marquis revenu pour un certain temps, tandis que sa fille est restée à Paris.

— Qu'est-ce qui se passe, fillette? Tu es toute

drôlette!

— Ah, Monsieur le marquis, c'est que voilà: ma tante qui habite Vannes a entendu la culottière Marie Caro dire comme ça à Loeizon Pikaod, l'épicière, que le préfer lui avant fait l'honneur de la recevoir. Et lel racontait qu'elle lui avait remis une lettre où i était écrit le nom de Gédéon, et d'envoyer le petit homme planter ses choux, et aussi du retour du prince. homme portuge.

Le marquis tressaille:

Et de qui, mon Dieu, était cette lettre?

Du beau-frère de Blouet, disait Loeizon.

Comment se nomme-t-il ce gaillard?

Je ne sais pas, monsieur le marquis.

Alors, le vieux gentilhomme appelle Joson:

— Connaîtrais-tu par hasard le nom du beaufrère de l'apothicaire Blouet, de Vannes?

— Celui qui habite la rue Noë?

Nolùen ayant affirmé, Joson réfléchit une
seconde et explique:

— Il a trois beaux-frères ce Blouet: le premier
est meunier à Plouay et s'appelle Heleu, le second
est, je crois bien, dans la marine de la République,
sous Surcouf. Quart au numéro trois, il s'appelle
Querelle. Il était médecin des armées royales.

— Malheur, c'est luit 'blémit le marquis. Puis il
autire affectueussement Nolùen, en dominant mal son
émotion:

émotion:

— Ma petite fille, tu es notre providence de

De nouveau seul, Régis de Talhouet laisse écla-

De nouveau seul, Régis de Talhouet laisse éclater sa fureur:
— Un des sept de Biville! Quel démon a poussé ce Querelle à écrire, et par la poste encore, en racontant pourquoi il était à Paris? C'est pire qu'une folle imprudence: une trahison!

La tête dans les mains, il réfléchit. Soudain, une décision se lit dans ses yeux d'acier:
— Joson, tu vas immédiatement me préparer un léger bagage. Je prends la première diligence pour Paris.



Monsieur le marquis plaisante! Le médecin n'a-t-il pas... fair le brave domestique en levant les bras.

Fi du médecin! coupe son maître d'un geste impératif. Et il ajoute pour lui-même:

Pourvu que je n'arrive pas trop tard!



Rue de Varenne, Cadoudal est en conférence avec Pichegru, d'Hozier, Coster Saint-Victor, les frères Polignac, le marquis de Rivière, le chevalier de Cacqueray, Burban dit Barco, d'Assas, et Herveline de Talhouet. On attend le général Moreau.

— Mes amis, il est profondément regrettable que le Prince ne soit pas encore parmi nous. J'ame à croire qu'il ne restera pas insensible au demier et pressant appel que nous lui avons lancé, et que, se soustrayant aux influences tetriblement néfastes de ces freluquets d'émigrés poltrons de la Cour de Londres, Louis XVIII mettra le cap sur la France. L'heure décisive est proche. Voici maintenant de nouvelles précisions sur notre coup essentiel...

Le chef conspirateur va poursuivre son exposé

Le chef conspirateur va poursuivre son exposé lorsque la sonnette du corridor tinte par trois fois puis un quatrième coup plus faible.

— Enfin Moreau! soupire Pichegru.
Gonéri va ouvrir. Il ne peut retenir une exclamation de surprise: le visiteur n'est pas le général attendu mais le marquis de Talhoue! Sa fille, affolée, se jette dans ses bras et l'interroge sur son arrivée inopinée:

— Mon pauvre père, le médecin vous avait pourtant recommandé...

— Ma chère enfant, il le fallait!
Puis se tournant vers les conjurés:

— L'heure est grave, messieurs. Je suis navré de me présenter à vous en messager de la fatalite!
Tous sursautent, le visage tendu. Le marquis s'asseoit et poursuit:

— La police du Morbihan et probablement celle de Paris, ont eu vent de nos projets par la faute d'un imbécile qui a débarqué avec vous, mon pauvre Georges.



Vite, son nom! bondit Cadoudal le visage

— Vite, son nom! bondit Cadoudal le visage empourpré.

Alors, péniblement, car sa respiration est devenue subitement difficile, ce long voyage l'ayant épuisé, le marquis relate l'histoire de la lettre de Querelle à son beau-frère l'aporthicaire.

Georges ne se contient plus:

— Le malotru! le misérable! lui qui me jurait d'être muet comme un menhir.

Puis se ressaisissant:

— Il est encore temps de limiter les dégâts. Il faut d'abord soustraire Querelle à la police, en prévision d'une descente imminente à son logis.. Pourvu qu'il tienne sa parole: «Je saurais me taire et mourirs. Mais vous voyez où son inqualifiable maladresse peut nous conduire. Il faut vite le prévenir du danger qu'il court.

Gonéri est chargé de cette mission:

— Tu seras moins remarqué, lui dit Georges en lui recommandant surtout de ne pas donner de détails à Querelle, mais par contre le prier instamment de venir que de Varenne.



Le filleul s'éclipse tation-ronchonne : — On va lui sonner les cloches à ce fieffé bavard

— Je crains que cela ne suffise pas. A cause de lui, tout peut s'écrouler. Aussi nous devons réagir très vite! se lamente Cadoudal accablé.

Sa pensée va de nouveau vers le Prince qu'il avait tant désiré à ses côtés en ce moment crucial pour frapper le «grand coup». Soudain, le marquis de Talhouet se dresse. Il va pour parler, aspire bruyamment l'air, puis tombe d'une masse. Tous se précipient. Il faut d'urgence un médecin, mais qui appeler en la circonstance?



Charles d'Hozier en connaît un, rue du Jardinet, qui n'est pas très loin.

De plus, il est breton, précise-t-il.

Ce n'est pas une garantie suffisante! objecte Georges. Et comment s'appelle-t-il?

René Théophile Laennec.

Tiens, il y avait un jeune médecin de ce nom-là dans l'armée de Brune, même qu'il logeait chez ma cousine de Vannes, et n'avait pour tout uniforme qu'un bicorne! raconte Leridan.

Tu as dit dans l'armée de Brune! Je n'aime pas beaucoup ça, tique Cadoudal.

Tant pis, nous n'avons pas le choix, insiste d'Hozier.

Tant pis, nous n'avons pas le cnoix, aissend'Hozier.

Allez donc le chercher. Quant à nous, nous nous retirons, ordonne Georges, et se tournant vers Herveline:

Pardonnez-nous, mais c'est préférable afin de ne pas vous attirer des ennuis supplémentaires.

Non, restez! ce serait la volonte de mon père. Je conduirai directement le mèdecin à sa chambre. Je lui dirai que je tiens un salon littéraire, ce qui justifiera vos présences! explique Herveline.

D'Hozier, parti en voiture, trouve Théophile Laennec chez lui, en train de jouer de la flûte, sa distraction favorite.

— Je vous suis! dit-il avec empressement.

Quand Herveline conduit Laennec au chevet de
son père, celui-ci a perdu l'usage de la parole. Après
examen, le jeune médecin donne son diagnostic:

— Mademoiselle, votre père vivra, mais il restera, hèlas, paralysé.

— Mon Dieu, quelle épreuve pour lui!

— Je peux toutefois parler de son état au docteur Corvisart, un de mes excellents maîtres. Justement je le vois ce soir, car il vient d'être promu
médecin du Premier consul.

A ces mots, le marquis de Talhouet a tressailli. Il
fait énergiquement non de la rête, et jette sur Laennec
des yeux exorbités et réprobateurs.

Laennec a compris à qui il a affaire:

— Qu'importe la religion et les opinions de nos
clients. Nous somnes médecins avant tout, monsieur, déclare avec une évidente conviction celui qui
allait devenir le génial docteur Laennec, de réputation mondiale.



Le marché de trahison

Pendant ce temps, Gonéri pénètre sous la porte cochere du nº 13 de la rue du Four où habite Querelle. Le jeune Chouan est tout à coup effaré:
Il voit Querelle sortir, solidement encadré par des policiers. Le premier reflexe du filleul de Cadoudal est de se glisser dans un sombre couloir d'escalier. Personne ne l'a vu, mais il peut remarquer le visage blème, détait de l'imprudent conjuré, débraillé, ses vêtements déchirés, ce qui laisse supposer qu'il s'est furieusement débatru.
L'un des policiers à l'œil de lynx tourne la tête et semble dévisager Gonéri, qui s'en est rendu compte. Alors, il se baisse pour renouer le lacet de son soulier,

et par ce geste, dissimule sa frimousse, puis monte. l'escalier en évitant de faire craquer les marches:

— Out! je l'ai chappé belle car celui qui m'a regardé, est une vieille connaissance. On s'est déja-renontré à Vannes. S'il avair eu un peu plus de flair, je tenais compagnie à Querelle. En attendant il est dans de beaux draps, le malheureux!.

S'assurant qu'il n'y a plus personne, Gonéri sort, de la cour et d'un pas rapide retourne rue de Varenne, tremblant d'emotion à la pensée de la terrible réaction de son parrain quand il apprendra l'arrestation de Querelle.



Querelle a été jugé et condamné à mort. Au moment où il va être exécuté, fou de peur, il implore

moment ou li va ette execute.

a grâce.

— Parle et on te laissera la vie! lui est-il répondu
d'un ton glacial.

Alors Querelle, qui avait juré qu'il saurait se taire
et mourir, dévoile tout ce qu'il sait du «coup essentiel»: les débarquements successifs sur la côte nor-

mande, la présence de Cadoudal, des généraux Moreau et Pichegru dans la capitale et l'arrivée pro-chaine d'un prince de sang royal. Mais son fair con-prendre à Querelle que ce n'est pas suffisant. Il doit aussi signaler les lieux où les émigrés font halteaprès leur débarquement. A cette condition, il aura la vie

sauve. Le misérable accepte le marché de trahison, en révélant les relais établis depuis la mer jusqu'à Patis.

## Le suprême exploit



Ce 25 janvier 1804, tandis que Paris est recou-vert d'un manteau de neige, Cadoudal tourne et retourne le billet qu'un émissaire lui a remis: — Mon Dieu, mon Dieu! s'ils tombent dans ce

Mon Dieu, mon Dieu! s'ils tombent dans ce piège, ce sera atroce.

On sonne, en code toujours. Gonéri ouvre: Cest Herveline.

Ma pauvre amie, vous arrivez à propos, hélas, hélas! dit Georges en lui tendant le billet sur lequel sont griffonnés à la hâte ces mots: Alerte Perquisitions dans les relais. Soldats postés sur les coteaux de Biville, couchés dans la neige surveillent mouvements du Vencejo en vue des falaises. Attendons ordres d'ur gence.

d'argence.

— Qu'allons-nous faire? interroge Herveline.

— Mais empêcher coûte que coûte le navire d'accoster. Songez que les princes sont à bord. Ils courent un grand péril.

— S'il faut aller jusqu'à Biville, je suis

volontaire.

Non, Herveline! Songez à la distance, et par ce temps! D'ailleurs votre place est auprès de votre père paralysé.

Notre dévouée Tomette veillera sur lui, et il approuvera j'en suis certaine, cette mission.

Je vous admire! J'accepte donc, mais je vous dernanderai simplement d'aller jusqu'à Gour-

nay, chez Cacqueray. C'est un cavalier éprouvé, qui en outre possède un cheval breton d'une rapdiné extraordinaire, et qui le mènera jusqu'à la Poterie. Là-bas un de nos hommes lancera le signal d'alarme au Vencejo pour le faire viere de bord.

— Soit! Mais il serait préférable que vous écrivez l'ordre! insiste Herveline.

Georges secoue sa grosse tête:

— Ma parole de Breton devrait suffire au chevalier de Cacqueray. Cependant...

Et il écrit ce mot:

«Je vous adjure de faire l'imposible pour empêcher les princes de débarquer. Ils pourraient croire que je les ai attirés dans un piège. Aidez-moi, je vous en conjure, à les sauver si même nous sommes, nous autres, perdus.

Après une course harassante sur une route enne-gée, la vaillante amazone est en vue de Gournay. Sa monture est aussi épuisée. Elle lui chuchote: — Allons, encore un effort et nous y sommes! Et quel bon picotin tu auras!



Et le cheval, comme s'il comprenaît, accélère le

Enfin elle sonne à la grille du château de Gour-nay. Le chevalier de Cacqueray vient lui-même ouvrir et, reconnaissant la gracieuse cavalière, il est tout réjou! Ouelle agréable surprise!

ouvrir et, recontiaissant la gracieuse cavalière, il est tout réjoui!

— Quelle agréable surprise!

Mais en remarquant la gravité de son visage son sourite s'estompe:

— Georges serait-il arrêté?
— Non, chevalier, mais il me dépêche vers vous pour une périlleuse mission.

Tout en relatant les derniers événements, Herveline sort d'une de ses bottes le message du chef chouan dont Cacqueray prend avidement connaissance.

— C'est bien, i'y vais. Mais attendez-moi ici.

Restaurez-vous, reposez-vous, faites comme chez vous. Si je ne reviens pas, c'est que j'en aurai été empêche.

— J'espère que non. Que Dieu vous protège,

vous. Si je ne revents pas, ear que y compêché.

— J'espère que non. Que Dieu vous protège, chevalier, dit Herveline au gentilhomme qui lui baise la man.

Et, lestement, il monte sur son cheval breton. La jeune fille le regarde s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse sous la furaie blanche comme un manteau d'hermine. Tandis qu'elle va s'agenouiller sur un prie-Dieu, le chevalier de Cacqueray éperonnant sa monture, se lance à bride abattue sur cette route de conjurés, her si sûre, aujourd'hui compromise, surveillée par des postes militaires dissimulés dans les fossés, les buissons, les roches enneigés. Les soldats,

le doigt sur la gâchette, guettent tout cavalier. Ils ont reçu l'ordre formel de tirer sur ceux qui ne s'arrêtent pas.

L'intrépide messager n'en a cure. Les balles sif-flent à ses oreilles. Il essuie vingt fois leur feu. Telun bolide, il poursuit sa route, traverse à fond de train les embuscades.

Enfin, Cacqueray arrive au terme de sa folle chevauchée, à la ferme de la Poterie. Il y a là un ancien gabier, délégué pour s'occuper de certains détails dont le ravitaillement des illustres énigrés, mais il est aussi l'homme qualifié pour les signaux de marine. Cacqueray le met rapidement au courant de la grave situation:





— Cours vite donner le signal de virer de bord au Vencejo. Pendant ce temps je vais dissimuler les armes et tout ce qui se trouve de compromettant ici.

Dressé sur la falaise, l'ancien gabier donne le signal convenu quand les coups de feu partent des rochers. Le matelot chancelle et roule au bas de la falaise, tandis que le navire prend le large.

Cacqueray est navré de la mort de ce brave. Après avoir mangé un morceau et bu un bol de café, il uye prudent de ne pas s'attarder. Il s'arrange pour ne pas faire le même trajet au retour.

Herveline attend anxieuse. Elle joint les mains en voyant le chevalier reparaitre:

— Dieu soit loué!

— Ils sont sauvés! lui dit le gentilhomme essoufflé.

144

essoufflé.
Radieuse, elle l'aide à tirer son ample manteau : il est percé de plus de vingt balles!
— Et vous n'avez aucune blessure? s'écrie-telle, n'en croyant pas ses yeux.

Pas une égratignure, ni mon cheval non plus!

Vous êtes vraiment cuirassé, chevalier, La

Providence vous a protégé.

— Je l'ai visiblement senti. Hélas, le brave gabier qui a donné le signal au *Vencejo* n'a pas eu la même chance.

même chance.

En prenant congé, Herveline pense:

Les princes ne se doutent pas que pour les sauver, un obscur martelor a payé de sa vie.

Inutilement! Car il n'y avait à bord du navire ni prince ni roi de France! si, le «roi de Bignam», Pietre Guillemot qui venait rejoindre Georges pour le caup essentiel, et qui ne cessait de fulminer sur le pont:

Débarquez-moi! qu'on mette un canot à la mer! Ma place est avec Georges!...

Le capitaine Wright lui passa alors sa lorgnette et lui dit:

lui dit:

— Vous débarquer serait suicidaire! Regardez.
Et le «roi de Bignan» distingua nettement les fusils
braqués sur la mer.

— Mil gast! Ce n'est que partie remise!
grommella-t-il en rendant au capitaine sa lorgnette.





## Les mouchoirs de Cholet

Le cheval s'est relevé péniblement. Il boite, et il se met à hennir.

— Il attirera peut-être ainsi l'attention! pense

— Il attirera peut-être ainsi l'attention! pense Herveline.

Mais l'endroit est désert. La neige glace la jeune fille. Elle perd conscience un moment et lorsqu'elle revient à elle, le jour a baissé. L'oreille contre le sol gelé, elle entend soudain le bruit d'un trot. Alors elle appelle de toutes ses forces. Et voici qu'elle voit déboucher un cavalier...



Sur le chemin du retour, Herveline de Talhouet est prise dans une tempête de neige et sous les coups de feu d'une patrouille embusquée. Le tourbillon des flocons, les détonations font prendre à son cheval le mors aux dents. Notre amazone met tous ses efforts à le maîtriser, mais il n'obéit plus aux rênes ni aux éperons. A une allure insensée le cheval galope, quand il chope contre une racine recouverte de neige. Herveline est désarçonnée et projetée en avant.

En voulant se relever, elle pousse un cri de

douleur.

La messagère de Cadoudal voit déjà la neige devenir son linceul car la tempête blanche a redoublé. Elle crie alors: «Au secours!» Seul le croassement d'un corbeau lui répond.



ne militaire, un voltigeur! blus me lever!gémit l'amazone dois avoir quelque chose de cas

la Cho





Ne pouvant faire autrement, Herveline accepte la généreuse proposition, tout en pensant : «Me voilà bien! Entre les mains d'un Bleu. S'il savait qui je suis,

la généreuse proposition, tout en pensant : « Me voilà bien! Entre les mains d'un Bleu. S'il savait qui je suis, et pour qui je galopais par ce temps...

Curieusement d'ailleurs, le voltigeur ne lui pose aucune question.

A l'Hôtellerie des Templiers, le chirurgien, après examen, fait savori à Herveline:

— Vous l'avez échappé belle. Votre jambe est bien cassée, mais je crains que le froid ne vous ait donné en prime, une bonne fluxion de poitrine.

— Rien que cela?

— Estimez-vous heureuse que votre tête n'ait rien, mais vous ne bougerez pas d'ici longtemps. Soyez cependant assurée que nous mettrons votre jambe en place.

— Quelle idée aussi de chevaucher par un temps parell! fait l'hôtesse en dodelinant de la tête.

Herveline se garde bien d'en donner la raison. Elle pense à Georges Cadoudal qui désormais ignore tout du résultat de sa mission. Comment le prévenir? Si au moins le chevalier de Cacqueray savait ce qui lui est arrivé!

L'hôtelière — Bernardine Molé — a une bonne tête, attentive aux soins de sa pensionnaire. Or, comme Herveline a remarqué qu'elle a mis à sa disposition pour sa toilette, des mouchoirs rouges à bandes blanches, elle se hasarde à faire cette réflexion: réflexion





On dirait des mouchoirs de Cholet.

Je pense bien, et j'y nens, même si ça ne plait pas à tout le monde! réplique Bernardine.

Je les aime aussi! enchaîne Herveline, pour voir la réaction de l'hôtesse.

C'est-y donc que vous seriez Vendéenne?

Non, mais Bretonne.

C'est tout comme, ma petite dame! s'écne
Bernardine, la mine réjouie.
La chouanne bretonne répond par un grand

sourire. ourire.

Moi je suis de Saint-Florent-le-Vieil! mon homme s'est battu sous Cathelineau! révêle l'hôtesse

mise en confiance.

Alors Herveline y va carrément:

— Et moi avec Cadoudal!

C'est-y possible! s'exclame la brave Ven-e, les larmes aux yeux. Oh, laissez-moi vous faire la bise.

Elles se sont comprises toutes deux. Alors, la messagère de Georges demande à Bernardine si elle connaîtrait une personne sûre pour informer le chevalier de Cacqueray de son accident.

— Rien de plus facile, mais quand même pas mon neveu Césaire. C'est un brave militaire, seulement, vous l'avez vu, c'est un Bleu tout de même! Mais il y a mon homme.

Et la brave Vendéenne confie à son mari:

— Nous avons une chouanne chez nous!

Nous avons une chouanne chez nous





Durant rout ce temps, Georges Cadoudal était en proie à une vive anxiété. Il ne dormait ni ne mangeait plus. Il se posait mille questions au sujet de sa messagère, du chevalier, du Vencejo, des princes! Herveline de Talhouer et Cacqueray seraient-ils rombés dans une embuscade, tués peut-être, la neige rougie de leur sang?



Alors n'y tenant plus, le chef chouan dépêche son domestique Picot et son filleul, d'aller à Gournay, en éclaireurs.

En voyant Picot et Gonéri arriver à leur tour, le chevalier de Cacqueray leur dit:

— Cette fois, vous venez m'annoncer l'arrestation de Georges!

— Mais pas du tout, répond aussitôt Joseph. Nous venons aux nouvelles, savoir si vous avez eu la visite de Mademoiselle de Talhouet.

— Quoi? Elle n'est pas de retour à Paris?

— Non, elle n'est chez aucun de nos amis.

— Mes aieux! C'est qu'alors elle en a été empêchée. Par qui? Et comment le savoir?

Tandis que Joseph Picot et Gonéri prennent un solide collation avant de repartir un autre cavalier sonne à la grille.

Cacqueray hésite à ouvrir. Il entend alors siffler l'air du Vezilla Regis (l'hymne de la Vendée insurgée de 1793). Le visiteur s'annonce:

— Je viens de Gisors où je tiens l'hôtellerie des Templiers. Nous avons chez nous une jeune femme qui est des vôtres (il a appuyé sur ce dernier mot).

Elle a été accidentée et m'a prié de vous remettre ce

Elle a ete accidentée et m'a prié de vous remettre ce billet.

Cacqueray pousse un soupir de soulagement et remercie chaleureusement l'hôtelier:

Vous prendrez bien quelque chose? un bon calva chaud?!

calva chaud?!

— C'est pas de refus par ce temps!
En se quittant, l'ancien de l'Armée Catholique et
Royale de Cathelineau, et le chef de la Légion
chouanne de Vitré se serrent la main en frères

d'armes.
Puis Cacqueray donne à Gonéri et à Picot ses

Puis Cacqueray donne a Coass.

— Mes amis, nous voilà rassurés sur le sort de mademoiselle de Talhouet. Je m'occupe d'elle. Repartez tranquilliser notre ami Georges sur nos missions accomplies. Ancrez-vous bien tout cela dans le crâne. Vous comprendrez qu'il est trop risqué désormais que je vous remette un message. Allez et que Dieu vous air en sa sainte garde.

Le lendemain, le chevalier se rend à l'hôtellerie des Templiers voir Herveline.

— Dieu est avec nous! lui dit-elle. Je suis ici très-très bien soignée et chez des gens qui sont

très-très bien soignée et chez des gens qui sont nôtres.

— C'est heureux, mais dès que vous serez transportable, vous viendrez à Gournay.

— Pas à Paris?

— Vous n'y pensez pas, chère amie. Qu'y feriez-vous? Vous en avez au moins jusqu'à Pâques.

— Ou la Trinite! soupire Herveline très contrarée... Alors que Georges a tant besoin de chacun de nous en ce moment... Et mon pauvre pere!

— Toinette est près de lui, mais tout de même...

— Vous ne lui seriez pas d'un grand secours dans votre état! Rassurez-vous cependant! Il est prévenu et rassuré. Considérez-vous blessée en service commandé!



#### Picot torturé



Cependant l'étau se resserre. Les entretiens des conjurés sont alarmistes.

conjurés sont alarmistes.

— Nous allons payer pour les princes, j'en ai bien peur! dit Jules de Polignac.

— Et après? Trop tard pour reculer. Je suis résolu à aller jusqu'au bout, même si notre cause est perdue! proteste Cadoudal.

Comme ses compagnons restent interloqués, il porte la main à son large cou:

— En quoi? cette rête ne restera pas éternellement sur mes épaules.

Cette réflexion fait frémir les autres conjurés qui ne semblent pas le suivre dans cette voie fatale. Puis, changeant de ton, Georges consulte sa montre:

— Où restent Gonéri et Picot?

Hélas, ce 7 février, ni l'un ni l'autre ne rentreront de sitôt. En effet, au moment où ils s'apprétaient à quitter la Cloche d'Or, la police a fait irruption et leur a demandé sous la menace:



Les deux Bretons se contentent de hausser les épaules. Ce qui leur vaut une rude bourrade, et ils sont illico conduits à la Préfecture de Police... Ils s'encouragent en breton:

— Pes ket aon! — Dalhamb mat! (N'aie pas peur.

Tenons bon).

C'est fini votre baragouin? intervient un agent.

agent.

Gonéri semble ressentir quelque fierté d'être arrêté à cause de son parrani. Il a vécu d'autres heures dramatiques. Celle-ci n'est donc pas pour l'émouvoir, mais il ignore ici ce qui peut l'attendre. Chacun est enfermé dans un cagibi.

Quelques instants après, Picot comparaît le premier devant un homme énorme, borgne, ce qui lui donne un aspect effrayant d'écumeur des mers. C'est le chef de division Bertrand.

En voyant ce Breton à l'air plutôt naîf, avec ses manières gauches, le policier pense en avoir facilement raison:

ment raison:

— Mon pauvre gars, comme je te plains de te voir entraîné dans cette aventure de brigands, alors que tu aurais été si heureux dans tes champs.

que tu aurais ete si neureux dans Il se fait paterne: — Écoute-moi bien. Tu retourneras tout de suite dans ta Bretagne — nous t'offrons même le voyage — si tu me dis où loge ton maître? Picot a un sursaut et prend un air buté. Bertrand

Picot a un sursaut et prend un air buté. Bertrand paraît contrarié:

— Ne fais pas la mauvaise tête, la liberté est une chose tellement précieuse. Ne préfères-tu pas revoir la lande, tes bois, que de finir ta vie à croupir dans un sombre cachot?

Même silence. Alors Bertrand sort de son tiroir une coquette somme d'argent qu'il fait sonner aux oreilles de Picot. Du coup, il ouvre la bouche, mais c'est nour langer.

c'est pour lancer

Je ne suis pas un Judas!





— Le grand mot laché! se contente de rire Bertrand. Allons, sois raisonnable. Avec ces louis tu auras de quoi améliorer ton sort, t'acheter une petite métairie, épouser une gentille payse! Finie pour toi la vie de domestique.

Devant l'enrêtement du Breton, Bertrand, sans toujours se départir de son calme, s'efforce de l'apeurer:

l'apeurer:

— Ne sais-tu pas qu'en ce moment même tu joues ta vie? Si tu t'obstines, tu seras fusillé. J'en serai navré! Mais la réaction de Picot est différente de celle

que Bertrand attendait:

— Faites-le tout de suite, je ne trahirai pas mon

général.

— Ton général? Voyez-vous ça! Ton chef de brigands, tu veux dire, ricane Bertrand qui devient

brigands, tu veux dire, ricarie bertraitu qui devenerarastrogue.
Er changeant de tactique, il donne l'ordre de garrotter le domestique de Cadoudal. Aussitôt les policiers lui saisissent les mains, et au moyen de chiens de fusils serrés à vis, ils se mettent à lui écraser les doigts! Picot ne peut résister longtemps à l'atroce douleur.



— Pitié! pitié! supplie-t-il.

— Alors parle! parle! répète le chef de division tout en donnant l'ordre de serrer plus fort les doigts déjà meurtris de Picot.

Succombant sous la souffrance, le pauvre Joseph finit par parler. Dès qu'il s'arrête, la pression des chiens de fusils reprend. Alors il dévoile les projets de Cadoudal, donne des détails sur la conspiration ourdie conre le Premier consul. Puis il s'écroule!...

Bertrand est satisfait. Il en sait suffisamment. Gonéri qui a entendu les cris de douleur et les révélations de son ami, appréhende cette fois avec terreur le moment où il subira la même torture:

— Mon Dieu, sainte Anne et vous saint Gonéri mon patron, donnez-moi la force de ne pas trahir mon parrain.



Une heure, deux heures passent et il n'est pas encore interrogé. La nuit tombe sur Paris, et l'on ne vient toujours pas le chercher.

— Je dois être oublié! se dit le filleul de Cadoudal.

Comme il ressent une migraine dans cette pièce exigué, manquant d'air, il tente d'ouvrir la fenêtre. A sa grande surprise elle n'offre aucune résistance et regardant au dehors, il constate qu'il n'est qu'au premier étage. Alors germe dans sa étre un plan d'evasion. En face de la fenêtre il y a un marronnier. Risquant le tout pour le tout, il s'élance et saisit la branche la plus proche. Sautant à terre, il s'aperçoit qu'il est dans le jardin de la Préfecture de police.

— Maintenant, se dit Gonén, il s'agit de sortre d'icci.

d'ici.

1 Ce procédé employé pour faire parler les conjurés est rigoureu-sement authentique, imaginé par Bonaparte. Le domestique de Cordondal subit cette torture telle que nous la relatons.



En catimini, il arrive à la grille à l'endroit où il n'y a pas de garde, et la franchit!

— Mais où suis-je au juste? se demande-t-il.
Malgré la nuit, il cherche à s'orienter : à sa droite se dresse la masse sombre des tours de Notre-Dame, à sa gauche les palais du Louvre et des Tuileries.
Plus loin le dôme de l'Hôtel des Invalides éclairé par la lune.

la lune.

— Donc, se dit Gonéri, la rue de l'Université est de ce côté de la Seine. Coster et d'Assas y logent. Mon parrain est peut-être avec eux ce soir.



Après vingt bonnes minutes de marche, en longeant les quais, le filleul de Georges sonne au premier étage du 82 rue de l'Université. D'Assas vient

ouvrir:

— Tu es seul et d'où viens-tu si tard?
Épuisé par la fatigue et l'émotion, le petit
Chouan tombe dans les bras de Cadoudal en
murmurant:

— De la préfecture de police... Joseph est... en

## Les coups de filet

A la suite des révélations du pauvre Picot, les persquisitions s'accélèrent dans les gites de la fameuse filière déjà compromise par Querelle. Mais les découvertes des policiers ne sont pas tellement fructueuses. Dans le grenier de Marie-Anne Colasse ils mettent la main avec surprise sur des pièces de tissus «engrangées», de couleur bleu roy, parsemés de lys, d'autres de couleur pourpre.

La paysanne normande déclare ne pas savoir à quel usage sont destinés ces tissus.

— Naturellement, ricanent les policiers. Avoue donc que c'est pour recevoir avec tous les honneurs, ton roi!

— P't être ben qu'oui! p't être ben qu'non! se contente de répondre en bonne Normande Marie-Anne Colasse.

— Allez, ouste! On t'embarque avec la marchandise, mauvaise citoyenne, ordonne l'officier de police.



Par une grise journée de ventôse (15 février 1804), un homme grand et majere, une serviette sous le bras, se présente à la grille d'honneur des Tuileres. Les sentinelles le saluent comme un visiteur de marque. Quelques instants après, il est introduit auprès de Bonaparte qui lui dit aussitôt:

— Monsieur Fouché, vous savez pourquoi je vous ai fait venir? Car vous devez être au courant de ce qui se passe...

ce qui se passe...

Ou de ce qui se trame, Général consul.



Bonaparte le fixe comme s'il voulait lire dans les yeux du zélé Fouché. Puis il déclare:

— Il s'agit évidenment de royalistes, des Chouans. Mais c'est plus grave que nous ne le pensions. Les généraux Moreau et Pichegru sont de complicité avec Cadoudal. Or cette conjuration dont Georges est l'âme, met en jeu toute l'armée en les personnes de Moreau et Pichegru qui comptent énormément de sympathies. Vous me suivez?

— Parfaitement. Je vois le danger que... insinue Fouché sans trop oser finir son propos.

— Que je cours! C'est ce que vous vouliez dire. Aussi je vous donne sur l'heure tous pouvoirs pour faire arrêter non seulement Georges, mais Moreau et Pichegru.

Pichegru.

— Général Consul, je me mets immédiatement





Pour regagner l'entière confiance de Bonaparte qu'il avait perdue, Fouché déploie tout son zèle. Et le lendemain, le général Moreau est écroué à la Prisson du Temple. Dès qu'il apprend la nouvelle, son collègue Pichegru se met en quête d'une retraite sûre. Il croit l'avoit trouvée, en attendant de pouvoir fuir Paris.

Or ce 28 février, un homme tourmenté est celuila même qui a donné asile à Pichegru. Les affiches, les gazettes n'annoncent-elles pas «une prime de 100000 francs or à qui livrera le général félon, traitre à la République».

N'y-tenant plus, fasciné par cette fortue inespérée, le logeur court dénoncer le général, qui est arrêté le soir même. Quelques jours après, c'est au tour de Jules de Polignac et du marquis de Rivière. Fouché



se fait gloire d'annoncer lui-même au Premier Consul ces arrestations successives et de marque. — Fort bien! Mais Georges, lui, vous échappe toujours. Tant que vous n'aurez pas mis la main sur celui-là, le danger ne sera pas écarté pour autant. Ce Breton est mon plus redoutable ennemi! rappelle Bonaparte à Fouché. — Il est aussi d'une toute autre trempe que les

autres.

— Alors, adoptez de nouvelles mesures, décuplez le nombre de vos agents, promettez de plus
tortes primes. Que les langues se délient pour qu'enfin ce Cadoudal rombe entre mes mains, mort ou vif.
Faites votre métier que diable! riposte Bonaparte

#### La chasse au monstre



Sans plus tarder, Fouché réunit ses plus fins

Ilmiers:

— J'ai la ferme conviction que Cadoudal cherche à quitter Paris. En conséquence, j'ai décidé les mesures suivantes, qui seront appliquées dès ce soir:

«Fermeture des barrières de la capitale depuis sept heures du soir à six heures du matin.

Inspection de tous les véhicules: tomneaux, paniers de lingères, cercueils, caisses, malles qui sortiront de Paris. Publication dans les journaux et par voie d'affiche du signalement de Georges.

Le lendemain des groupes de badauds se forment autour des affiches fraichement apposées donnant le signalement de Cadoudal, tandis que les gendarmes inspectent tous les véhicules sortant de la capitale.

Gonéri s'est fait circur pour mieux entendre ce qui se raconte. Voici justement un gendarme qui lui demande ses services. Tout en faisant reluire ses bottes, notre jeune Breton entame un brin de causette:

— Quand même ce Cadoudal! Vous croyez citoyen gendarme, qu'on mettra un jour la man dessus ?

Cette fois-ci avec toutes ces affiches et les

Cette fois-ci avec toutes ces affiches et les mesures prises il sera refait comme un rat!... Mais c'est égal ce Breton a le diable au corps!

Gonéri sourit intérieurement, quand soudain il pâlit: il vient d'apercevoir Georges Cadoudal lumeme qui a tout l'air de flâner comme tout le monde!... Ayant donné le demier coup de brosse aux bottes du gendarme et reçu sa pièce, Gonéri ferme vite sa boîte, et va au devant de son parrain:

Vous ne devriez plus vous montrer! lui

Vous ne devriez plus vous montrer! lui souffle-t-il.

Mais Georges se contente de sourire et se mêle aux curieux qui ne s'arrêtent pas de jaser. Un vieux bourgeois lit à haute voix pour ceux qui ne savent pas lire, l'affiche où le chef chouan est dépeint comme une sorte de bête monstrueuse et féroce:

Écoutez ça, citoyens, citoyennes: Georges est extrêmement ventru, d'une corpulence énorme, la tête très remarquable par son extraordinaire

est extrêmement ventru, d'une corpuience enomie, la tête très remarquable par son extraordinaire

grosseur.

— C'est un éléphant! plaisante un badaud.

— Ce n'est pas tout. Il a le poignet fort et gros, les jambes et les cuisses peu longues. Il marche en se balançant les bras tendus...

— Alors c'est un gorille! gouaille un gavroche.

— Quel personnage fabuleux! s'exclame une jeune fille.

jeune fille.

— Eh ma belle, je ne te souhaite point un pareil mari! lui dit le bourgeois avec un petit rire aigrelet.

— Il ne doit pas faire bon de rencontrer ce brigand qui viviat dans les bois et les landes du pays de la Duchesse Anne! commente un autre.

— C'est un loup garou! hou! claironne un postillon.



— Et si on lui enlevait les bottes, on verrait ses griffes, s'esclaffe un cireur.

Gonéri souffre atrocement. Il sent la moutarde lui monter au nez. Georges lui lance un regard qui veut dire: «Pas de bétises. Garde ton calme». Une petite modiste, impressionnée par toutes ces réflexions saugrenues, minaude d'une voix apeurée:

— Alors pourquoi laisse-t-on un monstre pareil en liberté et dans notre Paris encore?

— Naive citoyenne mais parce qu'on ne peut l'attraper, pardi! Aussi tu es invitée comme tous les Parisens à la chasse au monstre.

— Et gare à ceux qui le cacheront sous leur toit lance un afficheur en écartant les badauds du mur qu'il barbouille de colle. Puis il appose un placard tout frais sur lequel on lit en lettres grasses encore toute humides d'encre:

AVIS

Tout citoyen qui donnera asile au brigand Georges Cadoudal ou à l'un de ses complices, sera puni de mort.

Paris le 9 ventôse an XII

Paris le 9 ventôse an XII Le Ministre de la Police: Joseph Fouché.

— Faut-y tout de même qu'on en ait peur! glousse une ménagère.

— Et dame, mon gendre qui est dans la Garde consulaire, m'a confié que Bonaparte en avait des cauchemars! chuchote une lingère à l'oreille de sa voisine.

Bonne chance citoyens, citoye gagnerez peut-être la grosse prime, car le brigand serait dans le quartier! lance encore le colleur d'af-fiches en s'en allant vers un autre mur.

Parrain, j'ai peur pour vous! murmure Gonéri, d'une voix tremblante.

— Rassure toi! La description que Fouché a fair de moi est tellement grotesque et l'imagination de ces Parisiens aidant, aucun d'eux n'a, vois-tu, l'idée de me dire: «Citoyen comme vous ressemblez au brigand Cadoudal».

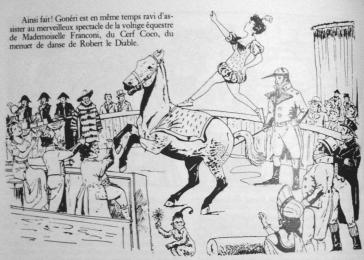
Un gros homme au faciés disgracieux, à l'épiderme poilu, à la démarche lourde, passe soudain devant eux. Georges souffle à son filleul:

— Tiens, vois mon sosie qui passe!

Puis tout à coup:

— Oh, j'ai une idée! Tu vas faire courir le bruit que c'est moi. Ce citoyen a l'air de se rendre au Cirque Olympique. Suis-le. Voici une pièce pour payer ta place. Pendant ce temps, je cours chez la fruitière Lemoine, où tu me rejoindras.





Entre ces numéros, il glisse à ses voisins:

— Le gros là-bas, qui rit comme un fou, c'est le fameux Cadoudal.

Et les visages se tournent vers le spectateur au visage grossier qui applaudit à tout rompre de ses mains velues en forme de battoirs.

Bientôt deux individus s'approchent et le questionnent. Le pauvre homme déclare qu'il est tout bonnement palefrenier aux écuries d'Auteuil pour le compte d'un ministre du gouvernement.



Pendant ce temps, Georges est arrivé rue Montagne Sainte-Geneviève chez la fruitière. Il y retrouve ses lieutenants Aimé Joyaut et Burbant qui poussent un soupir de soulagment.

— Nous nous demandions si vous auriez pu venir jusqu'ici car d'après les journaux et les affichages de ce matin, c'est une véritable chasse dans Paris.

Georges éclate de rire et leur raconte les commentaires abracadabrants des parisiens sur sa personne, et le dernier tour qu'il a joué avec la complicité de son filleul.

— Ce serait d'un gros comique si notre situation n'était si tragique! Mais soyons sérieux: Je suis bien décidé à sortir de Paris, Il faut donc sans délai mettre au point mon évasion.





## Le subterfuge

Deux jours plus tard...
D'une fenêtre de la boutique de la mère Lemoine sa fille Denise surveille discrètement la rue.

— Alors, toujours personne? interroge Burbant pour la cinquieme fois.

— Si, voilà quelqu' un! C'est Joyaut.
Quelques minutes après, le lieutenant de Cadoudal est là.

— Quoi? Georges n'est pas avec vous?



Non, pas encore rentré! répond Denise. Mille tonnerres! Il n'aurait jamais dû quitter

C'est que notre maison n'est plus tellement

ure.

— Aussi j'ai trouvé chez Caron, le parfumeur, une fameuse cache! Er voilà Georges qui s'aventure dans le quartier, se lamente Joyaut.

De ce rendez-vous auquel il devait se rendre i-même, dépend son évasion de ce guêpier de

Paris.

Vraiment, fait Joyaut sceptique, ne serait-ce
pas plutôt un guet-apens?

Enfin, voilà Gonéri! annonce la fruitière. Il

court et paraît affolé, mais il est seul.

— Ça y est! Georges est arrêté... panique

— (4 y est: Georges de l'accepte de questions II arconte ce qui vient de se passer: Comme il se dirigeait avec Georges vers la rue Montagne-Sainte-Geneviève, des ombres surgirent de l'impasse voisine.

— D'antre! d'où sortent-ils ces oiseaux de nuit? fait Georges, en s'efforçant de garder son sang-froid.

— Il y en a partout! Devant, derrière! s'affole

lait Georges, en s'ettorçant de garder son sang-froid.

— Il y en a partout! Devant, derrière! s'affole
Gonéri.

Pas d'issue pour échapper aux mailles de ce filet
de policiers qui se resserre autour du chef chouan. Il
examine d'un ceil exercé la situation, et prie Gonén
de courir chez la fruitière:

— Laisse-moi me débrouiller seul!
Puis il disparait dans un passage noir comm un
four qui débouche sur une ruelle quasiment déserte.
Georges l'enfile et apercevant la plaque d'un
chirurgien-dentiste, il a une idée subire. Il sonne.

— Vous désirez, citoyen? lui demande la servante surprise de la précipitation avec laquelle ce
client est entré.

— Arrachez-moi une dent tout de suite! lui
répond Cadoudal.





Le deniste, qui s'était couché, se lève... En examinant soigneusement la dentition, il s'étonne:

— Mais citoyen, je n'en vois aucune qui soit gâtée. Votre dentition est très-très belle.

— Il n'importe! Arrachez-en une, celle qui vous plaira! réplique Georges de plus en plus énervé.

Le praticien, interloqué, se demande s'il n'a pas affaira è un déséquilibré.

— Allons, dépéchez-vous! lui intime Georges.

— Mais encore faut-il...

— Arrachez-inoi une dent, vous dis-je, sinon... Et Cadoudal braque sur lui son pistolet.

Convaincu cette fois que ce client est fou, le dentiste prend ses outils et se met en devoir de lui arracher une dent.

Trois minutes après, les limiers de la police, ayant retrouvé la piste de Cadoudal, surgissent:

— Un brigand? l'ai là un client qui est avenue.

— Un brigand? l'ai là un client qui est avenue.

citoyen dentiste.

— Un brigand? J'ai là un client qui est venu se



Et les policiers ne voient qu'un homme crachant du sang et se rinçant la bouche dans une cuvette. Désapppointés, ils partent en se demandant où a pu passer l'imprenable Chouan. Après avoir réglé le dentiste, Georges Cadoudal regagne tranquillement la boutique de la fruitière

Voyant sa bouche en sang, ses amis croient qu'il a été blessé. Et Georges, en riant, de leur narrer sa visite astucieuse au dentiste. Puis reprenant son sérieux, il leur fait savoir qu'il n'a pas trouvé le moyen de quitter Paris. Il taudra encore attendre quelques jours.

— C'est très ennuyeux, car d'ici là... fait Georges en hochant la tête.

— Justement, s'empresse de lui annoncer Joyaut, j'ai déniché l'asile le plus sûr de la capitale.

— Cela m'étonnerait.

— Mais si mon général! Chez le parfumeur Caron, où vous pourriez séjourner des années.

— Tu en as de bonnes, toi, sacré farceur l'ironise Georges.



Je ne plaisante pas! Le moment serait mal choisi. Il s'agit de l'enseigne de «La Reine des Fleurs». Elle forme un coffre incliné, surplombant la

Bigre! je ne me vois pas là dedans! Tu veux

Bigre! je ne me vois pas là dedans! I'u veux en faire mon cercueil!

Sûrement pas! On s'y tient très bien, vous savez. Ainsi pendant que les émissaires de Fouché perquisitionneront, fouilleront la maison de haut en bas, vous vous trouverez dans cette boîte où ils n'iront jamais vous chercher.

Georges, gagné par l'insistance et le sérieux de son lieuterant accepte de tenter le jeu. Mais comment gagner cette cachette? Joyaut y a pensé:

Leridan sera ce soir même dans le quartier à un endroit précis avec un cabriolet, portant le nº 53.

### La poursuite fantastique



A la tombée de la nuit, déguisé en fort de la Halle, Cadoudal sort de chez la fruitière avec la petite Denise qui porte un paquet de hardes dissimulant une grosse somme d'argent.

Georges se poste à l'angle de la rue des Sept Voies, guettant un cabriolet qui s'avance lentement.

Si c'est Leridan, il pourrait se presser! s'impatiente-t-il, car il a discerné des silhouettes à l'affüt, tels des oiscaux de proie. Leridan serait-il repéré? Hélas oui. La veille, un policier avait pris en filature le nommé Goujon qui loua précisément le cabriolet 53. Georges l'ignore.



Lorsque le véhicule portant ce numéro passe devant lui, il prie Denise Lemoine de se sauver et il saute sur le marchepied. La fille de la fruitière n'a pas le temps de lui jeter le paquet.

Fouettez, fouettez fort! crie Georges au

cocher.

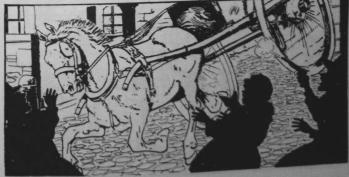
— Poutettez, fouentez her che coher.

— Pour aller où? demande Leridan.

— Je n'en sais rien, mais il faut aller et vite!

Il n'est plus question de se rendre chez le parfumeur puisque la voiture est pistée. Alors Leridan cingle de coups de fouet son cheval. Le cabriolet part grand train. Au même instant un individu sort de l'ombre en criant «Au voleur». C'est le mot de passe des policiers donnant ainsi l'éveil aux collègues postés alentour. Les uns et les autres courent après le cabriolet. L'un d'eux, l'inspecteur de police Caniolle réussit à se cramponner aux ressorts.

— Arrête, arrête, crient les autres en le suivant à perdre haleine.





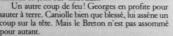
Après le passage des Jacobins et de la rue de La Harpe, le cabriolet fou s'engage dans la rue de la Liberté, qui est en pente, ce qui accentue la vitesse du véhicule.

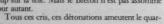
véhicule.

Au carrefour de l'Odéon, l'inspecteur Buffet qui se trouve par là, fonce et saisir le cheval par la bride. A ce moment, un coup de feu part du cabriolet. Le policier s'écroule, tandis que le cheval s'arrête. Caniolle se jette sur Cadoudal.

Un autre coup de feu! Georges en profite pour sauter à terre. Caniolle bien que blessé, lui assène un coup sur la tête. Mais le Breton n'est pas assommé pour autant.

Tous ces cris, ces détonations ameutent le quartier.







Des visages apparaissent aux fenêtres, des gens sont sur le seuil des boutiques, tout un monde aba-sourdi par ce tumulte nocturne. On s'interpelle, on crie:

Arrêtez-le! Il est par là...

— Arrêtez-le! Il est par là...
La plupart croit qu'il s'agit d'un simple malfaiteur. Les policiers, dans la nuit, voudraient arrêter tout le monde. L'un croit saisir le redoutable choua à chaque personne qu'il touche, y compris une grosse poissarde.
Soudain, l'officier Destavigny reconnaît Cadoudal malgré son déguisement: il est bien là, entouré de badauds, tranquille comme quelqu'un qui n'a plus rien à craindre. Avec un sourire vainqueur, le policier le désigne:

cier le désigne: — C'est lui!

A sa grande surprise, il entend cette réponse faite sur le ton le plus calme: — Eh bien oui, c'est moi Georges!





Ausitôt il est encerdé, immobilisé, ligoté, fouillé à la lueur de la lanterne d'un bureau de loterie. Puis il est dirigé vers l'Île de la Cité à la Préfecture de Police, suivi d'une foule braillarde.

— Il s'est laissé prendre comme un agneau! commente avec candeur une jeune fille.

— C'est parce qu'il l'a bien voulu! lui fait remarance de la commente de la commen

quer un jeune homme sur un ton qui laisse percer ses sentiments.



Le préfet de police Dubois est ce soir-là de fort mauvaise humeur.

 Si dans les quarante huit-heures, Georges n'est pas arrêté, je suis révoqué par le Premier consul. Ce satané Breton nous fera perdre nos carrières. consul. Ce sarane preton lous lette percenter carrières.

A ce moment une criaillerie allant s'amplifiant monte de la rue.

— Qu'est-ce à dire? Une émeute? sursaute Dubois, subitement pâle.

Il se précipite à la fenêtre, mais dans la nuit il ne distingue rien. Il n'entend que ce cri scandé par une foule en délire:

— Georges! Georges! Voilà Georges! Georges!

La cohue envahit la cour de la Préfecture, en faisant cortège à l'illustre prisonnier. Le nombre de ceux qui se vantent d'avoir contribué à son arrestation n'a cessé d'augmenter depuis le carrefour des Quatre-Vents.

Lorsque Cadoudal paraît devant lui, le préfet Dubois soupire comme libéré d'un lourd fardeau, tandis que le chef de la police Desmarets, manifeste un vif étonnement:

— Je m'attendais à voir un brigand farouche, vulgaire, un malotru. Et j'ai devant moi un homme au visage plutôt sympathique, le teint friss, leregard clair, assuré. Il n'a rien d'un chef de complot à mort, ce dominateur des landes bretonnes.



Die 19 Sentos 96 - Georger Viriban

Austin with Satto I touter be fain reterent Por 1-66

> Écrou de Georges Cadoudal et de Leridan

# Un juge las de s'escrimer

Le juge Thuriot, qui réclama la tête de Louis XVI, est chargé d'instruire le procès de Georges Cadoudal. La journée fatidique de son arrestaton a été éprouvante. Mais Thuriot n'en a crue. Il lui assène dix heures d'interrogatoire. Pour-tant, Georges répondra avec calme, aisance, franchise, fermeté et dans le meilleur langage, même quand il ironise.

— Quelles étaient vos intentions? lui demande Thuriot.

quand il ironise.

— Quelles étaient vos intentions? lui demande
Thuriot.

— D'atraquer le Consul mais avec des armes
égales à celles de son escorte.

— Vraiment? Et pourtant on a trouvé ce poigrard sur vous. Pouvez-vous me dire pourquoi la
marque que je vois sur la lame ne porte pas le
contrôle anglais?

— Je l'ignore! Ce que je peux vous assurer c'est
que je ne l'aie pas fait contrôler en France! risposte
Georges.

Puis Thuriot lui reproche assez niaisement
d'avoir tiré sur un père de famille, le malheureux
officier de police Buffet.

— Il fallait me faire arrêter par des célibataires!
répond le Breton goguenard.

A sept heures du matin, Thuriot interrompt
enfin l'interrogatoire, en avouant au préfet Dubois:

— Je suis las de m'escrimer contre cet
indomptable!

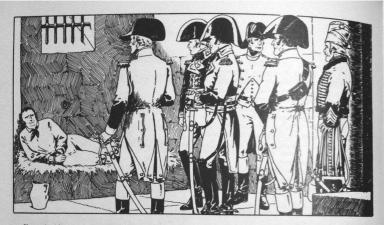




Le chef chouan est écroué à la Prison du Temple où se trouvent déjà Moreau, Pichegru et les autres conjurés. Mis au secret, chargé de menottes, atrachées sur le ventre, on le tient. Aussi toutes les précautions sont prises pour que cette fois il ne s'échappe pas. Ceux qui ont la responsabilité de sa garde, redoutent par avance les terribles conséquences d'une évasion du plus redoutable adversaire de Bonaparte.

Les parents et amis s'assemblent aux alentours de la célèbre prison, et commentent l'arrestation de Cadoudal et ses compagnons.

Mais il est pénible au fougueux Breton de se trouver rédeuit à l'inaction totale, lui qui depuis divans n'avait pas connu de repos. Il est là sur sa pail-lasse, immobile. A quoi pense-t-il désormais? A ses proiets échoués, au prince qu'il a voulu remonter sur le trône et pour lequel il s'est sacrifié? ... Réve-t-il à Kerléano, à sa Bretagne, à son regretté ami Mercier, à l'assassinat de son frière Juluan, à sa fiarcier, à carred, a son filleul qui, l'âme en peine, erre, autour de la prison du Temple?



Il est ainsi les yeux clos, secret dans ses pensées. Il est ainsi les yeux clos, secret dans ses pensées, lorque le commandant Savary lui annonce un visiteur de marque. Serait-ce Bonaparte qui viendrait revoir son rival désormais à sa merci? Non, mais son frère Louis, désireux de connaître le fameux Chouan breton. Escorté d'un brillant état-major, il pénètre dans la cellule. Lui aussi est stupéfait de ne pas se trouver en présence d'un bandit féroce, tel qu'on l'avait décrit officiellement.

Voilà donc celui qui a fait tant trembler mon frère! se dit Louis Bonaparte.

Georges le regarde sans broncher. Quelles pensées à cet instant traversent son esprit? Le frère du Premier consul, pas plus qu'un autre, ne le saura.

Premier consul, pas plus qu'un autre, ne le saura.

Les conjurés sont extraits à tour de rôle de leurs cachots pour comparaître devant le juge Thuriot. Ce matin-là, Cadoudal dort paisiblement quand un geôlier vient le réveiller pour un nouvel interrogatoire.

— Ah, fait-il en se dressant sur sa paillasse, monsieur *Tue-roi* im demande.

Ainsi a-t-il surnommé le régicide! Thuriot. Georges est hors de lui chaque fois qu'il se trouve désormais en sa présence. Au cours de l'interrogatoire, il laisse échapper le nom de Thuriot. Il a alors un frisson de dégoût et se reprend:

— Un verre d'eau-de-vie que je me rince la bouche.

Un verre d'eau-de-vie que je me rince la bouche.
 Thuriot s'efforce de ne pas s'émouvoir et continue de poser inlassablement des questions qui attirent des ripostes féroces:
 Vous possédiez un portrait de Louis XVI.
 Qu'en avez-vous fait?

— Et toi, *Tue-roi* qu'as-tu fait de l'original? lui jette Georges à la face.

jette Georges à la face.

Irrité par ces interminables et oiseuses questions, il finit par dire au juge:

— Je ne veux faire aucune déclaration. Je désire que vous me laissiez en repos.

Et comme Thuriot le regarde avec air qui semble dire: «Non l'ami, pas de répit», Georges lui lance:

— Vous avez voté la mort de votre roi. Si vous criter toute dans mes mans, votre procés étir fé vite.

étiez tombé dans mes mains, votre procès eût été vite fait. Agissez de même envers moi.



Qualificatif donné à d

## Bataille dans un trou noir



Gonéri se présente ce jour-là au portail de la prison du Temple avec une lettre:

— Je voudrais la remettre à Georges Cadoudal dir-il au factionnaire.

— As-tu un billet de visite?

— Non!

— Désolé, tu ne peux entrer. Mais donne-la moi, je la remettrai au guichetier.

— C'est bien sûr? Car c'est une lettre de la fiancée de Georges.

— C'est bien sûr? Car c'est une lettre de la fiancée de Georges.
— Raison de plus! Je sais ce que c'est car j'en ai une moi aussi, de fiancée! répond le gendarme en prenant la lettre avec un bon sourire.

Mais un autre personnage observait depuis un moment notre Gonéri: Bourcicotte l'ancien traqueur des Talhouet. Il est en compagnie d'un collègue que le Préfet de police a surnommé son meilleur dogue.
— Tu vois ce gamin... On dirait le coquin de filleul de Cadoudal! dit Bourcicotte.
Gonéri s'esquive prudemment. Les policiers semblent lui emboîter le pas tout en devisant. Arrivé à l'angle de la rue des Enfants-Rouges, il se faufile





dernière une porte cochère. Les deux compères débouchent à leur tour et s'arrêtent dans l'encoignure de la porte:

— Ce soir donc, une expédition est décidée chez le peintre en éventails. Et nous prendrons les oiseaux au nid. Préviens Lapierre.

Notre jeune Breton qui a tout entendu retient son souffle, et se demande comment il va sortir de là. Mais les policiers se serrent la main et s'en vont chacun de leur bord. Alors, Gonéri quitte son refuge:

— Et maintenant courons avant qu'il ne soit trop tard chez Dubuisson, prévenir d'Assas et les autres du danger qui les menace.

Arrivera-t-il a temps car la rue Jean-Robert où demeure le peintre en éventails est loin de celle des Enfants Rouges. Or, Gonéri ne connaît pas les raccourcis dans Paris, et il n'a été qu'une fois rue Jean-Robert. Croyant s'être égaré, il se renseigne auprès d'un passant: d'un passant:

— J'y vais justement, lui répond celui-ci. Si tu veux me suivre?

Gonéri hésite car il tient à garder sa liberté de



manœuvre, et tout en dévisageant le quidam il se dit:

— J'ai déjà vu cette tête quelque part.

En effet, il vient d'avoir affaire à l'un de ceux qui arrêtèrent Querelle. Alors Gonéri a la présence d'espiri de se dérober:

— Je vous remercie, citoyen, mais je dois me hâter, car mon grand-père est mourant.

Et il prend les devants. Il a compris que cet agent, comme ses collègues, se rend chez Dubuisson individuellement, afin de ne pas éveiller l'attention. D'aileleurs, à l'approche du domicile du peintre, il y a de curieux flâneurs. Marchant le plus possible dans l'ombre, d'un pas nonchalant, notre Gonéri parvient sans attirer l'attention, jusqu'au domicile du peintre en éventails. en éventails.

Il monte alors quatre à quatre l'escalier. Frappant avec force à la porte du logis de Dubuisson, il lance le

mot de passe:

— Larive! (un autre sumom de Cadoudal). Comme on tarde à ouvrir, Gonéri crie

— Alerte! Police.

Comme on tarde à ouvrir, Gonéri crie :

— Alerte! Police.

Aussitôt on entend à l'intérieur un bruit de chaises, des chuchotements, des pas précipités. Joyaut, Burbant, un troisième homme disparaissent comme des rats dans la cache aménagée dans cet appartement. Mais Gonéri, épuisé par sa course, ses forces le trahissant parvient à se blottir dans un recoin de ce sombre palier. Il était temps!

Les policiers grimpent l'escalier...

— Il fait noir comme dans un four! fulmine le colosse Pasques en trébuchant.

Puis il donne l'ordre d'enfoncer la porte, et va droit à un lavabo appliqué contre une des cloisons de l'entrée. Il tâte et constate que cette cloison est mobile. Alors il pousse un rugissement de victoire: s'avance vers ce trou noir. Il sent quelque chose qui ressemble à une jambe:

— Ils sont là! Gendarmes par ici, nous les tenons.

— Ils sont là! Gendarmes par ici, nous les tenons.

Mais à ce moment un bras surgit du trou, braquant un pistolet. Un gendarme d'un coup de crosse abat l'arme qui est aussitôt remplacée par un poignard, toujours brandi par le même bras.

— Tirons dans le tas! Qu'on en finisse! ordonne Pasques.

Une grêle de balles tirées à bout portant ne semble nullement gêner les redus du trou noir.

Nous ne les aurons donc pas? trépigne Pasques. Qu'on aille quérir la garde du poste de la cour Saint-Martin.

Quelques instants après, l'assaut est donné par un dérachement de cette garde. Une fusillade nourrie éclate, déchargée par vingt hommes, emplissant de fumée le mystérieux trou noir. De l'ombre, le poignard surgit roujours menaçant et frappe à la main un des militaires.



Ceux-ci ripostent à coups de sabre, de baïon-nettes. Les assiégés tiennent toujours. L'ordre de rendre leurs armes est donné accompagné de tirs de

pistolets dans la cache.

Enfin une voix domine les coups de feu!

— Cessez de tirer! On se rend!

Le feu cesse. Joyaut passe ses deux pistolets et son poignard. En voyant seulement quatre hommes et une femme sortir de leur repaire, sans une égratignure, les policiers et gendarmes n'en reviennent pas!

pas! — Quoi? il n'y en a pas d'autres? Vous n'êtes que cinq et pas un blessé? — Décidément ces chouans sont de rudes batailleurs! en peut s'empêcher de dire un gendarme, un tantinet admiratif.

Joyaut, Burbant, Darty, le peintre Dubuisson et sa femme sont emmenés les fers aux mains, escortés de curieux attirés par ce siège dans une tranquille maison du quartier Saint-Martin.

Gonéri quant à lui, est placé sous surveillance: — Allez, au coffre, toi aussi! lui dit un policier en l'empoignant.

en l'empoignant.

#### L'étrange mort du général Pichegru

— Le général Pichegru s'est suicidé!

C'est la tragique nouvelle qui court dans la Prison du Temple. En effet, les geôliers ont trouvé Pichegru ce matin d'avril, allongé sur son lit. Il avair au cou un bâton passé dans sa cravate, formant un rourniquet avec lequel il se serait étranglé.

Mais le bruit court aussi que le général ne se serait pas lui-même donné la mort. Quand les autres prisonniers ont connaissance du drame, leur émotion est vive, et cela se conçoit. Ils se disent:

Nous n'avons pas intérêt à garder nos cravates.

cravates.



Cadoudal ne manque pas d'étonner ses gardiens: Un jour il leur rend sa gamelle de viande par ces

mots:

— Gardez votre ratatouille. C'est vendredi aujourd'hui!

En ce début de prairial de l'an XII de la République, les rayons d'un soleil printanier égayent les cellules de la prison du Temple. A travers les barreaux, Georges Cadoudal contemple le feuillage d'un arbre qui a curieusement la forme de la Bretagne. Les pommiers sont en fleurs...

Un moineau vient piailler contre le grillage. Georges le regarde avec attendrissement:

— Toi au moins, tu es heureux!

Pui il hoche la tête et murmure en breton:

— Echu eo! (C'est fini).

Lorsque la lourde serrure grince. C'est le commandant de la prison qui vient le saluer par un:

— Beau temps aujourd'hui, citoyen Cadoudal!

— On n'ironise pas, commandant, sur le sort

d'un homme enfermé entre quatre murs! bougonne Georges.

— Je m'en voudrais de le faire! Je venais vous 
responsable de la faire de la fa

annoncer que l'instruction étant terminée, vous êtes autorisé à vous promener dans le préau. Aussi, si vous voulez bien me suivre... Seulement, vous serez

vous voulez bien me suivre... Seulement, vous serez accompagné.

De fait, trois gendarmes conduisent Cadoudal dans la cour et le suivent comme son ombre. Ils ont l'ordre de ne pas le perdre de vue. Mais le chef chouan est si heureux de retrouver ses compagnons de lutte et d'infortune, qui étaient comme lui au secret. Parmi les derniers arrivés, Burbant et Joyaut sont là et se font gloire de raconter la fatneuse bagarre du trou noir. Georges s'entretient avec tous, tanôt en breton, tanôt en français, leur remontant le moral et plaisantant. Il dit ainsi à Aimé Joyaut:

Er vra, er guneh du 20 ebleu. Aveit en deulagad n'en des nitra kaeroh, hag avoit en drufren n'en des chef froms huichó! (Au pays, les champs de ble noir sont en fleurs. Rien de plus beau pour les yeux, rien de plus parfumé pour l'odorat).





Georges se montre sans rancune pour ceux, qui Georges se montre sans rancune pour ceux, qui vaincus par la torture, avaient compromis leurs compagnons, comme Picot qui ne cesse de se maudire d'avoir «avoué»:

— Mon pauvre Job, dit son maître en lui passant le bras autour du cou, cesse tes jérémiades. Tout ça c'est oublié!

Et comme son domestique se mord les doigts:

— De grâce, laisse-les en paix! On te les as assez tourués

— De grâce, laisse-les en paix! On te les as assez torturés.

— C'est de ma faute, oui de ma faute, si vous êtes tous ici, ne cesse de se reprocher le malheureux, ce qui amène cette réplique de son chef:

— Bon sang! Tu vas te taire à la fin. Je prends tout sur moi, tu entends!

— Et Querelle alors? C'est tout de même à cause de lui que nous avons été compromis! rappelle Burbant.

— Oublions celui-là! coupe Georges.

Er à l'ombre des marronniers de cette tour du Temple, où joua dans sa captivité l'infortuné Louis XVII, il donne de sages avis pour le grand jour du procès:

XVII, il donne de sages avis pour le grand jour du procès:

— Soyez très prudents, surtout dans vos déclarations. Ne dites rien qui puisse charger un camarade. Soyez doux et indulgent les uns envers les autres. Redoublez d'égards.

— Mais, s'enquiert Mérille, que la perspective de ce procès tourmente, si nous sommes pris de panique?

— C'est pas idiot ce qu'il dit, s'interroge à son tour Ducorps. N'avoir pas eu peur dans la guerre et voilà qu'on va trembler comme des femmelettes devant des juges!

Alors Georges donne ce conseil:

— A ce moment-là, si vous ne vous sentez pas assez fort, regardez-moi. Songez que je suis avec vous, que mon sort sera le vôtre. N'oubliez pas cela, mes chers enfants. Point de regards en arrière. Nous sommes ce que Dieu a voulu que nous soyons... Elch ma z'amp ez amp. (Où nous sommes), nous sommes)

Les gendarmes entendent ces nobles paroles avec une certaine stupéfaction.

— Drôle de brigand ce Georges! Je vais finir par le trouver sympathique, dit l'un d'eux en lissant sa grosse moustache.

— Et moi donc! renchérit son collègue: ma moitié ne jure que par Cadoudal, et me traite, moi, de brigand!... J'ai beau lui dire: Service, service!...



### «Vive l'Empereur»

Les geôliers et les gendarmes du Temple tien-nent un langage nouveau, étrange même. On les entend parler d'empereur!

Georges Cadoudal, intrigué,demande au commandant Savary:

— Mais de quel empereur parlez-vous? De celui d'Autriche? de Russie?

— De celui des Français! répond Savary en bombant le torse.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Parfattement, citoyen Cadoudal, le Sénat a proclamé hier, et à l'unanimité, Napoléon Bonaparte, Empereur des Français.

Cadoudal en est abasourdi! On le serait à moins. Puis se tournant vers ses amis, qui sous le préau, commentent eux aussi l'ahurissante nouvelle, il a cette boutade: cette boutade:

commendent vasas l'accette boutade:

— J'ai fait plus que je ne le pensais! Je voulais donner un roi à la France! je lui ai donné un empereur !...

— Alors, enchaîne Savary, il ne vous reste plus qu'à crier: « Vive l'Empereur!»

— Ne m'en demandez pas trop! rétorque Cadoudal, et il ajoute pour lui-même:

— C'est égal!... Bonaparte empereur! Quelle tête vont faire les princes ?



Puis il invite ses compagnons, non à chanter un hymne en l'honneur du nouveau monarque, mais des chansons de la Chouannerie qu'entendent les curieux et amis aux alentours du Temple. Ce qui provoque un revirement. Des passants vont même jusqu'à applaudir les «terribles brigands»!

Un, toutefois qui n'aura pas eu connaissance de la montée de Bonaparte sur le trône des Rois de France, c'est le marquis de Talhouet, toujours paralysé.

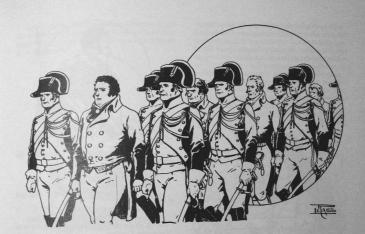
La veille de la proclamation de Napoléon, empereur des Français, Regis-Sigismond-Mériadec s'est éteint doucement dans les bras de sa fille...





A la première séance, quand les accusés font leur apparition, la curiosité est générale dans ce public où le Tout-Paris s'est fait réserver des places comme au théâtre. Quel spectacle aussi offre cet étrange défilé où l'on voit passer entre deux gendarmes le général Moreau, héros de tant de victoires, suivi de Georges Cadoudal, qui partage la vedette. Son entrée est

accueillie par des murmures dont on ne sait s'ils sont de la réprobation ou de l'étonnement. Le public parisien est sidéré de voir de près cette «malebère farouche» ce «loup breton», dont on avait fait un épouvantail, un monstre. Et voilà que ces Parisiens ont sous leurs yeux un homme certes de carrure arhlétique, mais vêtu avec recherche: redingote gris



perle, culottes blanches, cravate omée d'une épingle à diamants, celle que lui a offert sa fiancée. Ses yeux clairs ont une expression de douceur.

— On dirait un homme du monde entrant dans un salon! souffle la sémillante madame Récamier à son voisin, le magistrat Brillat-Savarin.

Puis suivent les autres accusés qui sont de toutes conditions: gens de mer, femmes du peuple, paysans, bouriquiers, mêlés à des gentilhommes, à des bourgeois. En tout quarante-sept. Chacun est placé entre deux gendarmes.

Dans les galeries du public, parents et amis des accusés sont présents, dont mesdames Moreau, de Polignac, la duchesse de Lévis. Une élève du peintre David n'arrête pas de faire des croquis.

Après l'identification des accusés, a lieu la lecture de l'acte d'accusation qui dure cinq bonnes heures. Lorsque le président Hémart l'interroge, Georges par ses réponses, prend tout sur lui comme il l'a promis. Il nie tous les fairs qui peuvent causer un tort quelconque à ses compagnons, même à ceux qui l'on compromis par leurs aveux, sous la torture.



La sympathie du public grandit en sa faveur.
Lors de son interrogatoire, le pauvre Picot jette un
regard douloureux vers Georges. Il paraît implorer
une fois de plus son pardon. Mais lorsque le Tribunal lui rappelle ses déclarations, fidèle à la consigne
de son chef, il nie tout.

— Mais enfin, fait remarquer le président
Hemart, vous avez dit que vous vouliez mourir
pour votre religion et pour votre roi.

— Je peux bien l'avoir dit, ce serait mon devoir.

— Cependant lors de votre premier interrogatoire, vous avez fait des révélations très graves,
Joseph Picot.

Joseph Picot.



Comme je refusais de révéler où demeurait le général Georges, on m'a serré les pouces, et quand on a les pouces serrés dans un barillet de pistolet, on n'est pas homme à refuser des déclarations.

Et Picot tend vers les juges et le public ses doigts montres.

meurtris.

— Voilà ce qu'on m'a fait pour me faire parler.

Des murmures réprobateurs parcourent l'assistance. Les dépositions des rémoins à charge lors de son arrestation laissent indifférent Georges Cadoudal. Il lit tranquillement.





Avez-vous quelque chose à répondre? lui demande le président.

 Non Monsieur.

 Vous convenez des faits?

 Oui!

 avez-vous endoit avez-vous 46berref.

- Oui!
- Par quel endroit avez-vous débarqué d'Angleterre?
- Vous le savez.
- Je vous le demande, insiste le président.
- Je ne sais pas le nom de l'endroit, se contente de répondre Georges.
Les questions et réponses se poursuivent sur le même ton, passionnant le public:
- Avec qui étiez-vous?
- Je ne les connais point.
- Où avez-vous logé à Paris?
- Nulle part.



Dans le public on rit. Comme le président demande à Georges s'il a habité Chaillot, il obtient cette réponse;
— Je ne connais ni Paris, ni ses environs.
Les juges par des mouvements de menton montrent leur agacement. Mais le président, imperturbable continue:
— Où alliez-vous quand vous avez été arrêté?
— Je me promenais.
— Au moment de votre arrestation, ne logiez-vous pas rue Montagne sainte-Geneviève?
— J'étais dans un cabriolet, je n'habitais nulle part.

On rit encore. Les gendarmes s'efforcent de gar-der leur sérieux. Le président Hémart est finalement exaspéré par ces laconiques et désarmantes réponses du chef chouan.



Madame Récamier en est bouleversée:

— Je frémis à la pensée que cette tête si librement, si énergiquement dévouée risque de tomber sur l'échafaud. Quelle foi anime cet intrépide Georges.

L'interrogatoire des frères Polignae est pathétique: quand le président demande à l'ainé s'il a quelque chose à déclarer, il obient cette réponse:

— Je conjure le tribunal, si le verdict doit être impitoyable, de me frapper seul, et d'épargner mon frère, car il est encore jeune, supplie Armand.

Jules de Polignae se dresse alors sur son bane:

— Pardon, messieurs les juges, si l'un de nous

Pardon, messieurs les juges, si l'un de nous deux doit mourir, sauvez mon généreux frère.



rendez-le aux larmes de sa femme. Je n'en ai point.
Comme lui, je sais braver la mort. Trop jeune encore
pour avoir goûté la vie, puis-je la regretter?
Armand réplique, se toumant vers son frère:
— Non, non, Jules! Tu as une carrière à parcourir. C'est moi qui doit périr.
Des cris d'admiration s'élèvent dans le public:
— Ils sont sublimes! Acquittez-les tous les
deux.

deux. Et l'on applaudit... Les juges sont visiblement gênés et menacent de faire évacuer la salle.



Soudain surgit un coup de théâtre, ina celui-là:

Le général Lecourbe se dresse au milieu de l'as-tance. On le voit élever dans ses bras l'enfant de

sistance. On le voit élever dans ses bras l'entant de Moreau.

— Soldats, voici le fils de votre général! crie d'une voix forte l'audacieux Lecourbe.

Alors les gendarmes se lèvent et se figent, les soldats présentent les armes. Le public est bouleversé, les juges, eux, montrent des visages plutôt inouiets.



Mais le général Moreau ne bronche pas comme s'il était indifférent à ce mouvement spontané en sa faveur. Lecourbe, dépiré, s'éclipse avec l'enfant. Les juges respirent, tandis que Georges Cadoudal dir autour de lui:

Si j'étais Moreau, je coucherais ce soir aux



Après les quatorze audiences de ce procès monstre des derniers chouans, ce sont enfin les plaidoiries.
Une chicane très vive éclate entre le Tribunal et l'avocat de Cadoudal, maître Dommanget, quand celui-ci commence à plaider en ces termes:

— Magistrats, l'acte d'accusation de celui dont la défense m'est confiée, présente Georges comme un homme qui sortait du collège au moment de la Révolution. Or, quels principes à cette époque faisait-on germer dans le cœur des enfants qui étaient confiés aux maîtres des maisons d'éducation?

On y faisait germer l'amour de son pays;
On y faisait germer l'amour du gouvernement d'un seul;
On y faisait germer l'amour de la famille qui tenait les rênes du gouvernement. Paraîtra-t-il bien étrange...

étrange...

Vous sortez de votre défense, citoyendéfenseur. Renfermez vous-y strictement! coupe,
furieux, le président.

Je m'y renferme bien strictement, réplique

l'avocat.

— Non! Ce n'est plus une défense que cela.

— Monsieur le Président, je vous demande la permission de finir, poursuit maître Dommanget.

— Ce sont des idées très dangereuses! se récrie le président, et je vous arrêterai si vous continuez sur carticle.

le président, et je vous arreterai si vous continuez sur cet article.

Les accusés et le public suivent avec attention cette escarmouche. Comme le défenseur de Georges demande la permission de reprendre son argumention, le président l'y autorise mais en l'avertissant:

— Soit! Mais ne continuez pas comme vous commencé.

— Soit! Mais ne continuez pas comme vous avez commencé.

Alors, maître Dommanger poursuivra sa plaidorie avec flamme et émotion sans être interrompu par les juges, et dans un impressionnant silence:

— Magistrats, me sera-t-il permis d'adresser un mot au chef qui a si glorieusement rétabli les destinées du peuple français? Ne me sera-t-il pas permis de lui citer l'exemple des siècles passés et l'exemple du siècle dans lequel nous vivons?



Malheureusement dans tous les temps, guerres civiles ont entraîné des erreurs, et malh les reusement les partis ont souvent appelé ces erreurs, des crimes.





« A Rome, sous César et pour César, le gouverne-«A Rome, sous César et pour Cesar, le gouverne-ment démocratique fut remplacé par le gouverne-ment d'un seul... Sous César, un grand homme fut accusé de conspiration. L'orateur Ciceron avait pris sa défense en présence de la personne de César. César était venu avec la condamnation écrite. «Tu l'emportes, Ciceron», répond César, et le papier tomba de ses mains. L'Empereur des Français ne sera pas moins grand que l'Empereur des Romains.



Turenne porta les armes contre son roi. Turenne fut rebelle. Conséquemment Turenne fut coupable comme le seraient les accusés présents devant vous, si véritablement ils avaient été des conspirateurs. Et bien, Turenne n'a-t-il depuis commandé les armées du roi qu'il avait combattu? N'a-t-on pas vu les cendres de Turenne reposer honorablement à côté des cendres de ce même roi?

Napoléon ne sera pas moins grand que Louis XIV.

N'avons-nous pas un fait plus récent?... Au 18 brumaire, une loi ne déclara-t-elle pas conspirateurs, ne qualifia-t-elle pas brigands grand nombre de représentants du peuple?

Et bien, cette loi a-t-elle reçu son exécution? Et parmi vous, magistrats, ne siége-t-il pas quelques-uns de ceux qui n'aviaent pas été pour l'instant dans le sens de la loi? Cependant ils ont obtenu la confiance qu'ils méritaient; ils ont été acquitrés; ils ont reconquis celle du gouvernement. Ils sont honorables.

Non, Bonaparte empereur ne sera pas moins grand que Bonaparte Premier consul.



Ainsi, Messieurs, si vous trouviez parmi les hommes qui sont devant vous quelqu'un que vous puissiez regarder comme étant tombé dans ces mêmes erreurs, faut-il dire le mot, dans le crime que l'on reproche à ceux que je viens de citer, votre humanité ne pourrait-elle pas, pour l'honneur même du nom français, pour la paix même du peuple français, pour rallier tous les cœurs à celui qui a rallié tous les espris du gouvernement, ne pourriez-vous pas invoquer un acte de clêmence?

La clémence marche si bien à côté de la justice. Si celle-ci fait respecter l'autorité, l'autre fait aimer les souverains.

souverains.

Je recommanderai donc l'accusé George Cadoudal autant à votre humanité qu'à votre justice».



## Vingt têtes!

Après les plaidoiries qui suivent en faveur des autres conjurés, le Tribunal et le jury se retirent pour délibérer. Pendant ce temps, les commentaires vont leur train dans le public. Ainsi une dame demande à un avocat:

— Maître, quelle sera la sentence après ces émouvantes plaidoiries?

— Ce que je puis dire, la conspiration n'étant pas niée, mais bien plus avouée, les coupables seront néamonis condamnés...

— A mort?

A mort?
 Grand Dieu non! Nous aurons une peine légère. Au plus, quelques années de prison.



Tandis que l'on papote de la sorte, l'accusé Coster Saint-Victor scrute avec des jumelles de théâtre les élégantes dans les tribunes, et leur envoie de la main des baisers.

Cependant le jury n'en finit plus dans ses délibérations qui durent des heures. Et les réflexions reprennent:

— C'est de mauvaise augure...

— Les juges obéissent sûrement à un ordre venant d'en haut!

— Trente-cinq heures et quarante-sept minutes qu'ils sont en discussion! bougonne un ancien militaire en consultant sa montre.

— Ca allait plus vite en 93! réplique son voisin.

— Ne me rappelez pas cette abominable époque.





J'espère que nous n'allons pas en revoir le

spectre! s'indigne une femme.

— Réveille-toi citoyen! Voici le Tribunal, lance un autre en donnant une bourrade à un ronfleur.

Il est quatre heures du matin qui sonnent comme un glas au campanile du Palais. Les murmures font place à un sience impressionnant. Le public retient son souffle... Le président Hémart tenant en mains l'arrêt tant attendu, lit d'une voix sourde mais distincte, le verdict:

La Cour de Justice criminelle condamme
Georges Cadoudal, Armand de Polignac, Anathase Bouvet de Lozier, François-Louis Rusillion, Étienne Rochelle, Abraham Charles d'Hozier, Charles de Rivière, Louis Ducops, Joseph Picot, Frédéric Lajolais, Michel Roger, Jean-Baptiste Coster dit Sant-Victor, Armand Gaillard, Victor Deville, Aimé Jovaut, Louis Burbant, Guillaume Lemercier, Pierre-Jean Cadudal, Jean Lelan et Jean Mérille, A LA PEINE DE De sourdes exclamations accueillent ce verdict.

MORT:

De sourdes exclamations accueillent ce verdict.

Un huissier réclame le silence, tandis que l'épouse d'Armand de Polignac perd connaissance.





Le président poursuit:

La Coar condamne Jules de Polignac, Louis Leridan,
Jean-Victor Moreau, Henri Rolland, Marie Hizay, à
deux améres d'emprisonnement.

— Deux ans seulement pour le général Moreau,
je n'y comprends plus rien! ne peut s'empêcher de
dire un gendarme à son collègue.

Les soldats, eux, se réjoussent.

Les autres accusées sont acquittés. Madame Récamier, quant à elle ne cache pas sa réprobation:

— Vingt rêtes! C'est effarant. Je me refuse d'y
croire.

Tandis que les condamnés sont reconduits par les gardes, un bouquet de roses blanches et rouges tombe aux pieds de Cadoudal. Profitant de ce qu'il a encore les mains libres, il e ramasse, lève les yeux vers la personne amie qui a manifesté cette marque de sympathie: c'est Herveline de Talhouet qui est venue assister à cette demirée audience, malgré la douleur dont elle souffre encore depuis son mémorable accident de cheval. Son visage est inondé de larmes. A ses côtés, Gonéri, qui pleure aussi... Pour dissimuler son émotion, Georges ordonne à ses gardes subjugués:

— Avancez! Nous n'avons plus rien à faire ici!



# Les réactions à la Cour impériale



La cour naissante de sa Majesté Napoléon I<sup>et</sup>étale son luxe au château de Saint-Cloud, devenu résidence impériale. Mais en ce dimanche 10 juin, le temps paraît chargé d'orage. Le ciel est noir et pourtant l'Empereur est gai. Revêtu d'un brillant habit de cour, il sourit à ces princes et princesses, à ces monseigneurs, à ces excellences fraîchement émoulus. Un majordome annonce:

— Son Altesse impériale la princesse Courle.

Son Altesse impériale la princesse Caroline

Mazette, qui l'eut cru≥ Comme ses sœurs, simples petites Corses, voilà Caroline Bonaparte montée à Paris pour être parée de ce titre d'altesse. Er ce n'est pas du carnaval!

Ce cérémonial de cour, balayé par la Révolution, semble amuser le nouveau monarque, quand la nouvelle du verdict du procès de Cadoudal vient troubler cette atmosphère screine.

— Vingt têtes! voilà qui va nous rappeler Robespierre, susurre une princesse dont la révérence est encore maladroite.

— Si ce n'était que cela! Quel affront infligé à l'Empereur en condamnant le général Moreau à seulement deux ans de prison, fait remarquer froidement l'archichancelier Cambacérès.

Mais Napoléon accompagné de Joséphine, s'avance le visage courroucé. Il vient de connaître le verdict. Il interroge du regard Cambacérès qui a trop bien compris l'objet de la soudaine mauvaise humeur de son ancien collègue du Sénat:

— Sire, c'est révoltant.

— Inou!! Ces animaux me déclarent que Moreau ne peut se soustraire à la condamnation capitale, que sa complicité au premier chef est évidente, et voilà qu'on me le condamne comme un voleur de mouchoirs. Deux ans! rugit Napoléon.

Puis haussant les épaules:

— Que voulez-vous que j'en fasse? Le garder?

Puis haussant les épaules :

— Que voulez-vous que j'en fasse? Le garder? il serait un point de ralliement pour les grognards de la République. Ah non, je ne peux pardonner à Moreau son quasi-acquittement... Et Georges?

— Sire, ferme, résolu, résigné. Il n'espère plus rien. Il a d'ailleurs fait volontairement depuis belle lurette le sacrifice de sa vie, déclare Murat, promu gouverneur de Paris.

— Vous semblez l'admirer. Entre nous, s'il était possible que je pusse sauver quelques-uns, ce serait encore à celui-là que je ferais grâce, lui confie Napoléon à mi-voix.

L'ancien fils d'aubergiste a un sourire entendu. Il croit le moment favorable pour intervenir en faveur d'un geste de clémence. Mais il se ravise car son regard se croise avec celui de l'Impératrice. Il s'approche d'elle:

— Madame, à propos de ce verdict...

— Ce n'est pas drolle! s'exclame Joséphine avec son délicieux accent créole.

— Je voudrais vous faire connaître ma pensée, poursuit Murat. Pourquoi l'Empereur ne gracierait-il pas tous les condarnnés?

— Vous n'y pensez pas. Ce serait de la faiblesse de sa part l'épond Joséphine surprise.

— Non! Ne croyez-vous pas qu'un acte d'indulgence jetterait plus de gloire sur le commencement de votre règne qu'une exécution ne lui



donnerait de sécurité? Voulez-vous le dire à l'Empereur au moment opportun? insiste Murat.
Joséphine, tout en agitant son éventail, réfléchit... Avec son gazouillis, elle finit par dire:

— Il se peut que vous ayez raison, mon ami. Je lui en parlerai... C'est vrai que vingt têtes, ce n'est pas drolle!

## L'envoyé du prince Murat

Dans la cellule que partage Georges Cadoudal avec Armand Gaillard, le capitaine Laborde vient d'introduire un envoyé du prince Murat.

— L'Empereur, déclare l'officier de Réal, qui craignait apparenment que vous ne vous laissiez entraîner à des réflexions offensantes pour sa per-

sonne au cours du procès, vous fait témoigner com-bien il a été touché de votre retenue. Le chef chouan reste sans réaction. De Réal

Doursuit:

— Votre conduite, monsieur Cadoudal, a inspiré taint d'estime à l'Empereur que dans les bonnes dispositions où il se trouve, il vous accordera votre grâce si vous la sollicitez.

Georges ne bronche pas davantage. De Réal

Georges ne bronche pas davantage. De Rearpersiste:
— Si vous voulez vous attacher à l'Empereur, il vous donnera un régiment.
L'irréducible Breton sursaute, et se tourne vers Gaillard:
— Ça devient une manie chez lui! Me donner un régiment, mais ce bougre voudrait m'avilir avant de m'assassiner.

Puis il se replonge dans son mutisme. De Réalparlt sincèrement désolé. Comme il exhorte Georges à répondre à l'invite qui lui est faite, s'il veut vivre, il reçoit cette stoique réponse:
— Mes caramarades m'ont suivi en France. Je les suivrai dans la mort.
— Écrivez au moins en leur faveur, si vous ne voulez nen demander pour vous. Cette démarche pourra leur être urile, supplie le brave de Réal.
— Soit, pour eux, oui.

Et Georges prie Gaillard d'écrire sous sa dictée à celui qu'il avait juré de renverser:

## A Napoléon, Empereur des Français,

S'il est réellement dans votre intention d'user d'huma-nité envers ceux qui sont en votre pouvoir, je considère comme une faveur ce que vous ferez pour mes amis et mes officiers, mais quant à moi, Georges Cadoudal, leur chef, je ne demande, ni ne désire, et n'attends rien».

Georges relit, puis signe et remet la lettre à l'envoyé impérial.

#### Le ballet des grâces

Dans le même temps, les démarches en faveur des grâces se multiplient. Lorsque Napoléon reçoit madame de Polignac, il commence par lui dire:

— Votre mari fut mon camarade d'enfance à l'École militaire de Brienne.

— Il en garda un bon souvenir, sire. Aussi n'aurait-il pas voulu attenter à la vie de votre personne.

n auraie-in pas voitul attenter à la vie de votre personne.

— Pardon, Madame! Je suis convaincu du contraire, mais je n'ai rien à refuser à une épouse déchirée et humiliée dans son malheur.

Et madame de Polignac se confond en mots éperdus de reconnaissance. Napoléon coupe court et la fait reconduire. Peu importe, son cher Armand est grâcié! grâcié

gracie!

Le cas de Charles de Rivière est plus délicat.

C'est qu'il a pris une responsabilité dans la conjuration, égale à celle de Cadoudal. Seulement voilà, il est





marquis. Alors la duchesse de Levis a trouvé une astuce pour attendrir sa Majesté l'Empereur. Elle lui présente deux charmantes fillettes de onze et douze

ans:

— Sire, ce sont les nièces du marquis de Rivière.
Elles souhaiteraient revoir leur malheureux oncle.
Napoléon accorde sans difficulté un billet de
visite. Et parant de là, avec la complicité du prince
Murat, la futée duchesse finit par sauver la tête du

marquis. Une autre qui se démène, c'est la sœur d'Athanase Bouvet de Lozier. Elle obtient un entretien de la



princesse Murat afin d'être reçue par l'Empereur. Toute en pleurs, elle défend son frère, Napoléon

reste de glace:

— Je m'étonne de voir le nom d'un gentilhomme, d'un militaire mêlé à ceux d'aventuriers...

Puis, après un temps de silence comme s'il cherchait un effet, il laisse tomber ces mots:



— Soyez tranquille, votre frère ne périra pas.
C'est au tour de la fille du général Lajolais de venir plaider pour son père. Elle le fait avec l'aide de Hortense de Beauharnais. La fille adoptive de Napoléon s'occupe beaucoup des malheureux. Ainsi la future mère de Napoléon III obtiendra sans peine la grâce de Lajolais.

## «Nous n'intéressons pas les princesses»

Au cour d'un diner des condamnés, l'huissier Masson s'avance tout pâle, un papier à la main. D'une voix tremblante il fait l'appel suivant:

— Charles de Rivière, Armand de Polignac, Charles d'Hozier, Athanase Bouvet de Lozier, Armand Gaillard, François-Louis Rusillion, Frederic Lajolais, Étienne Rochelle, vous êtes priés de regagner la Prison du Temple.



Les huit appelés se lèvent et interrogent

l'huissier.

La garde vous attend! se contente-t-il de

— La garde vous accumente répondre.

— Mais que leur veut-on? insiste Georges.
Le concierge qui l'aborde toujours avec politese, le chapeau à la main, lui dit en confidence:
— Je crois savoir qu'il sont graciés.
— Ah! fair simplement Cadoudal.
Puis il court vers Charles d'Hozier avant qu'il ne disparaisse:

disparaisse:

Mon ami, vous verrez peut-être Louis XVIII sur le trône, Dites lui alors que ce qu'il peut faire de mieux pour moi c'est de bien reconnaître les

services de mes fidèles camarades.
L'ex «loueur de voitures» balbutie, bouleversé et géné:
— Oui, Georges, je le ferai. A Dieu... Georges!
— Ainsi, les militaires, les gentilshommes saud'ironie.

vent leur têre! constate Burbant avec une pointe d'ironie.

— Bah, ils ont leur grâce. Tant mieux pour eux. Je suis heureux de rester parmi vous, de mouriravec vous. Nous les paysans, les obscurs, nous n'intéressons pas les princesses! dit Georges.

— Et pourtant, il reste avec nous un gentil-homme! fait observer Louis Ducorps en se tournant vers le chevalier Coster Saint-Victor.

— En oui, les amis! Sculement voilà: Napoléon a, j'imagine, une dent tenace contre moi.



Bah, je mourrai avec courage, mais ce qui m sole, c'est que j'aime ma patrie et qu'elle ser lheureuse! soupire Jean-Baptiste Coster Saint

## L'aigle et le chat-huant de Gonéri

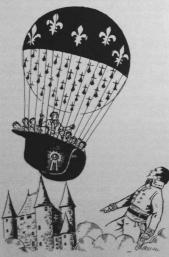
Depuis le procès, Gonéri a perdu l'appétit et le sommeil. Tous les jours il cherche à savoir si son parrain sera lui aussi grâcié. On le certifie puis on le dément aussitôt après!

Comme il ne réussit pas à s'endormir, Herveline de Talhouet lui fait prendre une tisane dans laquelle elle a versé des gouttes de soporifique.

Quelques minutes après, le filleul de Cadoudal s'endort comme un bienheureux.

"Mais, voici que tout à coup il entend quelqu'un crier avec colère:

— Holà! brigands! Descendez! c'est un ordre.



Et notre garçon aperçoit un aérostat qui s'élève dans les airs au-dessus de la prison du Temple, le ballon orné de lys et d'hermines. Dans la nacelle qui a curieusement la forme d'un grand bicorne renversé. Gonéri reconnaît son parrain entouré d'autres hommes qui jubilent de cette ascension.

Et celui qui donne l'ordre à l'aérostat de redescendre n'est autre que Napoléon.

— Crève ce maudit ballon! crie-t-il à un aigle.



Le grand oiseau de proie obéit et fonce de son vol rapide sur le ballon, auquel il donne un violent coup de bec. Ce qui provoque une catastrophe chez les occupants de la nacelle, précipités dans le vide. Mais voici qu'un chat-huant surgit en direction de Cadoudal qui tombe à pic sur le dos de l'oiseau de nuit, lequel l'emporte loin derrière les nuages.





Gonéri s'écrie alors tout joyeux

— Sauvé! Parrain est sauvé! ...Et il se réveille! Car hélas ce n'était qu'un

Il le raconte à Herveline

C'est peut-être un intersigne de bon augure lui dit-elle pour le réconforter.

Une curieuse idée a germé dans la tête de Gonéri à la suite de son rêve étrange. Il se rend d'un pas décidé rue Jacob, à la boutique du « Au décrochez-roni cau»

moi ça».

— Vous n'auriez pas un costume breton?
demande-t-il au vieux fripier Isaac.

— Si mon gars, et un très beau encore!

Mais la location en paraît élevée pour la modeste
bourse de Gonéri.

Choisis un moins cher! lui propose le fripier.
 C'est le breton qu'il me faut absolument.
 Bah! à ton âge, quelle différence pour

s'amuser!
— Ce n'est pas pour m'amuser, réplique Gonéri

— Ce n'est pas pour m'amuser, réplique Gonéri avec gravité.

Et comme se parlant à lui-même:

— Je dois aller voir l'Empereur.

— T'es un drôle de petit bonhomme, toi. Dans ce cas, tu ferais mieux de porter un tout autre costume car Sa Majesté Napoléon premier du nom, n'aime pas beaucoup les Bretons, ces chouans! Ni les Juifs non plus! ajoute le vieil Isaac avec une grimace.

Puis regardant Gonéri d'un ceil serutateur:

— Bah, ta mine me plait. Emporte ce costume, je te fais un prix de rabais, et il n'est pas bouffé aux mites.

je te fais un prix de rabais, et îl n'est pas bouffé aux mites.

— Dieu vous bénisse mille fois, car c'est pour sauver la vie de Georges Cadoudal!

— Quoi? Celui qui est promis à l'échafaud?

— Lui-même, c'est mon parrain!

— Alors par Jehovah, tu ne me dois rien. Prends seulement soin de ce costume! dit Isaac en mettant dans un sac chapeau à guides, chupen, gilet, bragou-bras (braies) et guêtres.

— Ah! un avis: A l'empereur, puisque empereur il y a, donne-lui du Sire, du Votre Majetié... Il est très pointilleux l'ancien petit caporal devenu roi!

Tandis que Gonéri tout heureux de l'aubaine s'éloigne, le finpier marmonne en tirant sur sa barbiche:

— Pauvre petit gars! S'il arrive à émouvoir ce Napoléon, il aura bien de la chance.



## Un Chouan chez Napoléon



Un des nombreux gardes postés dans les jardins du château de Saint-Cloud, en faisant sa ronde, est attiré par un bruissement dans le feuillage d'un bosquet.

— Mille grenades! Homme ou bestiole, je vais te percer le flanc si tu ne sors pas de là, foi de «Rivoli».

Et la baionnette pointée sur le bosquet suspect, le garde arted.

Et la baïonnette pointée sur le bosquet suspect, le garde attend...

Il ne tarde pas à voir sortir un jeune Breton, qui, on l'aura deviné, n'est autre que Gonéri.

— Oh là! Un Chouan par ici, mille sabretaches! Et tu oses pénétrer comme ça chez l'Empereur! Mince de culot... Un pas de plus et...

Gonéri lui fait comprendre qu'il ne porte aucune arme et clame:

— Je veux voir l'Empereur.

— Tu te fiches de moi! Alors pourquoi n'es-tu pas entré par la grille comme tour le monde? C'est louche.

— Non pas. En entrant par derrière, j'ai pensé que j'avais plus de chance.

château

— Je veux voir l'Empereur!

— Foi de «Rivoli», ce sera pour la peurchaine, quand tu te présenteras règlementairement.

Mais Gonéri sourit en regardant devant lui:





Napoléon accompagné d'officiers, apparaît dans le fond de l'allée. Il fait sa promenade du soir. Intrigué, il vient vers Gonéri:

— Un Breton par ici? Je ne rêve pas. Gonéri, un tantinet troublé, salue gauchement l'enternemi de son parrain qu'il voit pour la première fois.

ennem de son parrain qu'il voit pour la première fois.

— Que fais-tu ici? Que veux-tu et qui es-tu? lui demande Napoléon sur un ton vií.

— Je m'appelle Gonéri Loric, du Morbihan.

— Chouan naturellement?

— Oui, sire, mon père était de ces soldatspaysans dont vous avez dit: ce sont des géants.

— C'est vrai, mais toi, tu ne t'es pas battu?

— Oh mais si' Depuis mes douze ans, sire.

— J'aime ta franchise. C'est donc pour me citer tes faits d'armes que tu veux me voir?

— Pour demander à votre Majesté la grâce de mon parrain! répond gravement Gonéri.

Napoléon est de plus en plus intrigué par le jeune Breton:

Ton parrain?
Georges Cadoudal, sire.
Napoléon a un haut-le-corps et interroge du regard son entourage qui manifeste surprise et curiosité.

The base of the control of the

curiosité.

— Je jure que je suis le filleul de Cadoudal.

— Soit! mais tu ne sais donc pas que ton parrain m' a réfusé cette grâce que je lui offrais.

Puis, fronçant les sourcils:

Aurait-il changé d'idée et viendrais-tu de sa

part?

— Il ignore tout de ma démarche, sire.

— Je me disais aussi... Je comprends ton geste affectueux, mais je ne puis aller contre la volonté de ton entêté de parrain. Si tu réussis à le faire céder,

alors nous verrons...

Puis fixant Gonéri de son œil d'aigle, Napoléon lui pince l'oreille:

— Tu m'as l'air brave. Et si ton sacré parrain avait accepté de commander un régiment comme je le lui ai proposé, tu aurais fait un beau hussard.



«Rivoli» éberlué, en reconduisant Gonéri à la

grille lui dit:

— Mille sabretaches, eh ben toi alors! Pour un peu, notre Empereur me faisait te présenter les

183

# Les déchirants adieux du filleul à son parrain

Après sa mémorable rencontre avec Napoléon, Gonéri a été autorisé à se rendre à la prison de Bieëtre. Quand Georges Cadoudal le voit entrer dans son cachot, son visage s'épanouit: — Enfin toi! Je croyais que tu ne serais pas

venu.

Puis remarquant son costume breton:

— Serait-ce en mon honneur que tu t'es mis sur ton trentain? Un peu gêné, Gonéri raconte son audacieuse démarche.

demarche.

— Comment? Tu as osé faire ça? Bonaparte n'a pas cru, j'espère, que tu venais de ma part?

— Non, je lui ai bien dit que vous n'étiez pas au

courant.

— Ouf! je respire, sinon je me serais fâché.

— L'Empereur a été gentil avec moi, même quand je lui ai dit que j'étais chouan, et que je me suis battu contre les Bleus.

Georges ne peut réprimer un rire:

— Ça n'a pas dû lui faire plaisir.

— Il m'a sumplement pincé l'oreille! répond naïvement Goréfi

vement Gonéri.

— Quoi? Bonaparte t'a fait ça? fait Cadoudal les sourcils froncés.

— Ou même qu'il m'a dit que j'étais un brave et que je pourrais devenir un beau hussard...

— Et dans le régiment qu'il veut me donner,

bien entendu?

— Ben oui!





— Et voilà! Il sait y faire le petit homme. Il voudrait peut-être me laisser la tête sur les épaules, mais avec ses conditions, dis-toi bien.

— Pourquoi ne pas essayer quand même? Je veux que vous viviez, parrain, supplie Gonéri.

— Tonnerre de tonnerre de Brest, as-tu pensé à ce que diront les autres qui croupissent ici comme moi, quand ils apprendront que je sauve ma rête, moi leur chef? J'ai dit et je refús; je dois parrager leur sort. Question d'honneur, mon petit Gonéri. Cela peut te paraître terrible mais un Breton ne doit pas faire trahison. Sinon, on pourra me chanter le refrain de la guerz. Pontikallek: Treitour, a, malloz dit! (Traître, ah, malheur à toi!) Ça te ferait plaisir?

— Pour sûr que non!

— Alors écoute-moi bien: tu vas retourner au pays. Tu y resteras attaché comme notre bruyère à notre terre, et fidèle à notre idéal... J'aurais aimé te donner un souvenir, mais ils m'ont dépouillé de tout. Je n'ai pu garder qu'un bijou pour ma bien-aimée Lucrèce.

— Oh, je n'ai besoin de rien. C'est vous garder avec moi que le travent.

Lucrèce.

Oh, je n'ai besoin de rien. C'est vous garder avec moi que je veux.
Et Gonéri, n'en pouvant plus, éclate en sanglots. Georges le serre contre lui, et en breton le réconforte et lui fait ce dernier adieu:

Ne outlet ket leté, me mabig peur... Bet kalonek. Doué è har mar er peh er a. Dalh mat d'hur gir ; « Doué ha mem bro»... Ha kenavo er baradoniz».

(Ne pleure pas ainsi mon pauvre petit. Dieu fait bien ce qu'il fait. Tiens ferme à notre devise « Dieu et mon pays». Et au revoir au paradis.)

## Herveline de Talhouet chez l'impératrice Joséphine

Mademoiselle de Talhouet a fini, elle aussi, par obtenir une entrevue auprès de Napoléon. En attendant d'être reçue par l'homme exécré de son père, elle se ronge les onglès:
— Si e l'appelle sire, majesté, mon pauvre père va se retourner dans sa tombe. Et pourtant, pour sauver Georges de l'échafaud... De toute façon je ne pourrai faire la révérence à Napoléon, à cause de ma jambe.



Une gracieuse jeune fille la tire de ses réflexions.
C'est Violine, camériste de l'Impératrice. Elle l'introduit dans ce salon peuplé de souvenirs de la reine Marie-Antoinette. Herveline a la surprise d'être en présence de Joséphine de Beauharnais qui lui dit aussitôt:

— L'Empereur m'a chargé de vous recevoir.
Asseyez-vous, je vous prie. Je sais le but de votre démarche, mais je suis navrée de vous dire que nous ne pouvons plus rien pour Georges Cadoudal.

— Pourrant, Madame, certains, tout aussi responsables ont obtenu leur grâce...

— Georges refuse ostensiblement la sienne, offerte par l'Empereur lui-mênte, qui à propos, n'a pas apprécié d'être traité de bougre! Ce n'est pas d'olle, pas très gentil; reconnaissez-le.

— Je sais! Mais ne tenez pas rigueur à Georges de cet excès de langage, s'empresse de dire Herveline en s'efforçant de sourire. Et Joséphine d'enchaîner par un autre sourire:

— Mon époux a aussi de ces mots choquants.

en s'efforçant de sourre. Et Josephine d'eficialier par un autre sourre:

— Mon époux a aussi de ces mots choquants. Mais sincèrement que faire contre la volonté d'un homme qui préfère mourit?

— Justement, je voudrai tenter une démarche personnelle auprès de lui.

— Je vous en prie, faites-le, mademoiselle, si vous croyez que...

— C'est que je n'ai pas de billet de visite! balbutie notre chouanne, génée de quémander.

— Si ce n'est que cela! s'empresse de répondre Joséphine en avançant un écritoire. Sur son papier à lettre personnel elle écrit: «Nous autorisons mademoiselle de Talhouet à rendre visite au prisomère Georges Cadoudal, aux jours et heures qui conviendront à la visiteuse, ad libitum». Et elle signe: JOSÉPHINE, Impératrice.

Tout en parsemant d'une pincée de cendre le billet, elle fait cette confidence:



— Je comprends votre tourment, et votre désir ardent de sauver Cadoudal. Car j'ai connu moi aussi les affres de l'échafaud. Sans la chure de Robespierre, je subissais le même sort que mon mari.

Mais ce que Joséphine ne dit pas — et que sait Herveline — elle dût surtout son salut à ce greffier du Comité de Sûreté Générale, le nommé Labussière, qui déchirait certains dossiers en mille morceaux et... les avalait, dont celui de la future impératrice des Français!...



## La détresse de l'âme sœur

Depuis le départ de Gaillard, qui a rejoint la prison du Temple, Georges Cadoudal est seul dans sa cellule de condamné à mort. Il médite quand on tire les verrous, ce qui a le don de l'agacer: — Que me veut-on encore?



Mais son visage s'illumine:

— Herveline! Quelle heureuse surprise! quel bonheur de vous revoir.

Et il la prie de s'asseoir sur sa paillasse en s'excusant du manque de confort de son dernier domicile;

— Nous avons tant de choses à nous dire, et hélas si peu de temps.

— Rassurez-vous! J'ai un billet de visite ad libitum signé de l'impératrice.

Cadoudal tressaille:

— Vous l'avez vue?

— Oui hier. Elle aurait aimé vous sauver.

— Et pourquoi pas? Rivière, Polignac, Lajolais et d'autres n'ont pas rejeté leur dévouement, leur appui, proteste Herveline.

— Eux, c'est différent. Mais en acceptant ma grâce, je tomberais dans le piège.

— Que voulez-vous dire? Bonaparte en signant votre grâce tiendrait sa promesse de vous laisser la vie sauve.

— Évidemment. Mais en m'amenant à lui

votre grâce tiendrait sa promesse de vous laisser la vie sauve.

— Evidemment. Mais en m'amenant à lui demander cette faveur, il sait bien, le petit homme, qu'il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu.

— Vous exagérez, Georges.

— En non, car ce serait là me rendre à la merci de mon vainqueur. Plutôt mourir... Kentôn méruel!

L'évocation de la vielle devise bretonne a résonné dans le cœur de la descendante des Talhouet.

Changeant de ton, Georges lui demande un premier service:

— Je préférerais que mon filleul n'assistât pas à mon exécution. Ce n'est plus un gamin, je sais. Îl est aguerri, mais tout de même! Par mon confesseur, il

saura...

Puis il sort de la doublure de sa camisole un bijou en forme de cœur:

— Ceci, dit-il avec un certain embarras qui trahit son émotion, j'ai réussi à le garder. Je voudrais 
qu'il soir remis à ma chère Lucrèce. Il renferme une 
boucle de mes cheveux. Il sera pour elle le souvenir 
d'un cœur qui lui a été fidèle de la lande à l'échafaud. 
Er vous direz à Lucrèce que j'aurai attendu avec 
sérénité l'heure de rejoindre son frère, l'âme en paix, 
en règle avec Dieu. Enfin, vous l'embrasserez tendrement pour moi.

en règle avec Dieu. Enfin, vous l'embrasserez tendrement pour moi.

Le chef chouan et sa sœur d'armes ont une dernière effusion. Herveline laisse tomber son visage baigné de larmes sur la robuste épaule:

Vous allez mourir, et je vais, moi, continuer à vivre! N'eût-il pas mieux valu que je subisse le sort de Thérèse de Moellien, d'Angélique de la Fonchais, de Victoria de Saint-Luc, de ma cousine Noyale du Saint Sang? A quoi me sert-il de vivre désormais?



— Je vous en conjure, Herveline, ne parlez pas de la sorte. Notre cause, notre Bretagne auront encore besoin de vous, croyez-moi.

Et Georges clôt cet ultime entretien sur cet adieu

heton:

Mignones a garanté, kenavo er baradouix!

(Amie affectueuse, au revoir au paradis).

Elle à la force de répéter:

Ya, er baradouix! (Oui, au paradis).

Mais le chef chouan ne saura jamais que cette sœur d'armes, au nom illustre dans les annales bretonnes, l'aimait d'un profond et discret amour, mais qu'elle n'aurait pas disputé à Lucrèce.



## «Messieurs, à la prière»

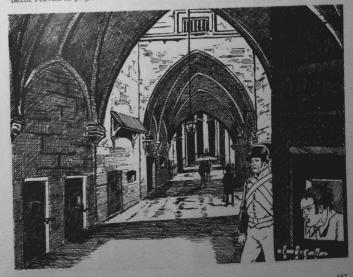
Une fois de plus, on vient offrir au chef chouan un recours en grâce. Il n'a qu'à signer pour vivre. Mais dès qu'il a lu l'entête du papier qu'on lui présente: Au nom de sa Majesté l'Empereur, il s'arrête court et lance à ses compagnons:

— Messieurs, à la prière!

Alors sous les voûtes de la sinistre prison de Bicêtre s'élèvent les poignantes litanies :

Kyrie eleison!
Christe eleison!
Christe audis nos!
christe audis nos! D'une voix de chantre, Georges psalmodie les invocations bretonnes auxquelles répondent avec non moins de foi les condamnés bretons:

Revou mélet Kalon sakret Jézus! Révou mélet. Revou mélet hur Rouanez santez Anna! Révou mélet



Révou mélet Mari, Mamm hur Salver! Révou

Révou mélet en Eutru Doué en é Splannder! Révou

(Loué soit le Cœur sacré de Jésus! Loué soit-il! Louée soit notre Reine Sainte Anne! Louée soit-

elle! Louée soit Marie, mère de notre Sauveur! Louée

soit-elle!
Loué soit Dieu dans sa Splendeur! Loué soit-il.).

Georges a le pressentiment que cette nuit du 24 juin est la dernière. De fait, les premières lueurs du jour n'ont pas encore blanchi le ciel de Paris qu'une animation inaccoutumée règne dans le sombre corridor. Les verrous claquent. On appelle les condamnés à tour de rôle. Cadoudal est plongé dans le recueillement quand les gendarmes pénètrent dans sa cellule. Il se lève tranquillement. Il est prêt.

— C'est pour aujourd'hui, Louis, annonce-t-il à Ducorps qui ne semble pas réaliser tout ce branlebas.

bas.

— Mais c'est ma fête! s'exclame Jean-Baptiste Coster. (De fait, la naissance du Précurseur est célébrée le 24 juin). Et le chevalier Saint-Victor de préciser avec le sourire:

— Ainsi comme mon saint Patron, je vais connaître le même supplice! C'est une faveur du Ciel

connaître le meme suppose. Ciel. On sait que saint Jean-Baptiste fut aussi décapité.

Un fourgon cellulaire mêne à la Conciergerie les douze hommes où ils arrivent défaits et abattus. Il n'est que quatre heures du matin. Cadoudal se jette aussitôt sur son grabat pour se reposer un peu. Comme un enfant, il ne tarde pas à s'endormir d'un paisible sommeil. Et lorsqu'on vient le réveiller, il se trouve parfaitement dispos et d'un calme qui stupéfie le capitaine Laborde, chargé de la surveillance des condamnés.



L'assurance de l'héroïque Breton ne cesse d'ail-Lassurance de l'heroidee discon ne cesse d'al-leurs de grandir au fur et à mesure que l'heure de la mort approche. Il est là, comme s'il allait livrer une demière bataille. Ses compagnons ne sont pas moins stoïques



— Quelle fameuse bévue a commis le gouvernement en ne nous fusillant pas tous dés notre arrestation! déclare avec ironie Coster à l'inspecteur de

police Veyrat. Et comme celui-ci ne paraît pas com-prendre, le chevalier précise avec la même verve:
— Mais oui! Tout Paris aurait applaudi et nous serions morts dans l'infamie, tandis que mainte-nant on nous a mis cent pieds de gloire sur la tête!



L'abbé de Keravénan et dix autres prêtres sont

Terre, maintenant il nous faut mettre en règle avec le Roi du Ciel! leur intime Georges.

Désornais tous sont prêts à affronter l'heure suprême. Picot paraît peu inquiet du sort qui l'attend. Il chantonne une sône vannetaise. Mais quand il voir arriver les bourreaux, il se met à trembler et se rebiffe:

rebiffe:

— Allons, Joseph, tu ne vas pas faire l'enfant!
lui reproche Georges en le remontant.

## La mort d'un géant



juin 1804.

Herveline de Talhouet, le chevalier de Cacqueray et Gonéri se sont enfermés dans un appartement donnant sur les quais. Quand, à travers la fenêtre, elle voit passer les charrettes de l'Ankeu, Herveline ne peut soutenir cette vision de ses compagnons de lutte.

Elles est prise de vertige. Gonéri en profite pour s'éclipser. Il est bientôt sur la rue. Bousculant les badauds, il se précipite vers la charrette dans laquelle



se trouve Georges. Il n'a que le temps de crier:

— Parrain!
... un soldat l'écarte et s'efforce de le calmer.
Georges a bien vu son filleul et lui a adressé un demier souire. Mais l'expression du chef chouan est déjà celle d'un homme tourné vers un autre monde.
Place de Grève se dresse sur un cell bleu l'échafud aux bras rouges. Lorsqu'on fair descendre les moribonds, Georges Cadoudal sollierie une demière laveur. On le voit parler avec animation au bourreau:

— Pour ôter à mes compagnons l'idée que je pourrais leur survivre, lui dit-il, je demande à mount le premier. Je dois leur montrer l'exemple.



Ainsi le héros breton restera grand jusqu'au bout. Il aura sur l'échafaud la place qu'il occupair devant l'ennemi: la première, à la mort comme au combat.

Et tout à coup monte ce cantique breton:
Kalon sakret Jézus,
kalon sakret mem Doué,
Entanet ma halon
Get tan ho karanté!

(Cœur sacré de Jésus, Cœur sacré de mon Dieu Enflammez mon cœur — du feu de votre amour!

C'est Gonéri derrière la haie de soldats, qui a la force de lancer cette prière chantée, pleine d'espé-rance et de suprême réconfort!

Assisté de l'abbé de Kéravenan, qui l'invite à réciter l'Ave Maria, Georges s'avance vers la «croix à bascule», en récitant avec ferveur:

— Sainte Marie, Mêre de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant...

Il a appuyé sur ce mot puis îl se tait.

— Achevez, dit le prêtre: «Et à l'heure de notre mort».

morts.

— A quoi bon? réplique Georges. L'heure de la mort n'est ce pas MAINTENANT?

Et il se livre au bourreau. Les tambours roulent...
On entend expendant Georges crier:

— Vive le roi! Vive ...

110

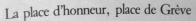




Le couperet fait tomber la tête de l'inflexible Breton qu'il n'a pas voulu courber devant son vainqueur. Il est onze heures trente cinq.

...Les derniers soldats de la Chouannerie bretonne suivent leur héroïque chef dans l'Éternité: Jean-Baptiste de Saint-Victor, Aimé Augustin Joyaut, Louis-Gabriel Burban, Guillaume Le Mercier, Louis Ducorps, Joseph Picor, Míchel Roger, Pietrre-Jean Cadudal, Victor Deville, Jean Mérille et Jean Le Lan.

(1) Mélodie en fin de volume.

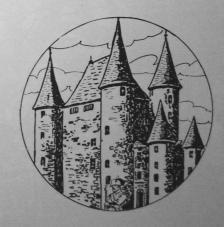




Ce même 24 juin, après une longue attente, les huit graciés s'entendent signifier officiellement que par décret de sa Majesté l'Empereur, la vie leur est accordée. mais cette mesure de clémence ne semble guère les réjouir.
Charles d'Hozier, Armand de Polignac, Charles de Rivière, Armand Gaillard et les quatre autres

graciés en détention à vie, paraissent plongés dans un sombre désespoir. Ils sont profondément affectés car ils savent qu'à cette même heure le sang de leurs amis coule.

— La place d'honneur était aujourd'hui place de Grève! gémit le marquis de Rivière.



#### Trois cœurs brisés

Le pauvre Gonéri ne cesse d'errer, hagard, sur cette sanglante place de Grève. Avec son mouchoir, il a essuyé les pavés rougis du sang de son parrain et de ses compagnons.

Dans le cimetière des Innocents, il prie et pleure des heures devant la fosse commune où ont été ensevelis les corps des suppliciés de ce 25 juin 1804. Mais il ignore que la dépouille de Georges Cadoudal ne s'y trouve pas: Après l'exécution, elle a été aussitôt portée à l'amphithéatre de dissection à la demande du docteur Larrey, le futur médecin des armées napoléoniennes. armées napoléoniennes.

Un autre jour, dans un sursaut de révolte, il se met à chanter à la porte du cimetière:
«Er Chouaned soudarded Doué

Ever Meritel aveit ou fé»

(Les Chouans, soldats de Dieu — Savent mourir pour leur foi)

pour leur foi)

Les passants s'arrêtent, l'écoutent attendris, jusqu'à un gendarme qui l'a reconnu et ne l'inquiète pas, comprenant la détresse du petit Breton. Une jeune fille a même repris le refrain:

«Vive les Chouans, vive les Chouans, vive les Chouans du Morbihans ec qui n'est pas du goût d'un policier en civil qui prie Gonéri de circuler.

Le filleul de Cadoudal pique alors une colère et se met à l'invectiver en breton.

Ainsi notre orphelin passe son temps entre cette place de Grève et le cimetière des Innocents. Il est encore allé juqu'à la rue Basse du Rempart pour revoir Reun Caous, dont il avait fait la connaissance





au cimetière de la Madeleine. On lui apprend qu'il repose lui aussi maintenant auprès de ceux sur lesquels il veillait...

Un matin, une ménagère trouve le jeune Breton dans un état de prostation.





Gonéri se précipite vers la sinistre charrette. (p. 189)



Herveline est très inquiète de son état dépressif. Il refuse de manger, son sommeil est agité par des cauchemars. Il en a trop vu, le filleul de Cadoudal. L'abbé de Keravénan, le confesseur de Georges, tente de le réconforter à son tour:

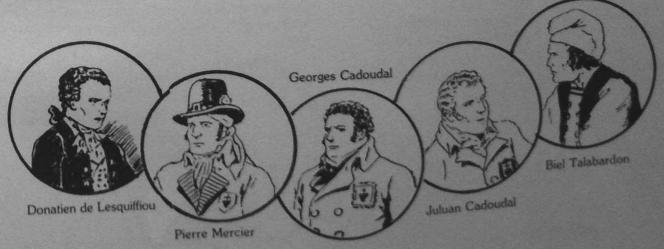
- Un jour tu retrouveras ton parrain au ciel.
- Alors j'aime autant que ce soit tout de suite.
- Tu n'as pas le droit d'attenter à ta vie! Et cette mission que tu as encore à remplir, comme te l'a bien recommandé le général Georges! le sermonne l'abbé.
  - Quelle mission? Tout est fini maintenant.
- Non, Gonéri, rien n'est fini. Nos morts nous guident! intervient à son tour Herveline.

La dernière des Talhouet décide de devancer son retour en Bretagne, ne fut-ce que pour faire changer de climat à Gonéri. Mais elle a également une raison personnelle:



Césaire, le neveu de la brave Vendéenne de l'Hôtellerie des Templiers est plein d'égards attentionnés pour la Chouanne.

- Depuis ce jour où je vous ai trouvé gisante dans la neige, vous êtes devenue la dame de mes pensées! lui a avoué le voltigeur.
- Je vous suis reconnaissante de tout de ce que vous avez fait pour moi, même peut-être sauvé la vie, Césaire, et vos sentiments me touchent. Mais il faut m'oublier! lui a répondu Herveline.
- Je vois! Parce que je n'ai pas combattu dans votre camp! et ne suis qu'un roturier rétorque Césaire, vexé.
- Ce n'est pas cela. Ceux que j'aurais aimé épouser ont tous été tués! soupire-t-elle le regard tourné vers une vision à la fois proche et lointaine.





Pour ce retour en Bretagne, Herveline a préféré louer un cabriolet que de prendre la diligence. — Nous serons plus libres, et nous ferons les haltes qui nous plairont! dit-elle à Gonéri.

Elle pense entre autres à leur visite à la famille Mercier, au Lion d'Angers: revoir Lucrèce, lui transmettre le message et le demier souvenir de son fiancé.

nance.

— Surtout, prends sur toi. Sois fort, recommande-t-elle au filleul de Cadoudal qui appréhende cette visite.



Quand ils arrivent à l'hôtellerie de *La Boule d'Or*, nos deux voyageurs trouvent Lucrèce en prière.

— Je suis excaucée! Vous voilà enfin. Je vous attendais tous les jours!s'écrie-t-elle en se précipitant vers eux et en les embrassant.



Elle les fait asseoir dans ce salon où elle aimait s'entretenir avec Georges de leurs projets futurs.

N'ayez crainte! Dieu m'a donné des grâces.
Racontez-moi... Je veux tout savoir.

Herveline lui remet d'abord la dernière lettre de son fiancé et le reliquaire contenant la mèche de cheveux bouclés, à laquelle est jointe une parcelle de linge rougie du sang recueilli par Gonéri place de Grève.



# Les retrouvailles de Gonéri et de Noluen



Après avoir passé deux journées au Lion d'Angers, Herveline et Gonéri poursuivent leur route vers la Bretagne, rayée officiellement de la carte pour n'être plus que cinq départements de l'Ouest!

n'être plus que cinq départements de l'Ouest!

Bientôt ils roulent à travers le cher pays vannetais. Gonéri évoque des souvenirs au passage de 
lieux qui furent le théâtre d'opérations chouannes 
auxquelles il participa aux côtés de son parrain.

Enfin les tourelles de Talhouet apparaissent derrière le rideau de chênes et de hêtres. Le fidèle Joson 
en est toujours le vigilant gardien. Mais Gonéri n'a 
qu'une hâte: revoir Nolben qui depuis la mort de sa 
grand mère Chann, habite Crac'h chez sa tante 
Joséphane.

Sur le chemin de Keryonvarh ce n'est plus une fillette, mais déjà une belle adolescente, souriante sous sa coiffe de lin, qui accourt vers lui.

- Noluen!

- Gonéri!



lls se jettent dans les bras l'un de l'autre, mèlant leurs larmes à leurs rires. Les premiers moments d'effusion passés, Gonéri dit à Nolùen:

— Ce n'est pas tout! La première chose que je dois faire c'est mon vœu à Sainte Anne. Je l'ai promis à mon parrain. Tu veux bien que je t'accompagne? lui propose timidement Noluen.

Ori

pose amidenient voluen.

— Oui, mais alors ne'sois pas bavarde! On priera tout le long de la route.

Et le lendemain dès l'aube, le chapelet à la main, ils partent à pied pour Keranna, en récitant le chapelet entrecoupé de cantiques bretons:





O Anna, Mam Mari
A galon ni ho ped!
Doh pep droug goarnet-ni,
Groeit ma vemb ol salvet!
(O Anne, Mère de Marie.
De tout cœur nous vous prions,
De tout mal protégez-nous,
Faites que nous soyons tous sauvés.)

Hélas, ils ne pourront prier devant la statue miraculeuse de sainte Anne découverte en ce lieu en 1625 par Yvon Nicolazic. Les Bleus iconoclastes l'ont brûlée. Mais il reste la chapelle vénérée. En son cœur, Noluen demande à la Reine et Mère protectrice des Bretons, cette grâce: partaget un jour la vie de Gonéri, mais elle n'en soufflera mot.

de Gonéri, mais elle n'en soufflera mot.

Puis la vie paysanne reprend pour le filleul de Cadoudal. Désormais loin de la grande ville, loin du tumulte du monde, il trouve un apaisement dans les eaux vives du Blavet, du Scorff, de l'Ével, les vertes prairies parsemées de coquelicots et de pâquerets, les champs sur lesquels demain se lèvera la moisson, les forêts giboyeuses, les fontaines sacrées, les calvaires les églises et les chapelles que la Révolution a épargnés, protégés aussi par la Chouannerie.

(1) Mélodie en fin de volume.



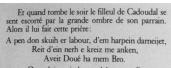


Chez Joséphane Lamour, Gonéri vaque aux travaux de la ferme, en compagnie de Nolûen qui ne se lasse pas de l'écouter. Il a tant à raconter depuis son départ pour l'Angleterre, sur son séjour mouvementé et dramatique à Paris et la fin tragique et sublime de son héroïque parrain. On l'invite dans les chaumières pour narrer la passion du général Georges et de ses compagnons. On l'écoute religieusement et bouleversé. Bien des larmes coulent sur les jeunes et vieux visages. Et chaque veillée s'achève par une fervente prière bretonne pour les Trépassés: Joé d'o énéan (Joie à leurs âmes).



Quand il creuse le sillon, en retournant la terre, il arrive à Gonéri de découvrir une arme rouillée, une gourde, un chapelet, des ossements même. Il les ramasse pieusement en contemplant cette terre brune qui a été abreuvée du sang des Chouans et aussi de celui des Bleus.

197



— Quand je suis las au labeur — Pour me secourir, accourez! Donnez-moi l'énergie dans mon angoisse, Pour Dieu et mon Pays.

... Une chouette lance son hululement... Gonéri lui répond par le même cri...

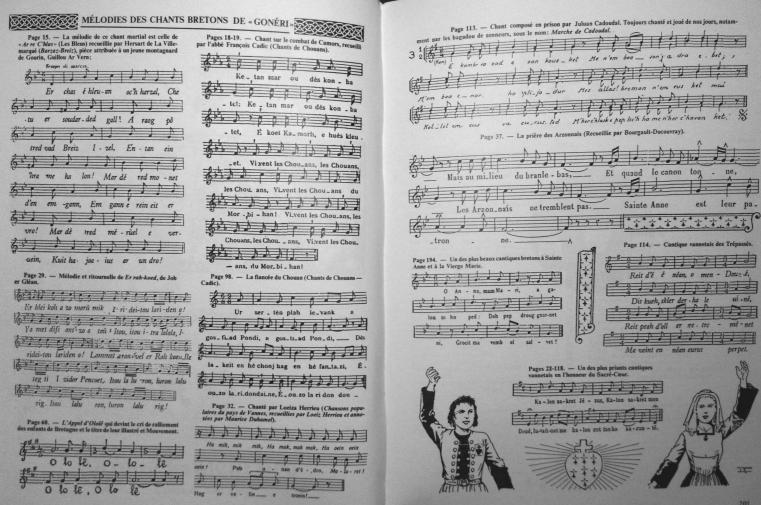
Cent quarante ans plus tard, d'autres jeunes Bretons le lanceront à leur tour, en veillant sur le tombeau du chef chouan victime de sa fidélité à son idéal... Et là, ils prendront à témoin le Grand Mort pour prononcer le serment de servir «Doué ha mem bro».

198





mélodies des chants





# TABLE DES ÉPISODES



	Pages		Page
Sous le signe des pâtres bretons: Ololê	5	L'insaisissable	122
Un descendant de Chouan:		Le châtiment du vieux parrain	123
notre dessinateur Le Railie	7	Traqués sans pitié!	124
Où Georges Cadoudal entre dans l'Histoire	11	I raques sans pitte:	127
Où Georges Cadoudai entre dans il tiatement	17	Les Chouans déportés?	12
Le chant dans la foret	22	Le coup essentiel	132
Tarcisius	27	Des ombres dans la nuit	135
L'attentat du Mané er Hoed	30	La surprise de Gonéri	137
Où l'on fait connaissance avec Boulom Uisant.	34	Nous sommes perdus!	138
Le télégraphe des Chouans	38	La lettre fatale	141
La presqu'ile de Rhuys libérée	41	Le marché de trahison	142
The arrestation inattendile all Cale Procope	43	Le suprême exploit	
Tranchemontagne et la Belle Vendeenne	48	Les mouchoirs de Cholet	145
Les Talhouet au cœur vaillant	50	Picot torturé	148
La chevauchée vers Lucrèce la bien-aimée	53	Les coups de filet	150
«Soyez inexorables envers ces brigands»		La chasse au monstre	152
Le secret d'une tabatière	54	Le subterfuge	155
La salle sous l'étang	56	La poursuite fantastique	157
Gonéri et le loup de Lanvaux	59	Un juge las de s'escrimer	161
L'enlèvement de Nolùen	62	Desaille dane un troit noir	163
Le traquenard contre l'amazone	64	L'étrange mort du général Pichegru	165
La bataille du Pont du Loc	68	La récréation	165
La menace des colonnes infernales	72	Vine PEmpereurla	167
A Paris sur les traces des martyrs	74	Le Tout-Paris au procès de Georges Cadoudal Vingt têtes! Les réactions à la Cour impériale	168
Breton contre Corse	80	Vingt tâtes	174
Le banquet des loups et des hiboux	83	Les récetions à la Cour impériale	176
L'escamotage de Cadoudal	86	L'envoyé du prince Murat	177
Chez les émigrés de Londres	87	Le ballet des grâces	178
Le crime de Gwennduig	90	«Nous n'intéressons pas les princesses»	179
Le poison de Bec-de-Lièvre	92	L'aigle et le chat-huant de Gonéri	180
La massagar à la balafra	94	Un Chouan chez Napoléon	182
Cadoudal capturé par les faux-chouans Le stratagème «Saisissez-vous de mon sosie breton»	95	Les déchirants adieux du filleul à son parrain.	184
Le stratagème	97	Herveline de Talhouet chez l'Impératrice	185
"Saisissez-vons de mon sosie breton"	101	La détresse de l'âme sœur	186
L'attaque du pavillon de chasse	102	La detresse de l'ante sœur	187
La machine infernale	104	«Messieurs, à la prière» La mort d'un géant	189
La colère de Georges	108	La mort d'un geant	191
La tragique nuit de la Fontaine-aux-Anges	110	La place d'honneur, place de Grève Trois cœurs brisés	192
La douleur d'un chef	112	Les retrouvailles de Gonéri et de Noluen	195
Juluan le barde aux cheveux d'ambre	114	Mélodies	199
L'inconsolable	118	Welodies	
La micolada de la companya del la companya de la co			



La maquette mise en pages et en images du présent ouvrage a été réalisée par Herry Caouissin.

La photocomposition du texte par l'atelier Le Dœuff, à Lorient (Morbihan-Bretagne).



Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Régionale à Bannalec (Cornouaille-Bretagne) en la fête de Saint Mikael

